

**CHRONIQUES
D'UN VOYAGEUR MECONTENT**

TOME III

Olivier Costa

o.costa@sciencespobordeaux.fr

Mars 2017

Voici le troisième tome des Chroniques d'un voyageur mécontent.

Celles d'un universitaire français qui aime voyager et s'en plaindre, et s'accommode des aléas de la vie quotidienne en les narrant avec gourmandise et ironie.

Ces textes consoleront ceux qui, comme lui, se désolent des avions en retard, des trains en panne, des restaurants infects et des gens malpolis, mais qui savent aussi s'émouvoir des petits plaisirs de la vie.

Ces histoires ne sont pas parfaitement authentiques, mais ont toujours un fond de vérité.

SOMMAIRE

EN VOYAGE	5
« Vous avez dû vous tromper de vol... ».....	5
Je bats un record	7
Voyager sans encombre en Belgique.....	8
On me préfère Pamela Anderson	9
Le vendeur, ses genoux et les petits cafés.....	11
« Attends, c'est pas fini ! Tu vas rire ! »	14
Le dur métier d'hôtesse	16
J'ai encore été méchant (I)	17
J'ai encore été méchant (II)	19
Des portiques pas pratiques	21
En train à Luxembourg.....	23
'C'est notre coffre !'	25
Des insultes et des serre-têtes	28
Le charme des accents	29
C'est ici Lille ?.....	31
Je mange une salade.....	31
Il pleut.....	34
L'abolition des privilèges	36
J'ai failli gagner la course !	39
EN VACANCES	44
« Scusa ! ».....	44
Les méfaits de la technologie à la montagne.....	46
Le bruit de New York	49
L'intendance des héros.....	51
Des Hollandais et des tartines.....	51
Je deviens réac.....	52
« Venez fêter Noël en Alsace ! », qu'ils disaient... ..	53
AILLEURS	56
H.E.C. se soucie de mon avenir professionnel	56
L'immobilier et le mépris du genre humain.....	56
Le livre de Nicolas Sarkozy.....	57
La Planète des singes.....	58
Un souvenir de jeunesse	59
Du droit à l'intimité.....	60
Apprenons le français avec les journalistes de Radio France.....	61

Mes filles passent à la radio.....	62
Les Antifas.....	62
A quoi sert la géométrie ?.....	64
Quand Darty met ses clients au travail.....	66
Le soulagement de l'après-foot.....	67
Youhouhou !.....	72
De la technologie et des vis.....	73
Les chanteurs français et le français.....	73
Les Français et le sport.....	74
La graphie de la jeune génération	75
J'essaie de commettre un abus de bien social	77
Une réunion au sommet.....	78
Les ravages de la culture Facebook	81
Qu'est-ce qu'un héros ?	83
<i>Le Monde Madame</i>	84
VDM !.....	84
EN JAGUAR	86
Conversation imaginaire (je n'ai rien acheté ce coup-ci)	86
Pitié pour les nouveaux !	87
A quoi sert un forum ?	90
Du bonheur de rouler en XKR	91
Conduire, c'est du sport	98
Des voitures, de la lucidité et du désir.....	99
Le mystère des chapeaux de plage-arrière.....	102
Se débarrasser d'une nouvelle conductrice	106

EN VOYAGE

« Vous avez dû vous tromper de vol... »

Ce matin, je me rends très tôt à l'aéroport pour aller à Bruxelles. On est lundi, il est 6h15, et il y a une file de cent mètres au filtre de sécurité, qui serpente dans tout le hall. Les gens, incrédules, réfléchissent à la meilleure stratégie : faire la queue comme tout le monde, essayer de passer en douce ou demander un passe-droit ? Ils réfléchissent : combien d'attente peut-il y avoir ? Que risque-t-on à doubler ? Est-ce raisonnable de rester là à réfléchir, alors que les gens arrivent de toutes parts pour rejoindre la file, qui s'allonge à vue d'œil ? Certains remontent l'alignement improvisé, qui fait tout le tour du bar, puis se ravisent, reviennent sur leurs pas, et décident qu'il est plus simple d'essayer de passer devant tout le monde. Je suis mal réveillé et ça avance vite, alors je renonce à faire la police, d'autant que je suis loin de l'endroit de la file où se glissent les resquilleurs. Un monsieur à mallette et petites lunettes rondes arrive à ma hauteur, prend un air à la fois affairé et distrait, et tente sa chance juste à côté de moi. Je le regarde avec un grand sourire, sans rien lui dire. Après deux secondes, comme s'il se rappelait d'une chose importante, il se ravise et se dirige vers le bout de la file. Affairé ou distrait, il faut choisir ; quand on mélange les deux, on n'est ni convaincant ni discret.

En raison de la file plus importante que prévue, certains passagers manquent à l'embarquement. Le personnel au sol vient dans le hall pour crier aux gens en partance pour Venise et Lille qu'ils sont prioritaires. Il faudrait qu'ils songent à installer une sono, parce que personne n'entend rien.

Je passe au contrôle des bagages, où je retrouve une resquilleuse dont les agents fouillent le bagage en détail. Je lui fais un grand sourire, en pensant que bien mal acquis ne profite décidément pas. Je me dirige vers la salle d'embarquement, tout au bout du terminal, et je m'installe sur une banquette en face du comptoir.

Un couple arrive, tout essoufflé, à la porte du vol pour Venise, juste à côté. Ils poussent un gros soupir de soulagement en constatant qu'elle est toujours ouverte et que la passerelle est toujours appontée à l'avion. L'hôtesse les fait toutefois déchanter très vite en leur expliquant qu'ils ne peuvent plus accéder à l'avion, même s'il est juste là,

immobile, à quelques mètres d'eux. Ils protestent et se désolent, mais l'hôtesse leur explique qu'il n'y a rien à faire, qu'elle les a appelés à 5 ou 6 reprises, que le commandant de bord a décidé que l'embarquement était clos, et qu'il n'existe aucun moyen de le faire changer d'avis. Le couple reste là, interdit. Lui, la cinquantaine fringante, réfléchit probablement aux solutions, et plus encore aux conséquences : la bateau-taxi, qui va attendre pour rien ; l'hôtel, déjà payé ; les visites dans les musées, réservées de longue date ; les billets pour La Fenice, perdus... Elle, le même âge, reste coite. Elle se dit que ce n'est probablement qu'un mauvais rêve et que tout va rentrer dans l'ordre. L'hôtesse, compatissante, explique au monsieur qu'il y a un autre vol dans la journée. Il se réjouit, puis, en découvre l'horaire ou je ne sais quel autre aspect, et pousse un « oh non ! » de dépit. A un comptoir un peu plus loin, une autre hôtesse appelle de manière répétée les retardataires pour le vol de Lille, dont l'embarquement se termine.

Je suis assis tout près du comptoir d'enregistrement du vol pour Nantes/Bruxelles. La dame qui s'y tient me lance un regard désolé :

- Les pauvres...
- Il faut dire qu'au filtre de sécurité c'était compliqué...
- Oui, j'ai vu. D'habitude c'est chargé le lundi, mais là ça bat des records... Il manque des passagers sur tous les vols.
- Ils doivent être dans la file...
- Certaines personnes n'osent pas demander à passer ou n'entendent pas nos annonces. Cette grande file dans le hall, c'est vraiment pas pratique
- C'est dommage pour ces gens pour Venise...
- Oui... Si ça se trouve c'était un anniversaire de mariage. Ou même un voyage de noces...

La dame annonce l'embarquement du vol pour Nantes/Bruxelles. Je passe au contrôle, passeport et téléphone en main. Depuis quelques mois, j'ai pris l'habitude de m'enregistrer à partir de l'application Air France : la carte d'embarquement arrive directement sur mon téléphone. C'est rapide et pratique ; pas besoin d'ordinateur ni d'imprimante, pas de risque de perdre sa carte d'embarquement. Je passe mon téléphone sur le scanner : une lumière rouge s'allume et un bip sinistre retentit. L'hôtesse regarde mon téléphone et me dit :

- Vous avez dû vous tromper de vol, c'est une carte d'embarquement pour Lille...

Instantanément, je me retrouve dans l'état émotionnel du passager retardataire pour Venise : une vague d'adrénaline me parcourt, du bas en haut. Je regarde, incrédule, ma carte d'embarquement : BOD – LIL 6h30. C'est bien un vol pour Lille. Celui que je prends d'habitude, quand je vais à Bruges. Comment est-ce possible ? Aurais-je prévu de voyager via Lille pour éviter le cirque à Zaventem, comme je le fais depuis les attentats du 22 mars ? Sur le moment, je suis un peu perdu. Je me dis qu'à force de voyager, il

fallait que ça m'arrive. Je me souviens d'avoir entendu de manière répétée l'hôtesse du vol pour Lille appeler les passagers retardataires, puis annoncer la clôture du vol. Je réfléchis à l'enchaînement des conséquences : vol pour Lille déjà parti ; VTC qui va attendre pour rien à l'aéroport ; réunion ratée ; chance limitée de trouver une place sur le vol de 14h40 pour Bruxelles...

Tout ça ne dure qu'une seconde. La dame me regarde, avec un air navré. Elle doit penser que je suis un sacré boulet : le gars qui se soucie du destin des passagers qui ont raté leur vol pour Venise, pendant qu'il rate consciencieusement le sien... J'ai souvent vu des voyageurs manquer leur vol ainsi : attendre tranquillement à la mauvaise porte, puis découvrir que leur avion est parti au moment où on leur refuse l'embarquement dans un autre.

Puis, je réfléchis : j'ai bien pris un vol pour Bruxelles, via Nantes, départ 7h05. J'ai vérifié et revérifié la veille, comme je le fais toujours, pour mettre mon réveil à la bonne heure. Je regarde mon téléphone : quand je touche l'écran, apparaissent les onglets de toutes mes vieilles cartes d'embarquement. Une quarantaine en tout. Je clique sur celle du 23 mai : c'est bien un vol pour Bruxelles. Je ne me suis pas trompé de vol, mais de carte d'embarquement, en prenant celle du 3 mai...

Je bats un record

Aujourd'hui, Wilfried, le chauffeur de VTC dont j'emploie les services à Bruxelles, était inquiet.

Avec la manifestation nationale à Bruxelles, la grève des transports en commun, les mesures de sécurité à l'aéroport de Zaventem consécutives aux attentats du 22 mars (contrôle des véhicules, suppression du dépose-minute, pré-contrôle des bagages, contrôle renforcé des bagages à main), et les accès amphigouriques aménagés à la hâte (qui impliquent notamment pour les passagers de passer par le parking et les rampes habituellement réservées aux voitures, puis par une grande tente où est installé un premier point de contrôle, de sorte que si un dingue fait sauter sa valise, ça ne sera pas dans l'enceinte de l'aéroport), Wilfried me recommandait de partir de Bruxelles à 15 heures au plus tard, pour attraper mon vol prévu à 18h25. Ça me semblait raisonnable, compte-tenu de tout ce que j'ai entendu sur l'attente à l'aéroport, et du risque de nous retrouver coincés dans un cortège de manifestants ou un bouchon suscité par l'absence de transports en commun.

A 14h55 j'ai pris congé un peu hardiment de mon hôte au Parlement européen, et j'ai rejoint Wilfried, qui m'attendait nerveusement. Nous sommes partis à 15 heures tapantes du square Meus, comme prévu. A 15 heures 35 j'étais installé dans le « Diamond Lounge » du terminal A.

Il faut dire qu'il n'y avait aucune circulation en ville et sur l'autoroute, parce que les Bruxellois avaient anticipé le blocage de la ville. Au point de contrôle des véhicules avant l'aéroport, les experts anti-terroristes détectent l'absence de bombe sans même que la voiture ne ralentisse. Wilfried m'a accompagné dans le dédale du parking, qu'il connaît par cœur – et c'est bien le seul, vu le nombre de voyageurs qui erraient, valise à la main, à la recherche d'une indication. Au point de pré-contrôle des bagages, personne ne m'a rien demandé et il n'y avait pas de pré-contrôle. Dans l'aéroport, il y avait des militaires, des policiers et des vigiles partout ; certains avaient de grandes mitraillettes (sans chargeur, faut pas pousser non plus) et tous avaient des airs effrayants, mais aucun ne demandait rien à personne. Au filtre de contrôle des bagages, c'était comme d'habitude, mais avec beaucoup plus de personnel, alors ça a été rapide.

Depuis plus de vingt ans que je viens à Zaventem, je n'ai jamais effectué ce périple aussi vite.

Voyager sans encombre en Belgique

J'avoue, comme aiment à dire les moins de quinze ans, que j'ai souvent été très critique vis-à-vis du système belge de transports, qu'il s'agisse de l'aéroport de Bruxelles-Zaventem (ou quel que soit son nom actuel, je m'y perds), de celui de Charleroi (pompeusement baptisé « Brussels South »), des trains de la SNCB, des bus, trams et métros de la STIB, des taxis bruxellois ou brugeois, et de tout ce qui permet de se véhiculer en Belgique si on ne vient pas avec sa propre automobile.

Grèves, pannes, tarifs, organisation, service, confort, ponctualité, propreté, contrôles, amabilité, bouchons, tout y est passé. A chaque voyage de Bordeaux à Bruges ou inversement, je me suis rendu coupable d'une longue litanie de plaintes sarcastiques, de remarques désobligeantes et de critiques réactionnaires, où la mauvaise foi et l'arrogance franchouillarde ne laissent aucune place à l'objectivité, la mesure, la compassion et la tolérance. Dans mes récits caricaturaux, les syndicalistes étaient toujours obtus, les contrôleurs désagréables, les cheminots avinés, les vigiles patibulaires, les taxis malodorants, les guichetiers stupides, les douaniers belliqueux. Les aéroports étaient nécessairement amphigouriques, les trains obsolètes, les avions en retard, les voitures sales, les bus bondés, les métros brinquebalants, les trams absents, les salles d'attente bruyantes, les rues embouteillées.

Il suffisait pourtant d'un peu de jugeote pour changer radicalement de regard sur l'art de se déplacer en Belgique et sortir de cette spirale négative. Je m'en rends compte à présent, et cela attise chez moi un vif sentiment de culpabilité. En l'occurrence, depuis les monstrueux attentats du 22 mars 2016, j'évite de fréquenter l'aéroport de Zaventem, moins pour échapper aux mouvements d'humeur de la jeunesse molenbeekoise radicalisée, que pour me soustraire aux insondables procédures imaginées par les as de

la sécurité dans le but de déjouer ses coupables projets. Plutôt que d'aller de Bordeaux à Bruxelles en avion, avec l'obligatoire arrêt à Nantes, puis de cavalier dans les couloirs interminables de Zaventem, de faire la queue au guichet de la SNCB, d'attraper un train poussif pour la gare du nord, puis un autre pour Bruges, puis un taxi pour le Collège d'Europe, et l'inverse au retour avec, en prime, le contrôle des personnes puis celui des bagages à Zaventem, et l'examen scrupuleux des passeports à Bordeaux, j'emprunte désormais la ligne aérienne Bordeaux-Lille, puis un VTC jusqu'à Bruges. De cette façon, le voyage dure trois heures de porte à porte, au lieu de six et demi auparavant. Et je n'ai plus jamais eu à me plaindre du moindre aléa ou retard.

Donc, amis non-belges qui entendez vous rendre dans le plat-pays, suivez mon conseil. Pour porter un regard plus positif sur son système de transports publics et privés, pour éviter de quatermériser en vain (du nom de l'odieux journaliste français qui se permet de suggérer que l'urbanisme bruxellois, les services publics wallons et le système politique belge connaîtraient quelques déficiences), et pour échapper aux pénibles conversations sur la notion de déni avec vos connaissances indigènes, c'est très simple : évitez radicalement de vous approcher des aéroports de Bruxelles et de Charleroi, des trains de la SNCB, des taxis quels qu'ils soient, ou de tout véhicule de la STIB – bus, tram ou métro. Le bonheur est à ce prix.

On me préfère Pamela Anderson

Comme je le disais récemment, depuis que j'ai pris l'habitude d'aller de Bordeaux à Bruges en passant par Lille, ma vie a changé. C'en est fini des grèves, des retards et des énervements. Par un effet collatéral, c'en est aussi fini des histoires racontées pour me consoler de ces contrariétés. La devise de l'aéroport de Lille pourrait être : « A Lesquin, il ne se passe jamais rien : c'est comme hier, c'est comme demain ». C'est un aéroport de taille moyenne, sinistre, sans charme, mais sans complications non plus. Il est dépourvu de salon, mais également de files d'attente aux filtres de sécurité. Les points de restauration sont limités à leur plus simple expression, mais le personnel y est des plus aimables. Il n'y a rien à faire dans cet endroit, mais les avions y sont généralement à l'heure.

Ce soir, il s'est enfin passé quelque chose à Lille Lesquin. Ça fera peut-être les gros titres dans le journal local demain. J'arrive à l'aéroport vers 19h45. Je constate d'emblée qu'une agitation inhabituelle règne dans le hall. Les écrans m'apprennent que le vol de 13h10 pour Toulouse n'est toujours pas parti, et qu'il n'est prévu qu'à 21h00. Des groupes de passagers infortunés devisent gaiement dans le hall, faisant contre mauvaise fortune bon cœur. Nous sommes vendredi et c'est un vol low-cost : la plupart des passagers devaient probablement se rendre à Toulouse pour un week-end sous le soleil occitan.

Je monte à la brasserie située à l'étage, seule partie de l'aéroport un tant soit peu calme et confortable. Habituellement déserte, elle est saturée de monde, côté bar comme côté restaurant. Les passagers en carafe ont dû y passer la journée. A entendre l'ambiance, ils n'ont pas fait qu'y boire de la tisane. Echauffés par huit heures d'attente et par quelques verres de trop, ils parlent à tue-tête, rient, se chambrent, s'invectivent, gloussent. Une jeune-femme particulièrement en verve promet à ses amis un strip-tease complet au filtre de sécurité, avec force gestes suggestifs qui font briller les yeux de ses amis. A côté, il y a un groupe d'une douzaine d'employés de chez Boulanger, portant de belles chemises bleues ornées du logo orange de la marque, qui gisent effondrés dans des fauteuils du bar. A priori de retour d'un séminaire, ils ont l'œil vitreux du voyageur qui a abusé des bières d'abbaye. Ils narrent leurs exploits respectifs, mais ne parviennent pas à impressionner leur unique collègue féminine, perdue dans la contemplation d'un téléphone qu'elle ne parvient plus à déverrouiller. Le doyen du groupe, un fringuant quinquagénaire au crâne lisse comme une pastèque, assure un tir nourri de devinettes, contrepèteries et jeux de mots en soldes.

Il me rappelle un personnage d'un film de Belmondo, vu quand j'étais gamin. Pour échapper à d'affreux tueurs, Bébel se mêle à un groupe de touristes en autocar venus visiter une usine de pain de mie – oui, l'imagination des scénaristes de cette époque était sans limite. Il s'y frotte à un amateur de bons mots et de blagues rimées (« poil au nez »), que rien ni personne – pas même l'inébranlable Bébel – n'arrive à faire taire. Le chauve de chez Boulanger manifeste la même bonhomie inoxydable, le même humour acrobatique et le même sens inépuisable de la répartie. Je m'installe dans l'endroit le plus éloigné des naufragés du transport aérien, afin de mâcher consciencieusement une bavette nerveuse et des haricots-fagots filandreux, bardés d'un lard rance, en lisant mon journal.

Au filtre de sécurité, je retrouve tous ces joyeux drilles. Ils n'en finissent plus de plaisanter sur leur mauvais sort. Le syndrome de l'avion en retard joue à plein : alors que d'ordinaire les passagers s'ignorent superbement, au point de ne même pas se regarder, tous ceux en partance pour Toulouse échangent hardiment leurs impressions et rivalisent de créativité pour prédire à la cantonade de nouvelles péripéties, et faire s'esbaudir leurs compagnons d'infortune. Les blagues fusent au sein des groupes, mais aussi entre les passagers isolés. Je remarque, une fois encore, que les aléas des transports en commun font beaucoup pour l'humanisation des sociétés contemporaines, minées par l'individualisme, la paranoïa et l'addiction au téléphone portable. Ça doit être pour cela que les gens sont si sociables en Belgique.

Assez vite, toute cette agitation devient lassante pour les rares passagers à jeun. La bonne humeur générale les dissuade toutefois de manifester leur agacement. Comme promis, la jeune femme disposée au striptease se dévêt plus qu'il n'est nécessaire, sous les regards experts du personnel de contrôle masculin et les bruyants encouragements de ses compagnons de voyage. Ça rit, ça crie, ça trébuche à qui-mieux-mieux. Les préposés ont le plus grand mal à faire entendre les instructions les plus basiques.

Une fois dans la salle d'embarquement, l'ambiance de carnaval persiste. Les gars de chez Boulanger arrivent, avec la démarche chaloupée de marins-pêcheurs revenant du bar. L'annonce de l'embarquement du vol pour Toulouse déclenche un tonnerre de vivats, de sifflets et de cris. Tout ce petit monde part vers l'avion dans un désordre sympathique, sous les regards accommodants d'un personnel endurant. Je m'éloigne pour téléphoner. Quand je reviens, la salle a retrouvé son calme habituel et son ambiance déprimante. L'embarquement du vol pour Bordeaux a débuté. Après plus d'une heure d'agitation digne de l'ouverture de l'Oktoberfest, et une longue journée de travail, ce calme est salvateur. Je fais le projet de m'endormir avant le décollage et de ne me réveiller qu'au contact du tarmac bordelais.

Dès mon entrée dans l'appareil, je comprends que les choses seront différentes. Les valeureux employés de la grande distribution n'étaient pas en partance pour Toulouse, mais pour Bordeaux. Chez Boulanger, on n'a pas besoin du prétexte d'un retard pour passer l'après-midi au bar à éprouver l'amabilité de la serveuse. Mon voisin se trouve être le prodigue blagueur chauve, qui entretient opiniâtrement l'inextinguible hilarité de ses collègues éméchés. Il m'accueille, jovial, d'un : « Vous devez faire erreur ! Moi j'attendais Pamela Anderson !! » Le vol a été long. Très long.

Le vendeur, ses genoux et les petits cafés

Ce matin, je prends le vol de 9h10 pour me rendre de Bordeaux à Orly. Surprise : l'aéroport est désert et il n'y a personne au contrôle des bagages – à part les six préposés qui débattent flegmatiquement de la mise en place d'une pointeuse pour les personnels du contrôle. C'est à croire que l'aéroport a été évacué. Le nouveau salon Air France du terminal B est pareillement vide et calme. Je m'y installe, prends un café et commence à travailler.

Arrive un type conformé et habillé comme le sont les commerciaux des concessions automobiles et les acteurs des publicités pour les voitures. Il est grand et sportif, a le cheveu coupé ras, une barbe naissante, de grandes oreilles. Il porte un vilain costume gris foncé en matière synthétique, avec un pantalon à la coupe très étroite qui fait ressortir la maigreur de ses jambes et le galbe de ses mollets, ainsi que la taille démesurée de ses pieds. Ceux-ci sont pourvus de chaussures de mauvaise facture, à bouts carrés, éculées et mal cirées. Il doit s'adonner le week-end à toutes sortes de sports épuisants et spectaculaires, qui l'amènent à transpirer abondamment et à abuser des déodorants ultrasophistiqués, aux nanoparticules de céramique ionisée, dont la publicité télévisée nous dit qu'ils garantissent 96 heures de fraîcheur sans douche. Le dépassement de soi sans odeurs incommodantes, c'est sûrement son truc.

Il entre dans le salon en pleine conversation téléphonique et s'installe en face de moi, tout en poursuivant sa discussion à pleine voix :

- Ouais, mais Vincent, je te dis qu'il faut que tu me refasses une simulation de loyer avec l'option jantes 18 pouces...

C'est bien d'un vendeur de voitures dont il s'agit. J'ai l'œil. Il faut dire que je les adore. Je les adore quand j'achète une voiture et qu'ils me prennent pour une grosse buse, qui ne va pas s'apercevoir que le kit mains-libres promis comme gratuit sera facturé 1.500 Euros, et qui va gober l'idée stupide que la peinture rouge, qui équipe le véhicule en stock, est plus résistante que la grise, qu'il faut commander. Je les adore dans le train, quand ils me mettent sous le nez leur grosse pogne poilue, ornée d'une déplaisante chevalière et d'une épaisse montre dorée, pour s'informer dans *l'Equipe* des derniers exploits de l'équipe de France de volley-ball. Je les adore sur l'autoroute quand ils me collent au train au volant de leur hideux SUV allemand afin que je cède la file de gauche aux professionnels de la route qu'ils sont. Je les adore au restaurant, où ils parlent fort pour que tous les convives apprennent les détails insignifiants de leur existence inutile de jeune-loup de la vente. Je les adore à la plage, où ils infligent aux vacanciers et aux dorades les nuisances sonores et visuelles de leurs dérisoires exploits à jet-ski. Je les adore, enfin, dans les aéroports, où ils imposent à leur entourage leurs conversations téléphoniques incessantes et ineptes, destinées à affirmer un statut social et une réussite professionnelle qui n'intéressent qu'eux.

Le type est toujours au téléphone. Il est assis comme on s'assoit sur un banc de touche : les genoux largement écartés, ses immenses pieds disposés à un mètre l'un de l'autre, les coudes vissés sur les genoux, la cravate pendant mollement dans l'entrejambe. Il mâche un chewing-gum, bouche grande ouverte, avec une majesté que ne renierait pas l'entraîneur de l'équipe de foot allemande, l'homme qui, pour tromper son ennui pendant que ses petits gars courent après la balle, se gratte le séant et renifle ensuite ses doigts. Il poursuit sa conversation sur le tarif des jantes en aluminium et la manière de les intégrer à un crédit-bail pour faire passer la pilule au client. Sitôt sa conversation terminée, il compose un nouveau numéro, pour mener une autre discussion sans objet apparent. En l'espace de dix minutes, il passe ainsi quatre ou cinq coups de fil parfaitement similaires. Il ne semble pas envisager de rester coi une seule seconde. Sa bouche est constamment ouverte : soit pour parler, soit pour mâcher.

J'entends avec soulagement l'annonce de l'embarquement de mon vol. Je n'ai pas pu me concentrer sur mon travail, et il faut que je me rattrape dans l'avion pour avoir quelque chose à dire lors de la réunion à laquelle je me rends. Arrivé à bord, je m'aperçois que Jean Nouvel est là, assis à la première rangée. Manque de chance, je suis à la troisième ; je n'aurai pas l'occasion de bavarder avec le grand homme. De surcroît, je constate avec effroi que je suis installé à côté du champion de la vente, qui a dû doubler toute la file à la porte d'embarquement pour être déjà assis. Il est, comme il se doit, pendu au téléphone. En raison de sa grande taille, de ses mœurs posturales de sportif accompli et de ses carences d'éducation, il a les genoux largement déployés, empiétant sur l'espace vital des passagers situés de part et d'autre de sa personne. Je m'installe comme je peux à ma place, et renonce à sortir mon ordinateur. L'as du commerce automobile téléphone à Denis, laisse un message à Julien, appelle Pauline, rappelle Julien, puis Adrien. Dans un

réflexe pavlovien, le passager assis côté hublot saisit lui aussi son téléphone et contacte Virginie, pour lui dire des choses tout aussi cruciales que son voisin. J'envisage de téléphoner à quelqu'un moi aussi, mais je ne sais pas à qui, alors je renonce piteusement.

La conversation du sportif costumé est invariablement la même, et toujours menée sur le ton qu'emploierait Jean Dujardin pour parodier le French lover :

- Salut Carole, c'est Bruno. Tu vas bien ? ... Je suis dans l'avion là, je pars en Allemagne. Je voulais voir si on peut se prendre un p'tit café le 9 au matin. Ouais, ça serait cool... On se cale ça ?

L'hôtesse de l'air, qui se tient près de la porte de l'appareil, me regarde avec pitié. Il faut dire que l'avion est vide aux trois-quarts, et que nous sommes trois passagers assis côte-à-côte sur les étroits sièges des cabines Air France rénovées, dont deux qui semblent bien décidés à téléphoner jusqu'au décollage. Elle vient me voir en me parlant bas, à la manière d'une animatrice de FIP :

- L'embarquement est presque terminé, vous pouvez vous installer à la rangée 2 si vous voulez. Vous serez plus à l'aise.

Je la remercie et me lève, sans prêter attention à mon voisin. Les règles de l'urbanité et les mœurs du transport aérien auraient voulu que je lui adresse un regard et un sourire, et que je fasse une mimique complice du genre « je vais m'installer là-bas, on sera plus à l'aise tous les deux », mais je n'ai pas envie de prêter la moindre attention à un personnage aussi grossier. Le type, qui vient de terminer sa conversation avec Stéphane, s'en rend compte – ce qui prouve qu'il n'est pas totalement hermétique à son environnement immédiat – et s'adresse à moi. Son ton est quelconque, ni aimable ni cassant, pas ironique non plus :

- Dites tout de suite que je vous gêne...
- Eh bien, puisque vous abordez le sujet, effectivement, vous me gênez...
- Mais je travaille !
- Et moi j'aimerais pouvoir travailler aussi
- Personne ne vous empêche de le faire !
- Si. La personne qui parle sans discontinuer au téléphone juste à côté de moi...
- Oh, je suis désolé, mais moi je ne suis pas fonctionnaire, faut que je bosse.

Je ne sais pas si cette saillie est un réflexe rhétorique d'un partisan de Laurent Wauquiez ou le résultat d'une fine observation de ma personne, qui lui aurait permis de cerner mon statut professionnel, mais je ne relève pas.

- Oui, j'ai bien compris, vous êtes un winner, vous, pas un parasite... Ceci étant, puisque je n'ai pas eu d'autre choix que d'entendre vos conversations professionnelles ces vingt dernières minutes, je ne suis pas certain que planifier des « p'tits cafés » avec Rémy, Julien, Pauline, Stéphane et Carole va réellement contribuer à relancer l'économie française.

« Attends, c'est pas fini ! Tu vas rire ! »

Ce matin, dans le vol Bordeaux-Lille de 6h30, Fred tombe sur son collègue Vincent. Fred, la trentaine, petit et râblé, a les cheveux en brosse travaillés au gel, une barbe de trois jours, une boucle d'oreille, un tatouage tribal sur l'avant-bras. Il est habillé d'un jeans, d'un polo noir et porte des mocassins. Il a l'accent de Toulouse, bouge dans tous les sens et se montre particulièrement volubile malgré l'heure matinale. Vincent a la trentaine aussi. Il est grand et pâle, avec une coiffure de gendre idéal, époque Pompidou. Il porte une chemisette à carreaux, avec deux stylos dans la poche de poitrine, un pantalon en toile, des chaussures comme en portait mon père quand j'étais jeune, et une montre-calculatrice. Il est réservé et beaucoup moins mobile que son collègue.

Fred a l'air rudement content de rencontrer Vincent qui, pour sa part, aurait certainement bien dormi un peu pendant le trajet. Le plus énergique des deux entreprend l'hôtesse pour qu'ils puissent s'asseoir de conserve ; elle comprend qu'il ne lâchera pas l'affaire, alors elle leur arrange ça. Tous deux s'installent derrière moi. Ils sont apparemment en voyage pour leur travail. Vincent engage la conversation :

- Comment ça va ?
- Pas bien du tout. Je me suis embrouillé avec Fourneyron et Dupuis...
- Ah bon ? Je savais pas...
- Ouais. Vendredi, j'étais sur un chantier chez un client, et cet empaffé de Fourneyron est arrivé pour une inspection. Il a commencé à dire, devant le client, que ce que je faisais n'était pas conforme, à tout critiquer, à tout noter. Ça m'a gonflé, tu peux pas savoir...
- Ah oui, c'est pénible...
- Eh bien, je me suis pas dégonflé, et je lui ai dit que j'allais pas me laisser emm*rder par un petit bureaucrate de son espèce
- Ah quand même...
- Ouais, il me disait que RE-0 c'est un circuit. Quel abruti !
- Euh... ben, c'est quand même un peu un circuit, RE-0...
- Ben non !
- Enfin... hum, quand même, c'est le circuit de réchauffage...
- Ouais, ok, mais bon, c'est pas un circuit comme RE-1 ou RE-2, non ?
- Non, t'as raison... Façon de voir... Lui c'est un ingénieur, tu sais... Il a pas la même approche...
- Un ingénieur ? Mon c*1 ! C'est un con, Vincent, c'est tout ! Bref. Il l'a super mal pris. Je lui ai dit de se barrer. Alors, il a appelé Dupuis, et me l'a passé au téléphone. Dupuis était pas content. Il m'a convoqué au siège, illico...

- Mince...
- Ben ouais. On a tout laissé en plan. Dans la voiture, c'est moi qui conduisais et Fourneyron est monté avec moi. Cet abruti a continué à noter des trucs sur mon chantier pendant tout le trajet, sans rien me dire. J'avais bien envie de lui en coller une...
- Et chez Dupuis, ça c'est passé comment ?
- Je lui ai tout dit. J'ai vidé mon sac. Je lui ai dit ce que je pensais de ce genre de mec et de méthodes...
- Et ?
- Et il était pas ravi, Dupuis. Il m'a dit que je devais respecter la hiérarchie et les procédures, et pas péter un câble à chaque fois... Qu'il avait pas que ça à faire, de régler mes sautes d'humeur...
- Ah... J'imagine que tu as calmé le jeu...
- Tu rigoles ? J'allais pas me déballonner. Je lui ai dit ce que je pense : que Fourneyron c'est juste un enc*lé. Et que l'a prochaine fois qu'il vient m'emm*rder sur un chantier, je lui mets ma main sur la gueule... Qu'il y en a marre des types qui comprennent rien à rien, et qui viennent te faire la leçon quand tu bosses !
- Ah, ouais, quand même... Fred, tu devrais faire gaffe. Tu sais, ça c'est pas bien fini pour Cyril, l'an dernier...
- Oui, je sais. Mais je m'en fous, Vincent ! Ils ont qu'à me virer. Je vais pas m'écraser devant un mec qui sait rien. Il connaît que ses procédures et ses bouquins. D'ailleurs, je lui ai dit à Dupuis qu'à la DSP on en avait tous marre...
- Ah bon ?
- Ouais. Je lui ai même parlé de toi ! Je lui ai dit, comme ça : « Monsieur Dupuis, tout le monde en a marre chez nous. Moi je suis un gars sanguin, mais prenez mon collègue Vincent Gaillon : c'est un type vachement raisonnable. Et lui aussi il trouve que c'est n'importe quoi... »
- Ah ah ! Hum... Eh bien, t'y a pas été avec le dos de la cuiller dis-moi...
- Attends, c'est pas fini ! Tu vas rire ! Je lui ai dit ensuite, franco : « Dans l'avion de retour de Grenoble, mercredi, Vincent m'a dit : 'Dupuis, il nous emmerde avec ses procédures et ses contrôles. Il a qu'à se les mettre en suppo !' ». Je te jure, il était scotché, Dupuis !
- ...

Le dur métier d'hôtesse

A l'embarquement du vol Bordeaux-Lille, très tôt le matin, je fais la queue derrière un vieux-beau bordelais, grand et ventripotent. A le voir évoluer et toiser son entourage d'un air un peu dégoûté, il se pense certainement séduisant comme Delon à soixante ans. A bien y regarder, il tient davantage de Raffarin. Il est néanmoins distingué, à défaut d'être dans l'air du temps : casque de cheveux poivre et sel soigneusement coiffés, belles chaussures à boucle couleur cognac, pantalon assorti, veste en tweed tabac, chemise rose, petit foulard bordeaux et pochette coordonnée, chevalière clinquante, lourde montre dorée, grosse sacoche en cuir acajou, aftershave au vétiver envahissant.

Nous attendons l'ouverture de la porte. Le monsieur est en tête de file. Il fait la conversation, fringant, à l'hôtesse qui supervise l'embarquement, et a la petite mine d'une nuit trop courte :

- Bonjour Mademoiselle !
- Bonjour Monsieur...

Enjôleur :

- C'est bien Mademoiselle ?
- Oui, oui...

Insistant :

- Vous êtes charmante... C'est étrange, je ne vous ai jamais vue ici. Vous venez d'arriver dans la région ?
- Non, je travaille ici depuis deux ans...

Il poursuit avec de grands airs étonnés, et l'emphase d'un Pierre Arditi en roue libre dans une pièce de boulevard après un repas trop arrosé :

- Ah, comme c'est curieux ! Je prends pourtant l'avion chaque semaine. Je suis dans le négoce du vin, vous comprenez... Et je n'aurais pas oublié un aussi joli minois !
- Merci... Je suis pourtant là presque tous les jours...
- C'est étrange... D'ordinaire je suis plus observateur que ça... Voyez-vous, j'apprécie les belles femmes comme on apprécie une peinture de maître ou un grand cru...

La fille ne semble pas particulièrement flattée d'être ainsi chosifiée. A son grand soulagement, le téléphone sonne. Elle répond, puis annonce l'embarquement du vol au micro. Elle s'adresse à nouveau au monsieur :

- Est-ce que je peux voir votre carte d'embarquement, s'il vous plaît ?
- Bien entendu, la voici... Il me plaît !
- Il me faudrait aussi une pièce d'identité...

- Où ai-je la tête...

Le monsieur farfouille dans un gros portefeuille :

- La voici !
- Euh...
- Oh, désolé ! C'est mon permis bââteau... Quel ballot je fais !

Il explore à nouveau son portefeuille, sans hâte excessive :

- Ah, mais où diââble est passée ma carte d'identité ? Ça c'est ma carte du country club... mon permis de chââsse... Je suis vraiment navré, je n'ai pas d'ordre... Attendez... la voici !
- Merci monsieur...
- Au plaisir de vous revoir, Mademoiselle ! Lundi prochain je vais à Marseille. Vous serez-là ?
- Je ne sais pas... Je n'ai pas encore vu mon planning.
- Je l'espère en tout cas. Vous êtes vraiment charmante...

Le type part à regret vers le tarmac. Arrive mon tour de passer au contrôle :

- Bonjour. Vous pouvez scanner directement votre billet. Pour votre identité, je vous préviens, on ne prend pas les cartes du Jockey Club...

J'ai encore été méchant (I)

Et voilà. J'ai encore été méchant avec un agent de sécurité. Mardi dernier, à six heures tapantes, je passe au contrôle des bagages à main à Bordeaux. J'ai un « pilot case », grosse sacoche avec une partie pour les affaires de travail, et une autre pour les habits. Je sors ma trousse de toilette et la mets dans une bannette, je dépose ma veste, ma ceinture et mon téléphone dans une autre, et enfourne ma sacoche et les deux casiers dans le tunnel. Le gars préposé au contrôle, après avoir scruté l'écran, prend mon sac et, sans me demander mon avis, ce qui est pourtant réglementaire, commence à le fouiller. Il ouvre la petite poche à l'avant, où j'ai clés et portefeuille, puis la grande, où il y a ordinateur et journal. Il tourne et retourne le sac pour trouver le reste.

Dans ce genre de sacoche, il y a un système de bouton-pression qui permet de l'ouvrir en deux complètement. Ce n'est qu'une fois à plat qu'on aperçoit le discret zip qui donne accès à la partie où l'on range ses habits. Ça permet de se servir de la valise comme d'une banale sacoche d'ordinateur, sans sortir une chaussette quand on attrape son agenda en réunion.

Au bout d'un moment, je m'adresse au type, avec le ton le plus aimable dont je suis capable à six heures du matin :

- Je peux vous aider ?

Il me répond, glacial et un peu vexé :

- Non, je connais mon métier...

Il fouille et refouille, ouvre le zip qui cache la poignée télescopique, tourne et retourne la sacoche. Il faudra qu'ils se forment à l'aéroport de Bordeaux : ça me semble relativement basique comme notion, le compartiment à habits de la mallette de cabine, quand on en contrôle toute la journée. Je finis par intervenir :

- Si vous cherchez l'endroit où j'ai mes habits, je vous montre.

Il ne répond pas, mais pousse la sacoche dans ma direction. Je la mets donc à plat en défaisant les boutons-pression, et j'ouvre vivement le compartiment. Il me lance :

- Pas la peine de vous énerver, hein...

- Oui, je connais la chanson, vous faites votre métier. Mais je ne sais pas ce que vous cherchez. J'ai deux chemises, deux caleçons, deux paires de chaussettes et un t-shirt là-dedans, et je ne vois pas l'utilité de tout passer en revue : c'est propre et bien plié.

Il prend la valise et fouille et refouille le compartiment à habits, mettant au passage mes chemises en vrac. J'interviens, de plus en plus agacé :

- Mais vous cherchez quoi à la fin !! Je n'ai pas d'appareil électronique, ni de couteau, ni de liquide, alors ça va bien maintenant...

Je n'ai pas fait mention d'un lance-roquette, d'une grenade ou d'une tronçonneuse, parce que je n'ai pas le temps d'aller en garde à vue, mais l'envie ne me manque pas.

- Ça ! Me dit-il, triomphateur.

Il saisit entre ses doigts gourds une toute petite bouteille de shampoing d'hôtel. Le plus petit format. Celui qui ressemble aux flacons miniatures dans lesquels on met les extraits de vanille ou de patchouli. Celui qui ne permet de faire qu'un shampoing, et encore, seulement si on a le cheveu court.

Il l'agite sous mon nez fièrement, bras tendu :

- Je cherchais une bouteille de liquide, et elle est là !

Je pense qu'il s'attend à ce que je prenne l'air contrit du gars pris en défaut, et me confonde en excuses pour ma méprise. Le problème, c'est qu'il est très tôt, que je suis mal réveillé et que ce sbire commence à me fatiguer.

Alors je le regarde à la manière dont Al Pacino détaillerait le type qui essaie de lui piquer sa Cadillac devant le restaurant *Rubirosa*, à Soho, celui qui fait les meilleurs cannoli de New-York. Je le fusille du regard, en silence, sans ciller, avec un petit sourire narquois. Au bout de longues secondes, le type commence à se sentir moins triomphant. Faut dire qu'il a l'air franchement tarte à brandir sa bouteille de dinette sous mon nez, bras tendu.

Je lui lance calmement, de la voix la plus mâle dont je suis capable, même si je ne suis pas très fort dans ce registre :

- C'est bien, Jack Bauer. Une fois de plus, t'as sauvé l'occident chrétien.

Ce n'était vraiment pas charitable.

Pour expier ma faute, j'ai cherché à faire un don à l'œuvre des veuves et orphelins des agents du contrôle des bagages morts pour la France, mais je n'ai pas trouvé leurs coordonnées.

J'ai encore été méchant (II)

Et voilà. J'ai encore été méchant avec un passager. Mardi dernier, à six heures tapantes, je suis de service au contrôle des bagages. Arrive un type, la quarantaine, costard-cravate, air désagréable et mal réveillé. Il sort sa trousse de toilette de sa valise, et la met dans une bannette, dépose sa veste, sa ceinture et son téléphone dans une autre, et enfourne le tout dans le tunnel. Je passe le truc au scanner, et je vois qu'il y a une petite bouteille de liquide dans la valise. Je la récupère à la sortie du tunnel, je demande au gars si je peux regarder, et j'ouvre. C'est un pilot-case. Je déteste ça. Il y a des tirettes et des poches partout, et ce qu'on voit à l'écran ne permet pas de savoir où sont les objets. J'ouvre donc la poche à l'avant, puis la grande poche. Je ne trouve rien.

Dans ce genre de sacoche, il y a un espace pour mettre les habits et les affaires de toilette. Ça permet de se servir de sa valise comme d'une banale sacoche d'ordinateur, sans sortir un caleçon quand on attrape son ordinateur en réunion.

Au bout d'un moment, le passager s'adresse à moi avec un ton coupant. Faut dire qu'il est six heures du matin, et que les gens sont rarement aimables à cette heure là :

- Je peux vous aider ?

Je lui réponds, poliment :

- Non, je connais mon métier...

Je sais bien que si je lui dis qu'il y a une petite bouteille, il va me dire que c'est pas vrai, alors je continue de chercher.

Le type revient à la charge :

- Si vous cherchez l'endroit où j'ai mes habits, je vous montre...

Je ne réponds pas, parce que je n'aime pas son ton, mais je pousse la sacoche dans sa direction pour qu'il ouvre le compartiment à habits. Ça m'agace à la fin cette histoire. Il ouvre la sacoche en deux, en déboutonnant des trucs à pression et en défaisant un velcro, et ouvre le compartiment secret ; je pouvais toujours chercher... Le type fait ça brusquement. Je lui dis :

- Pas la peine de vous énerver, hein...

Il répond :

- Oui, je connais la chanson, vous faites votre métier. Mais je ne sais pas ce que vous cherchez. J'ai deux chemises, deux caleçons, deux paires de chaussettes et un t-shirt là-dedans, et je ne vois pas l'utilité de tout passer en revue : c'est propre et bien plié.

Je la connais aussi, la chanson. C'est toujours pareil : les types nous prennent de haut quand on dit qu'il y a une bouteille ou un canif, et quand on trouve, ils font moins les malins. Je prends la valise et fouille le compartiment à habits. Il intervient, de plus en plus agacé :

- Mais vous cherchez quoi à la fin !! Je n'ai pas d'appareil électronique, ni de couteau, ni de liquide, alors ça va bien maintenant...

Je sens que le type se retient de parler d'un lance-roquette, d'une grenade ou d'une tronçonneuse, mais il est énervé, et pas maso, et il a sans doute peur que j'appelle la police aux frontières s'il donne dans le genre.

Je finis par trouver ce que je cherche : une bouteille de shampoing d'hôtel. Je lui dis :

- Je cherchais ça !

La bouteille n'est pas grande, mais bon, les consignes sont les consignes, même pour les mecs pressés et mal lunés : les liquides dans la poche transparente, pas dans la valise. Comme il fait toujours la moue, j'attrape la bouteille, et je la lui montre :

- Je cherchais une bouteille de liquide, et elle est là !

Le passager se sent un peu con. Il aurait juré sur la tête de sa mère n'avoir rien, et il avait cette bouteille. Il voulait me faire le grand numéro du harcèlement gratuit, et c'est raté. Les autres passagers le regardent, sans rien dire, mais en lui faisant sentir qu'il fait perdre son temps à tout le monde.

Pour se donner une contenance, il me regarde à la manière dont Robert Mitchum dévisagerait le type qui essaie de lui piquer son cheval devant le saloon. Il me fusille du regard, en silence, sans ciller, avec un sourire de gros malin. Au bout de longues secondes, il se sent encore plus bête, parce que son manège ne m'impressionne pas du tout. Moi, je suis dans mon bon droit, et j'ai tout mon temps, j'ai pas d'avion à prendre. J'ai toujours la bouteille dans ma main, et j'attends qu'il la prenne et, éventuellement, admette son erreur.

Il me lance, d'une voix qu'il aurait certainement aimée plus assurée :

- C'est bien, Jack Bauer. Une fois de plus, t'as sauvé l'occident chrétien.

Ca m'énerve que le mec me tutoie et se paie ma tête. On en entend toute la journée, des conneries de ce genre. On fait que notre travail : respecter les consignes et ne rien louper. Mais je ne bronche pas. Et sa sortie tombe à plat. C'est un peu grandiloquent, compte-tenu des circonstances.

Je repose la bouteille de shampoing dans sa valise. Je vais lui épargner de la faire repasser au scanner dans un sachet congélation, même s'il le mériterait. Je regarde ma montre, et je lui dis :

- Au lieu de m'empêcher de faire mon travail, allez plutôt prendre votre avion, hein.

Le type regarde sa montre, s'aperçoit qu'il n'est pas en avance. Il ramasse ses affaires, et s'en va, piteux.

Des portiques pas pratiques

Depuis que la SNCB a jugé indispensable d'installer des portiques anti-fraude à la gare de l'aéroport 'Brussels National', façon écluses anti-inondations sur la Tamise, il n'y a plus moyen, si l'on est pressé, de sauter dans un train et d'y acheter son billet auprès du contrôleur moyennant un supplément. Il faut avoir un billet.

Pour ce, on peut utiliser un automate ; toutefois, je soupçonne le syndicat des guichetiers de la SNCB d'avoir exigé et obtenu de la compagnie que les cartes de crédit internationales ne soient utilisables sur ces machines que les trois premiers jours de chaque mois, afin de préserver l'emploi. Parfois cela fonctionne, mais la plupart du temps, ce n'est pas le cas. La deuxième solution pour obtenir un billet est donc de faire la queue au guichet classique ; on y invoquera une force maléfique pour qu'elle fasse en sorte que tous les gens de la file ne demandent un renouvellement d'abonnement, avec duplicata, ou un billet pour Novossibirsk via Katowice. La troisième solution consiste à acheter son billet sur internet avant le départ ; c'est pratique, mais contraignant, puisqu'il faut imprimer le billet, et l'imprimer suffisamment bien pour que le code barre soit lisible par le scanner sourcilleux du portique.

Ce matin, je me suis doté d'un tel billet. Comme mon avion est arrivé en retard, je traverse l'aéroport au pas de charge, en me réjouissant d'avoir déjà mon titre de transport. En marchant vite, je peux encore attraper le train que j'avais prévu de prendre, et être à l'heure à mon rendez-vous.

Arrivé aux portiques, c'est le cirque habituel : sur dix, seuls deux fonctionnent. Les autres affichent une grosse croix rouge de mauvais augure. Je fais la queue à l'un des deux portiques portant une flèche verte et j'essaie de scanner mon billet. Je n'y parviens pas. De l'autre côté de la paroi en verre, deux employées de la SNCB me regardent d'un œil morne. Ma situation n'a pas l'air de les préoccuper le moins du monde. Elles m'observent comme on le fait d'une tortue de Floride au zoo ; on a payé pour voir des animaux, alors on s'intéresse un peu, mais il n'y a pas de quoi s'extasier non plus, face à un animal qui n'est ni impressionnant, ni marrant, ni mignon. On le regarde, en pensant à autre chose. Il en va de même pour moi.

Après avoir tourné mon billet en tous sens, je me dis que c'est peut-être le lecteur qui est en cause ; j'essaie donc l'autre portique. Je refais la queue, passe et repasse mon billet, sans que le bip espéré ne se fasse entendre. Les gens s'impatientent derrière moi. Les dames de la SNCB restent inertes.

Il ne reste plus que quelques minutes avant le départ de mon train, et cette histoire commence à me fatiguer. Je profite du passage d'un autre voyageur pour franchir le portique avec lui. L'exercice n'est pas difficile, et n'a rien à voir avec des tourniquets du métro parisien. Les portes en verre s'ouvrent largement et suffisamment longtemps pour laisser passer deux personnes sans qu'elles ne se pressent.

Arrivé de l'autre côté, une des dames de la SNCB qui me regarde m'agiter depuis cinq minutes m'apostrophe :

- C'est interdit ce que vous avez fait là !

- Quoi ?

- Passer derrière quelqu'un d'autre sans scanner votre billet

- Ok, mais je fais comment pour passer ? J'ai un billet valide, parfaitement imprimé. Mon train part dans 3 minutes et je n'arrive pas à accéder aux quais parce que, une fois de plus, vos machines ne marchent pas.

Je lui montre mon billet, qu'elle examine longuement, comme si c'était la première fois qu'elle en voyait un.

- Oui, votre billet est bon, mais vous n'avez pas le droit de passer après quelqu'un comme vous avez fait. C'est illégal.

- Ah, et je dois faire quoi alors ? Acheter un autre billet ? Vous avez bien vu que je n'arrivais pas à faire fonctionner le portique, et vous n'avez rien fait...

- Si votre billet ne passe pas, il faut aller au guichet pour le dire

- Au guichet ? Mais il y a dix mètres de queue à chaque guichet et les guichets sont de l'autre côté du hall ! Le temps d'expliquer mon problème et le train sera parti depuis longtemps...

- C'est la procédure...

- Et vous, vous ne pouviez pas m'ouvrir ?

- Si, mais ce n'est pas comme ça que c'est prévu. On ouvre pour les gens à mobilité réduite ou ceux qui ont des poussettes. Pas pour les autres voyageurs.

- Bon, c'est pas que je trouve le temps long, mais je vais aller prendre mon train...

- Ah mais ça ne peut pas se passer comme ça ! C'est trop facile...

- Ben alors, verbalisez-moi, qu'on en finisse !

La dame prend un air embêté. Elle échange des regards appuyés avec sa collègue, comme des étudiants qui voudraient communiquer pendant un examen écrit, mais

savent que le prof les surveille. Leurs efforts télépathiques semblent porter leurs fruits, puisqu'elles arrivent rapidement à la seule conclusion qui soit :

- Eh bien, on ne peut pas vous verbaliser, parce que vous avez un billet valide...

J'ai haussé les épaules, descendu l'escalator et réussi à monter dans le train au moment où les portes se refermaient.

En train à Luxembourg

J'ai été invité à une réunion à Luxembourg. Bêtement, j'ai dit oui, bien que je sache que c'est une ville inaccessible. De Bordeaux, rejoindre Luxembourg impose de passer par Paris Orly, et son improbable terminal 4, resté figé dans les années soixante, et d'emprunter un vol Luxair dans un avion de la même époque. De Bruges, c'est encore pire : il n'y a d'autre choix que d'y aller en train, via l'antédiluvienne ligne Bruxelles-Luxembourg, sauf à passer par Paris. C'est sur cette ligne que circulait l'Edelweiss, le train suisse qui assurait jusque dans les années 1970 la liaison entre Amsterdam et Zurich. La voie n'a pas changé depuis, et on y affecte désormais le matériel roulant dont les compagnies hollandaise, belge, luxembourgeoise, française et suisse ne veulent plus.

Je connais bien cette ligne pour l'avoir beaucoup fréquentée dans les années 1990, quand je travaillais à Bruxelles et habitais Strasbourg. J'ai vite pris l'habitude, quand le train était annoncé en retard ou perdu (« retard indéterminé »), de proposer aux voyageurs présents sur le quai de la gare Léopold (désormais appelée « du Luxembourg ») de prendre ma voiture, contre une modeste participation aux frais de carburant et de péage.

Je repère donc un parcours Bruges-Luxembourg, avec changement à Bruxelles, qui me permet d'arriver à bon port en un peu moins de 5 heures. A 14h08, je prends le train de Bruges à Bruxelles. Arrivé à la gare du Midi, j'ai une demi-heure à tuer. Je fais un tour, puis rejoins le train pour Luxembourg.

Il est à quai, portes fermées, et reste ainsi une dizaine de minutes. Des agents de la SNCB finissent par s'aviser du problème, ou par estimer que ce problème ne se règlera pas de lui-même. Ils vont voir, d'un pas mou, le conducteur à l'autre bout du quai. Il apparaît qu'il y a un problème technique, que les portes s'ouvrent mal et, surtout, risquent de le faire spontanément en chemin. Un technicien arrive, et règle le souci. Les passagers montent et le train part.

Arrivé à la gare centrale, cinq minutes plus tard, les portes font de nouveau des leurs. Le train reste à quai dix minutes, puis se remet en branle. A la gare du Nord, j'entends une vive altercation entre deux agents de la SNCB sur la plateforme :

- C'est quoi ce truc ?

- Ben c'est la réparation du mec de l'entretien, pour les portes...
- Et il a laissé ça, comme ça ?
- Ben oui. Il a dit qu'il fallait enlever le boîtier et brancher directement les fils
- Et il laisse les fils pendouiller comme ça ?! A l'air libre ? Mais ça, c'est pas possible !

On nous annonce que notre train est annulé en raison d'une avarie. Il faut descendre. Sur le quai, je demande à un contrôleur comment aller à Luxembourg ; il me dit qu'il suffit de prendre le train à l'arrêt en face. Ça me semble bizarre : quand j'ai regardé les horaires, il n'y avait pas des masses de trains pour Luxembourg. Je vérifie, et je m'aperçois que le train va effectivement à la gare du Luxembourg, mais celle qui est située devant le Parlement européen à Bruxelles...

Je décide donc de me débrouiller tout seul, en consultant le site internet de la SNCB sur mon téléphone. Il y a un train qui va à Arlon, où je dois pouvoir prendre une correspondance pour Luxembourg. Il est toutefois annoncé comme devant partir du quai où stationne toujours le train aux portes récalcitrantes. Je demande aux agents de la SNCB comment savoir d'où part le train pour Arlon. Ils ne peuvent pas m'aider. Je patiente en scrutant l'écran qui indique les départs. Il est 15h19 ; le train est prévu à 15h20, mais reste annoncé sur le quai encombré par le convoi hors d'usage. Finalement, à 15h20, le changement de quai apparaît.

Je me précipite vers le nouveau quai en courant. Un train arrive, et une foule dense s'y engouffre. Je demande à un gars de la SNCB si c'est le train pour Arlon, et il me le confirme. Sitôt entré, le train démarre. Je m'installe. Dix minutes plus tard, le contrôleur arrive. Il examine mon billet :

- Pourquoi vous êtes dans ce train ?
- Ben je vais à Arlon...
- Mais ce train ne va pas à Arlon... Fallait descendre à Bruxelles pour changer !
- Je sais bien ! Je suis descendu à Bruxelles, et j'ai changé de train. Je venais de Bruges...

Je ne sais pas où va ce train, mais apparemment pas à Arlon. Je lui demande comment aller à Luxembourg. Il ne sait pas trop. Enfin, il sait : il faut descendre à Louvain, mais il ne connaît pas les horaires par cœur et ne les trouve pas sur sa machine. Je le laisse continuer le contrôle des billets, et regarde à nouveau sur le site internet de la compagnie. Il semble effectivement qu'il faille descendre à Louvain, et y prendre un train pour Liège, puis un autre pour Luxembourg.

Je descends donc à Louvain, et tue vingt minutes dans une gare sinistre. Le train pour Liège arrive et je m'y installe. Le contrôleur me demande ce que je fais là, et je lui réexplique toute l'histoire. Il n'a pas l'air surpris outre-mesure, et ne me colle pas d'amende. Une demi-heure plus tard, je suis à Liège-Guillemins.

J'ai le temps d'admirer cette gare colossale, flamant neuve. On dirait le squelette d'une baleine gigantesque. La structure est faite d'acier laqué blanc et de béton immaculé, et recouverte de dalles de verre. Ça évoque un peu l'art nouveau, par les courbes végétales des structures et la douceur du dessin. C'est magnifique. Il faudra toutefois qu'on m'explique un jour pourquoi la SNCB a le budget de Dubaï pour construire ses gares (à Liège, mais aussi à Gand, à Anvers ou à Bruges), mais celui du Bangladesh quand il s'agit de l'entretien des voies et du matériel roulant. J'imagine qu'il est plus facile d'organiser le financement des partis politiques par la première modalité que par la seconde.

Ayant fini mon exploration – dès la sortie de la gare, l'environnement est nettement moins charmant – je rejoins le quai. C'est le cinquième train que je prends aujourd'hui, et j'espère que ce sera le dernier. Je m'installe dans un vieux wagon, comme j'en prenais déjà dans les années 1990, qui roule sur une voie entortillée entre les collines. Il dessert toutes sortes de communes qui évoquent furieusement la géographie du Groland : Angleur, Poulseur, Rivage, Aywaille, Coö, Trois-Ponts, Vielsalm, Gouvy, côté belge ; puis Troisvierges, Clervaux, Drauffelt, Wilwerwiltz, Kautenbach, Michelau, Ettelbruck et Mersch, côté luxembourgeois. Je découvre au fil des arrêts ces noms, nouveaux et poétiques. Je ne sais pas si les villes qu'ils désignent sont belles : il fait trop sombre pour en juger. Je peux toutefois avancer, sans risque excessif de me tromper, que Rivage n'est pas au bord de la mer, que Gouvy n'est pas très groovy, et qu'il y a peut-être trois vierges à Troisvierges, mais qu'elles ne sont plus de première jeunesse.

Je finis par arriver à Luxembourg vers 21 heures. Le train, complètement vide, a fait un dernier arrêt de dix minutes un kilomètre avant la gare. J'ai mis 7 heures pour faire 300 km. C'est beaucoup. Mais bien moins qu'un jour de grève ou de neige. Alors je savoure ma bonne fortune.

'C'est notre coffre !'

Dans le vol Paris CDG-Bordeaux, j'entre parmi les premiers passagers et je m'installe, vers l'avant de l'appareil, sur une rangée de trois, côté couloir. Le vol est complet, beaucoup de gens reviennent de vacances et transportent de lourds bagages à main. Arrive un couple, la cinquantaine : elle, crinière peroxydée et vêtements voyants, survoltée et nerveuse, aux aguets comme un suricate cocaïnomane, le regard mobile et inquiet ; lui, belle moustache tombante, grosses lunettes et bedaine à l'avenant, aussi placide que Madame est tourbillonnante, l'œil morne mais aimable.

Elle s'arrête à ma hauteur, et me signifie gentiment qu'ils sont installés à côté de moi. Puis, elle entreprend de mettre son sac de voyage dans le coffre au-dessus de nos sièges. Elle désigne les trois bagages qui y sont déjà rangés :

- C'est à vous tout ça ?

- Non, seulement la valise noire...
- Et le reste ?
- Je ne sais pas. A d'autres passagers j'imagine...
- Mais c'est notre coffre !!!

Elle me regarde, sans animosité, mais avec un air franchement interloqué. Je ne sais pas quoi lui répondre. C'est vrai qu'il y a à peu près un coffre par rangée de trois sièges, mais il n'y a pas, à ma connaissance, de règle d'allocation entre rangées et coffres. En outre, l'ordonnancement est approximatif : contrairement aux coffres, les rangées de sièges sont mobiles, et les compagnies aériennes sont libres de moduler leur nombre et l'espace entre elles, de sorte que ça ne tombe jamais juste. De fait 'notre' coffre est à cheval entre notre rangée et celle de devant.

J'essaie :

- Je ne pense pas que les coffres soient attribués... Le principe c'est que chacun mette sa valise près de là où il s'assoit, mais ça ne va pas plus loin que ça...
- Ah, mais pourquoi les autres sont venus mettre leurs valises dans notre coffre alors qu'il y a de la place ailleurs ???

La dame a dit ça fort, afin que les coupables, probablement assis à la rangée devant la nôtre, se dénoncent. Mais personne ne relève et je replonge mon nez dans mon journal. Arrive l'hôtesse, qui essaie de savoir pourquoi les gens n'avancent pas :

- Je peux vous aider madame ?
- Oui, il y a des gens qui ont mis leurs valises dans notre coffre, alors maintenant il n'y a plus de place pour nos affaires...
- Il y a de la place de l'autre côté, donnez-moi donc votre sac, je vais le ranger...
- Ah non, pas question ! C'est trop facile ça... Les gens collent leurs affaires chez nous et vont s'asseoir ailleurs... Faut arrêter les bêtises ! Pas vrai, Renaud ?

Renaud est penaud. Il ne sait pas quoi dire, et semble en proie à un conflit intérieur : fondamentalement, il mettrait bien sa valise de l'autre côté ou n'importe où ailleurs pour pouvoir s'installer et attaquer ses mots fléchés, mais il n'a probablement pas envie de contrarier sa moitié, qui est sincèrement scandalisée et qui, c'est évident, n'apprécierait pas d'être désavouée publiquement par son conjoint. Il marmonne un truc, qui ne signifie ni oui ni non, et pas vraiment 'je me fiche' non plus, et essaie de se faire oublier.

L'hôtesse, polie, calme et pédagogue, comme le sont toujours les personnels de cabine chez Air France, réexplique :

- Il n'y a pas vraiment de règle Madame... Certaines personnes ont beaucoup de bagages, d'autres pas. On demande aux passagers de mettre leurs affaires à proximité de leur siège, de ne pas les ranger tout de suite quand ils entrent s'ils sont assis tout au fond. Mais on s'arrange, ça reste souple...

La dame n'en démord pas :

- Eh bien, c'est un tort ! Ça serait quand même plus simple si chacun utilisait son coffre à lui. Je ne gare pas ma voiture sur l'emplacement de mon voisin !

Ça dure, et un bouchon se forme. L'hôtesse, à bout d'arguments, se renseigne sur l'identité des propriétaires des deux valises intruses, et leur demande si elle peut les déplacer. Elles appartiennent à deux personnes assises à la rangée de devant, qui ne semblent pas avoir prêté attention à la conversation. L'hôtesse transfère leurs bagages de l'autre côté du couloir, et laisse la dame et le monsieur ranger les leurs. Ils s'installent enfin à leur place.

Je suis assis à côté du flegmatique Renaud, qui n'a pas l'air particulièrement ravi de cette séquence, et lit à présent *L'Equipe* avec détermination. La dame elle, reste en alerte. Elle est assise sur son siège, droite comme un i, et examine attentivement tout ce qui se passe dans l'avion, et notamment la manière dont les passagers rangent leurs bagages.

L'embarquement se poursuit. Ça devient compliqué : Air France n'a pas de politique restrictive en matière de bagages à main, et certains voyageurs exagèrent franchement. Très vite, il n'y a plus le moindre espace dans les coffres, et les gens ne peuvent pas prendre place, faute de savoir comment se débarrasser de leurs effets. Les hôtesse courent en tout sens pour aider les passagers, et essaient de les convaincre de prendre leurs valises et sacs à leurs pieds. Je me dis que ma voisine doit être rassurée de savoir ses bagages bien rangés dans 'son' coffre.

Eh bien... pas du tout. Elle paraît hésiter, puis s'adresse fébrilement à l'hôtesse qui bataille avec une valise qu'elle n'arrive pas à caser :

- Madame, rendez-moi donc mon sac de voyage, je vais le prendre à mes pieds, ça fera de la place...
- Vous êtes sûre ?
- Oui, oui. Je peux le mettre là, il n'est pas grand. Pareil pour mon mari : la petite valise bleue... Allez, Renaud, aide la dame, lâche ton journal, reste pas comme ça les bras retournés !

Renaud plie son journal, soupire et attrape sa valise. L'hôtesse est surprise :

- C'est vraiment très gentil à vous, madame... J'avais cru que vous vouliez absolument mettre vos bagages dans le coffre tout à l'heure...
- Oui, tout-à-fait. Parce que c'est le coffre de notre rangée. Mais ça ne me dérange pas qu'on y mette les affaires d'autres gens, si ça peut vous arranger. Si c'est moi qui décide, ça va.

Des insultes et des serre-têtes

Pour rentrer de Rome à Bordeaux aujourd'hui je suis obligé de passer par Paris, faute de vol direct. Dans l'avion de Rome à Charles-de-Gaulle, une cousinade arrive, probablement de retour d'un séjour en famille dans la ville Sainte. Il y a là deux ancêtres, six adultes et une ribambelle d'enfants.

Les dames portent des vestes matelassées vert d'eau, des chemisiers crème et des broches voyantes ; les messieurs des pantalons lie-de-vin ou vert kaki, des chemisettes roses et des Méphisto. Tous fréquentent un coiffeur formé dans les années 1970, qui n'a pas ouvert un magazine professionnel depuis. Ils sont suivis par une douzaine de gamins de 4 à 12 ans, culottes courtes et serre-têtes, lunettes pour tous, morve au nez et croûtes aux genoux pour les plus jeunes.

Les enfants s'installent sur les deux rangées derrière la mienne, avec des livres sur la Rome antique, le Saint-Siège et les gladiateurs, des tablettes pédagogiques et une impressionnante quantité de nourriture odorante – mandarines, chocolat au lait, gâteaux à l'amande amère et bonbons à la fraise.

Ils sont bien peignés et ont de jolies médailles dorées, mais sont aussi bruyants et mobiles que des businessmen italiens cocaïnomanes en passe de se faire souffler un contrat par leur pire concurrent. Ils s'agitent sans répit, se crêpent le chignon avec opiniâtreté, et débitent des insultes – mais pas de jurons – à un rythme effréné : « Espèce de pouilleuse, rends-moi ma tablette ! » « C'est mon chocolat, crétin ! » « Man-man, ce sal*pard m'a volé ma mandarine ! » « Me tire pas les cheveux, vilaine conn*sse ! » L'ensemble est ponctué de cris de goretts entrant à l'abattoir, et de grands coups donnés dans les sièges des autres passagers. Les parents ne s'en mêlent pas, absorbés qu'ils sont par la lecture du Figaro ou l'évocation du destin du reste de la famille, que l'on devine nombreuse et soigneusement peignée.

Les autres passagers soupirent. Les hôtesses bataillent pour faire asseoir tout ce petit monde quand l'avion entre dans des zones de turbulences. Je me penche une fois ou l'autre pour sermonner l'horrible Jojo assis derrière moi. Cela ne l'impressionne pas plus que ses aïeux. Je suis contrarié.

Au fil des conversations et des disputes, je note les prénoms : Aliénor, Gauthier, Domitille, Alix, Enguerrand, Agathe, Quitterie et Vianney pour les enfants. Henri, Aristide, Philomène et Mathilde pour une partie des adultes.

Je ne veux m'improviser sociologue, mais il est probable que je les retrouve dans deux heures dans le vol pour Bordeaux. Par chance, dimanche matin, j'ai prévu d'aller au rassemblement de veilles autos de la Base sous-marine, et pas à l'église Saint-Eloi.

Le charme des accents

Dans la salle d'embarquement de l'aéroport de Bordeaux, deux types discutent derrière moi. Je ne les vois pas, mais le premier doit avoir une trentaine d'années, et l'autre une vingtaine de plus. Ce doit être deux collègues de travail ; le second est probablement le chef du premier. Le plus jeune est en effet prudent dans son expression, et assez déférent – malgré le tutoiement de rigueur. L'autre est plus péremptoire ; il affectionne le ton du sage, qui a tout vécu et tout vu.

Ils débitent des banalités d'usage sur le climat et la circulation. Puis, le jeune évoque les récents articles de la presse internationale glorifiant Bordeaux comme priorité touristique du moment. S'en suivent d'autres banalités sur la douceur de vivre dans le bordelais et les raisons pour lesquelles tous deux sont rudement satisfaits d'y habiter.

Ils opèrent ensuite des comparaisons. Le jeune :

- Moi j'ai habité à Limoges avant de venir à Bordeaux...
- Ah, Limoges !
- Oui, c'est pas pareil côté animation... Qu'est-ce que c'est sinistre...
- C'est sûr. Je connais. Moi j'ai vécu un peu partout en France. A Angoulême ; c'est un peu comme Limoges... A Toulouse aussi, à l'époque où c'était la grande ville du sud-ouest, et où personne n'allait à Bordeaux. Et à Thionville avant ça...
- Thionville ! J'y suis allé souvent en mission. Ça, c'est une ville vraiment sinistre, comparée à Bordeaux. Tout est gris et moche. C'est déprimant. Et puis ce climat, ce brouillard. Sans parler de l'accent des gens là-bas...

L'ancien, piqué au vif, d'un ton froid :

- Ma famille vient de Thionville ; j'y ai grandi. J'avais l'accent, gamin. J'aime bien cette ville en fait. C'est pas très grand, mais animé. Et puis il y a la proximité de l'Allemagne, du Luxembourg, et même de la Belgique...

Le jeune, penaud :

- Oui, c'est sûr... ça a ses avantages aussi. Et puis l'accent mosellan, c'est pas le pire en fait... Et la vie n'est pas chère à Thionville. Pas comme à Bordeaux
- Sinon, j'ai aussi vécu en Alsace, dans les années 1990

Le plus jeune ne sait plus sur quel pied danser. Il tend des perches pour savoir que dire :

- Ah, l'Alsace, je connais... J'y ai pas mal travaillé
- Eh oui...
- C'est intéressant comme région...
- Ma foi, c'est sûr. Enfin, intéressant, façon de parler....
- Ah ! Ah !

- Je me comprends...
- Ben, c'est comme partout, il y a les bons et les mauvais côtés...
- Effectivement...

Le jeune relance :

- Et tu étais où, en Alsace ?
- Oh, j'ai habité à Colmar, puis à Strasbourg

Le jeune tente :

- C'est une jolie ville Strasbourg...
- Oui, mais en même temps, on en a vite fait le tour...
- C'est sûr... C'est pas grand. Joli, mais petit

L'aîné reprend :

- J'ai bien aimé Colmar
- Oui, j'y suis allé aussi. C'est mignon. Les canaux. Les maisons en bois...
- Le truc, c'est surtout le climat...
- Ah ouais, la pluie, le froid, tout ça... le ciel gris...
- Euh, non. En fait à Colmar il fait tout le temps beau. Y a un microclimat
- Oh... Oui, j'oubliais... Et puis c'est vrai qu'à Bordeaux il pleut beaucoup aussi
- Bien plus qu'à Colmar ! Et ce qu'il y a de vraiment particulier en Alsace, c'est l'accent...

Le jeune essaie, prudent :

- Ah, oui, l'accent... Hum... Sympa cet accent...
- Tu plaisantes ? C'est affreux... Les gens critiquent l'accent mosellan, mais l'alsacien est terrible !
- Oui, je rigolais. C'est sûr qu'il n'est pas flatteur cet accent. J'ai toujours trouvé que ça donne aux gens l'air empoté...
- Ah bon ? Je trouve ça moche, mais je vois pas pourquoi ça donne l'air empoté...
- Ben... cette façon de traîner sur les syllabes, comme en Suisse. Vraiment, ça donne l'air un peu limité... Imagine : tu abordes une belle fille dans un bar, avec des yeux magnifiques et un sourire incroyable, et soudain elle te dit : « Sâââlut, mooiii c'est Sââândra... »
- Faudra que tu dises ça à ma femme ! Elle est alsacienne, et elle a gardé son accent...
- ... Ah, ah ! ... Sinon, tu as vu la dernière Mercedes Classe E ? Belle bagnole hein ?

C'est ici Lille ?

A l'aéroport de Lille, dans la salle d'embarquement, une dame est assise non loin de moi. Depuis vingt minutes, elle est au téléphone. Elle ne parle pas fort, mais est très absorbée par sa conversation. Le ton n'est ni grave, ni énervé, mais ce qu'on lui raconte a l'air d'être très intéressant.

Une bruyante annonce pour l'embarquement du vol pour Nantes vient l'interrompre. La dame, qui n'a pas entendu de quoi il s'agissait, regarde sa montre, demande à son correspondant de patienter, et s'adresse à moi :

- Excusez-moi, pour Lille, c'est ici ?
- Euh... Lille c'est ici...
- C'est donc bien ici ?
- Non, je dis que nous sommes à Lille...
- Mais le vol pour Lille ?
- Hum... Il reste deux vols : le vol pour Nantes et celui pour Bordeaux. Celui pour Nantes, c'est là-bas, porte 10 ; ils embarquent. Celui pour Bordeaux c'est ici, porte 6, et ça ne va pas tarder.

Elle prend un air éberlué :

- Mais alors j'ai raté mon vol ! Je pars pour Lille !
- Je ne crois pas ; nous sommes à Lille...

Elle répète, hagarde :

- A Lille ?
- Oui. Dites-moi : vous allez où, en fait ?

Soulagée :

- Ah, oui... désolée. A Bordeaux ! Je vais à Bordeaux.
- Alors, c'est ici. Enfin... ici c'est Lille, mais le vol pour Bordeaux, c'est bien à la porte 6. Donc c'est ici...

Je mange une salade

Se nourrir décemment dans une gare ou un aéroport est un défi.

La première option est le sandwich. Il semble que le celui de la SNCF, dont les vices et vertus sont légendaires, ait fait école : pain de synthèse, beurre de substitution, tranche de jambon d'un rose suspect, astucieusement pliée pour qu'il y en ait surtout à

l'extérieur, rondelle de tomate hollandaise au goût de pomme-de-terre crue. Le tout est emballé dans une serviette en papier humide, que l'on finit par manger par erreur, mais que l'on mâche consciencieusement parce que c'est la seule chose qui ait une saveur et une texture dans cette affaire.

Au fil du temps, l'offre de sandwiches s'est enrichie : les stands anonymes ont cédé la place à des enseignes, qui ont toutes leurs spécificités : *Pomme de Pain*, et sa baguette fade comme une chanson de Vincent Delerm ; *la Brioche dorée*, et son pain qui ne comporte que de la croûte, pas de mie ; *Subway*, et ses incroyables sandwiches à la dinde reconstituée longs d'un pied ; *la Croissanterie*, et son pain gonflé à l'hélium ; le belge *Panos*, et sa baguette viennoise plus sucrée qu'un beignet. Dans les aéroports et les gares les plus grands, il y a souvent un stand *Paul*, au positionnement plus haut de gamme, qui prétend cultiver la tradition boulangère à la française. Je suis pour ma part sceptique : leur pain se veut tellement traditionnel qu'il donnerait des aphtes à un doberman, et l'omniprésence du pavot donne le même goût à tous les sandwiches. En outre, le télescopage entre un décorum évoquant la cuisine de Ragueneau dans Cyrano de Bergerac (colombages, faux toits en tuiles, tissus à carreaux, sacs de farine factices et toques de mitrons en lin des Vosges) et la dégaine des employés (dreadlocks, tatouages, piercings, ongles en deuil et airs mauvais, parce qu'ils n'aiment pas porter leur toque) ne m'a jamais rien dit qui vaille.

Les cafés proposent eux aussi des sandwiches au voyageur affamé. Toutefois, il ne s'agit généralement pas de choses faites maison, mais de produits de fabrication industrielle : au choix, le triangulaire dans son blister en plastique transparent, avec son thon à la mayonnaise qu'on croirait sorti de l'estomac d'une mouette ; ou le traditionnel, dont le pain, après avoir passé 72 heures sous cellophane, est devenu aussi mou et élastique d'un oreiller à mémoire de forme, tandis que la feuille de salade prenait la consistance d'un préservatif.

Parfois, il est possible de se rabattre sur un fastfood. Pour dire les choses franchement : le fastfood, ce n'est déjà pas brillant d'ordinaire, côté hygiène, service, fréquentation et qualité des produits, mais dans une gare ou un aéroport, où le concept de fidélisation de la clientèle n'a pas de sens, c'est un choix franchement rédhibitoire. Ensuite, sans même parler des risques sanitaires et des embarras liés à la digestion d'un burger à la fraîcheur aléatoire, manger une chose aussi salissante quand on est en déplacement, c'est prendre un risque disproportionné ; comment faire bonne figure à son rendez-vous avec une grosse tâche de sauce barbecue sur sa chemise ? Enfin, personne n'a envie de sentir la frite de chez Quick avant de s'enfermer dans un avion ou un train, par égard pour ses compagnons de voyage.

Alors il reste les restaurants. Dans les grands aéroports, il y a en a de toutes sortes, pour toutes les bourses et tous les goûts. Ils ont ceci de commun que la nourriture a invariablement la saveur et l'aspect qu'elle a chez Flunch, qu'elle y est vendue au tarif du restaurant étoilé, et que le service y est toujours désinvolte. Dans les petits aéroports,

c'est pire, puisque les restaurants sont en situation de monopole : content ou pas content, le voyageur n'a pas le choix.

Prenons l'exemple de l'aéroport de Lille, que je fréquente au moins deux fois par mois à l'heure du dîner. Dans un premier temps, j'ai opté pour l'angoissante buvette, où l'on trouve des sandwiches industriels et des viennoiseries de la veille. Même avec la meilleure volonté du monde, avaler cela est une expérience sinistre et désagréable. Alors j'ai essayé l'unique restaurant, situé à l'étage, vue sur les pistes et les salles d'embarquement. C'est un endroit assez agréable : le personnel est d'une grande gentillesse, le cadre est correct et le service rapide. On a toutefois vite fait le tour de la carte : grillade, filet de poulet, steak tartare, darne de saumon, le tout accompagné de frites, riz, pâtes ou légumes du jour. Récemment, est apparu sur la carte un « burger du nord », que je me suis empressé de tester. Il s'agit d'un burger de brasserie quelconque, qui a la particularité d'être noyé sous une improbable sauce maroilles/miel ; c'est sucré comme un porto discount, et ça sent la vieille ranger. Infâme.

Hier, dans le cadre de mon programme personnel de lutte contre l'infarctus du myocarde avant cinquante ans, j'ai décidé de manger un peu plus léger que d'ordinaire. Exit le steak ou le saumon, qu'il faut nécessairement accompagner de frites, de riz ou de pâtes. Les légumes du jour ne sont en effet pas une option réaliste : pour les avoir goûtés, ils évoquent ces mélanges en boîte qui étaient servis à l'ordinaire quand j'étais bidasse, où cohabitent sans harmonie des salsifis insipides, des haricots vert kaki et d'autres légumes inconnus, dans un jus gluant, saturé de glutamate monosodique. Je découvre sur la carte une « salade César » que je n'avais jamais repérée. Ce n'est pas franchement un repas de curiste, mais c'est une conception de la salade qui me convient : du goût et quelque chose à manger. Outre la laitue romaine, on est censé y trouver des croûtons à l'ail, des œufs mollets, parfois des artichauts, du poulet grillé ou du bacon, et surtout une délicieuse sauce alliant jaune d'œuf, jus de citron, ail et câpres hachés, huile d'olive, pâte d'anchois, parmesan et Worcestershire sauce. Je commande donc ça ; à 15 Euros, ça ne peut pas être mauvais.

La salade arrive. Elle est peu conforme à mes espoirs. Il y a d'un côté de l'assiette trois morceaux de tomate alignés ; mi-janvier à Lille, on ne s'attend pas à ce qu'ils soient mangeables. De l'autre côté, dans une agréable symétrie, on trouve trois morceaux de concombre. Les uns et les autres sont totalement dépourvus d'assaisonnement. Il y aussi deux olives noires dénoyautées, tirées de leur saumure. Bon, tout ça n'est pas dans la recette, mais ce n'est pas grave. On trouve aussi un artichaut poivrade coupé en deux ; il sort d'une conserve, et est lui aussi exempt du moindre condiment. Il y a un œuf dur. Au milieu de l'assiette, est posé un filet de poulet émincé et grillé ; à bien y regarder, ce n'est pas vraiment un blanc, mais plus des tranches d'une chose dans l'esprit du nuget, sans la panure. Je constate aussi que les traces brunes de grill sont juste imprimées, comme sur certaines saucisses industrielles. Cette chose est assise sur des morceaux de fromage qui voudraient se faire passer pour du parmesan, mais me font plus penser aux lettres d'un Scrabble de voyage. L'ensemble est installé sur un lit de salade verte, et recouvert d'une abondante déjection de mayonnaise industrielle et d'un peu de persil plat hâché.

Je goûte. Comme prévu, les tomates sont dures comme des pommes granny-smith et insipides comme un verre de Volvic. Le concombre, c'est pareil. Les olives sont infâmes : à la fois fades et âcres. L'œuf dur est trop cuit, farineux comme un montécao raté. Le poulet est conforme à ce que j'en attendais : c'est un filet reconstitué, dépourvu de tout goût. La sauce qui le nappe est une vulgaire mayonnaise pompée – comme le laisse deviner sa disposition minimaliste – dans le gros bidon qu'utilisent les baraques à frites des stades de foot. Les carrés de parmesan n'en sont pas ; c'est une sorte de sous-Grana, assez molasse et sans goût, pas même salée. L'artichaut est ce qu'il y a de mieux, même dépourvu de condiment.

Je peste contre la personne qui a composé cette chose – 'cuisiné' serait un bien grand mot. Je m'en veux aussi d'avoir voulu faire des efforts diététiques dans un pareil endroit, et me dis que, compte tenu de la quantité de mayonnaise qui a été méchamment jetée sur le poulet, ce plat doit être plus calorique qu'un steak-frite arrosé d'une grande bière. Mais je me ravise assez vite. Car, sitôt que j'ai fini de manger le cinquième morceau de poulet englué dans sa mayonnaise, à laquelle adhèrent des carreaux de fromage, je constate que tout le reste, qui emplit une assiette creuse très profonde, n'est qu'une montagne de lanières de laitue iceberg, dépourvue de toute vinaigrette. Après m'être forcé à avaler ces bouts de poulet sans consistance et cette mayonnaise sans saveur, je me retrouve à mâcher, tel un ruminant, un tas de salade désespérant.

J'en arrive à la conclusion amère que je ne sais juste pas comment manger une salade César dans un restaurant d'aéroport. Au lieu d'attaquer bêtement dans l'ordre, il convenait a priori de mélanger tous les ingrédients, afin de les assaisonner et de rendre les étrons de mayonnaise moins indigestes. L'opération ne doit pas être simple, compte-tenu de la taille de l'assiette, de la quantité de salade et de la viscosité de la mayonnaise, proche de celle du mastic de vitrier, mais ça aurait pu être meilleur ainsi. Le restaurateur a dû concevoir cette façon de faire, basée sur la contribution volontaire du consommateur à la préparation du plat, afin d'optimiser sa marge. Il doit en effet bien y avoir pour 70 centimes d'ingrédients dans l'assiette.

Il pleut

Ce matin, je prends le vol de 6h30 pour Lille. Quand on prend un vol aussi matinal, le comportement des gens est particulier, mélange de fébrilité, de mauvaise humeur et de somnolence. A la porte d'embarquement, tout le monde guette le moindre signe d'activité des hôtes pour se lever et commencer à faire la queue. Les gens sont impatients de s'installer au chaud dans l'avion et de partir, et soucieux de disposer de place pour leur bagage à main dans les petits coffres de l'Embraer 170.

L'embarquement est prévu à 5h50. L'avion, qui a passé la nuit là, est prêt. Le personnel au sol est sur le tarmac, stoïque. Les hôtes sont à leur poste. Mais rien ne se passe, et

il est déjà 6h15. La dame en charge de l'embarquement parle à plusieurs reprises au téléphone. A chaque fois qu'elle se saisit du combiné, les passagers pensent que c'est pour annoncer le début des opérations ; ils se lèvent et commencent à faire la queue dans un certain désordre.

Une trentaine de personnes patientent désormais devant le comptoir, valise dans une main et documents de voyage dans l'autre, mais l'embarquement n'est toujours pas annoncé. L'hôtesse sent la pression de la foule, et un certain agacement, et essaie de se donner une contenance en consultant son ordinateur et des papiers. Elle finit par s'adresser aux voyageurs les plus proches, sur le ton de la confiance :

- Tout est prêt, mais la porte de l'avion est toujours fermée. Et je n'arrive pas à joindre l'équipage...

Par la baie vitrée nous voyons en effet l'avion en position, avec la passerelle – un simple escalier mobile – en place, et une infortunée dame en ciré jaune fluo qui patiente sous une pluie battante au pied de celle-ci. On voit le pilote et le copilote qui s'affairent dans le cockpit, mais la porte reste résolument fermée.

Un monsieur tente :

- Et personne à l'aéroport ne peut les contacter ?
- On a essayé, mais ils ne répondent à rien...
- Même pas au contrôle aérien ?

Sans rien dire, l'hôtesse reprend, fébrile, son téléphone. Peut-être appelle-t-elle la tour. Elle échange quelques mots avec son correspondant, prend un air contrarié, puis regarde les passagers d'un air impuissant. Un autre monsieur intervient :

- Et personne ne peut aller toquer à la porte ?
- Eh bien... ce n'est pas la procédure... Je n'ai rien à faire sur le tarmac
- Oui, mais si personne n'y va, on n'est pas partis !

La dame examine les passagers qui s'impatientent, hésite, puis déverrouille la porte et se dirige vers l'avion. Elle est habillée avec une tenue d'hôtesse en tissu léger, des escarpins et un gilet jaune fluo minimaliste. Elle court sous la pluie, en essayant d'éviter les flaques gigantesques qui constellent le tarmac. Elle grimpe l'escalier métallique et toque énergiquement à la porte de l'avion. Celle-ci s'ouvre.

L'hôtesse revient, hors d'haleine, rouge et ruisselante. Elle rajuste son chignon, qui pendouille sur le côté, annonce l'embarquement et commence la procédure de contrôle. Je suis parmi les premiers passagers à m'y soumettre, parce que je suis moi aussi animé par la crainte de ne pas avoir de place pour ma valise dans les coffres et par un réflexe moutonnier. Arrivé dans l'appareil, l'hôtesse nous accueille, tout sourire. C'est une habituée du vol, que je connais bien. On se salue, et pendant que j'installe mes affaires, je lui demande :

- Il y avait un problème avec la porte ?

- Non, pourquoi ?
- Parce que votre collègue au sol n'arrivait pas à savoir comment faire pour que vous l'ouvriez...
- Ah ! C'est parce qu'il pleut beaucoup. Et, dans les Embraer, la pluie tombe directement sur mon siège, qui est juste à côté de la porte...

Elle me désigne le strapontin installé dans le passage, sur lequel elle doit prendre place, face à la cabine.

- Ah oui... Mais elle avait l'air bien embêtée. Elle ne savait pas comment faire...
- Eh bien elle a fini par trouver ! Les passagers ont besoin de prendre le vol, alors on s'inquiète pas plus que ça de ce genre de chose...

L'abolition des privilèges

Ce matin, je prends comme souvent le vol pour Lille de 6h30. A l'aéroport de Mérignac c'est, comme toujours en début de semaine, la cohue sur le parking et au filtre de sécurité. Des cohortes de néo-Bordelais à mallettes vont, comme moi, gagner leur croûte dans des villes lointaines. S'ajoutent à ces habitués des vacanciers – congés scolaires de printemps obligent.

Le personnel de l'aéroport, prévenant, a ouvert trois des quatre filtres du terminal A. C'est exceptionnel. Il y a néanmoins une file importante. Il est 5h50, et je fais la queue depuis dix minutes. J'accède enfin au tapis roulant où l'on dépose ses affaires en vue du contrôle. Arrive un couple, tout essoufflé, comme échappé du roman que Mauriac écrivait aujourd'hui pour narrer le déclin de la bourgeoisie bordelaise. Lui, la soixantaine, chevelure grisonnante, veste en tweed avec des empiècements aux coudes, petit foulard, Barbour, pantalon en velours côtelé, chaussures à bout fleuri, et sac de voyage en cuir. Elle, jupe vert-anglais, chemisier à motifs équestres, veste de tailleur marron-glacé, foulard rouge, grosse broche dorée, cheveux cendrés retenus par un bandeau en velours noir, lunettes ringardes, bijoux voyants. Elle doit s'appeler Quitterie, et lui Vianney. Je peux sentir d'ici l'odeur d'encaustique qui règne dans leur appartement du triangle d'or, et celle de salpêtre qui imprègne leur demeure du Féret ou du Périgord.

Sans hésiter, ils ont remonté toute la file d'attente pour installer leurs effets sur le tapis roulant, juste devant moi. Sur le moment, je me réjouis : ça fait des mois qu'il ne m'est rien arrivé de spécial en voyage, et que je ne peux donc rien écrire. En même temps, je suis mal réveillé et pas nécessairement de bonne humeur. Pour signifier mon irritation, je m'immobilise complètement, bac en plastique en main, et j'examine avec insistance les agissements du couple. Au bout de quelques secondes, le monsieur, apparemment gêné par ma quête muette et statique d'explications, s'adresse à moi :

- Désolé, mais nous sommes très pressés...

J'avise l'écran qui annonce les départs :

- Vous êtes sur le vol d'Amsterdam ?
- Non...
- Alors vous n'êtes pas pressés.

Le couple se consulte du regard. Lui :

- Pourquoi dites-vous cela ?
- Eh bien, le prochain vol est celui pour Amsterdam, à 6h10. Celui d'après, c'est Lille, à 6h30. Si vous êtes sur ce vol ou un autre, vous avez largement le temps de faire la queue comme tout le monde.

La dame fait le bruit et les mouvements d'une grosse poule, pour signifier à son compagnon qu'elle est offusquée par tant d'insolence, et qu'elle compte sur lui pour me rappeler les règles de la correction quand on s'adresse à des gens de bien. Le monsieur a l'air embêté ; il ne devait pas être trop partant pour cette dispensable entreprise de resquillage, et se dit qu'il aurait dû suivre son idée initiale. La dame regarde son époux avec force mimiques qui signifient : « Tu ne vas quand même pas te laisser morigéner par ce manent ? »

Le type essaie :

- Vous dites cela, mais vous n'en savez rien...
- Ecoutez, ici la règle est simple : tout le monde a le temps de faire la queue. Quand ça cesse d'être le cas, le personnel fait une annonce, et l'écran là-haut affiche les vols prioritaires. Actuellement, il y a priorité aux voyageurs pour Amsterdam, c'est tout. Pour les autres vols, c'est bon.

Excédée, la dame intervient, avec le ton et l'élocution de Valérie Lemerrier singeant la grande bourgeoise dans la regrettée émission 'Palace' :

- Mais nous avons des places à l'avant de l'appareil !
- Des places à l'avant de l'appareil ? Et qu'est-ce que ça change ?
- Eh bien, nous voyageons en classe affaires !
- Si on vous a vendu des places de classe affaires sur un des vols en partance la prochaine heure, vous vous êtes fait avoir. Il n'y a plus de classe sur les vols courts et moyen-courrier d'Air France depuis une dizaine d'années... C'est classe éco pour tout le monde. L'abolition de privilèges, en quelque sorte...
- Ce que mon épouse essaie de vous dire, c'est que nous sommes des voyageurs Premium...

Je pourrais certes laisser tomber : je ne suis pas pressé, et je ne suis pas naïf au point de prétendre faire l'éducation des rentiers incivils. J'en fais probablement une affaire de

principe. Je n'aime pas les gens qui, parce qu'ils ont un certain statut social ou niveau de vie, s'inventent des droits. Ce type d'inconduite me semble d'autant plus détestable qu'il est révélateur de la nature profonde de l'individu : c'est son comportement vis-à-vis de ceux qui ne lui doivent rien et auquel il ne doit rien qui révèle son essence, et c'est dans l'anonymat des relations sociales banales que l'on mesure son humanité, son éducation et sa moralité. On imagine bien les manières surannées, les minauderies appuyées et les politesses calculées dont le couple de resquilleurs est capable lorsqu'il parade dans son club de bridge, reçoit ses cousins germains ou croise un adjoint au maire. Le vrai danger pour la société, c'est peut-être moins le délinquant qui fauche une télévision ou l'abruti aviné qui se bat à la fête du village, que le footballeur qui se gare sur une place réservée aux handicapés, le cadre à gourmette qui agresse les autres usagers de la route, ou la rombière emperlousée qui me double dans la file de l'aéroport.

Je m'autorise ces préoccupations morales et politiques parce que le personnel du contrôle est occupé à vider une poussette pour la passer au détecteur de métaux, tandis que sa propriétaire se démène avec deux bébés très sonores, et autant de valises et de sacs à langer. On a donc tout notre temps. Plutôt que de lâcher l'affaire, je prends à témoin les deux passagers qui nous suivent, et attendent patiemment leur tour. J'avais déjà conversé avec eux dix minutes plus tôt, quand un malotru nous avait grillé la politesse pour se ruer dans la file. Nous avons échangé quelques propos goguenards et fatalistes :

- Vous aussi vous avez parfois l'impression d'être transparent ?
- Apparemment, je ne suis pas assez grand – avait dit le premier, un costaud d'un mètre quatre-vingt-dix et cent-vingt kilos
- Certains devraient se passer un peu d'eau fraîche sur le visage avant d'aller à l'aéroport, ça leur mettrait les yeux en face des trous – avait dit l'autre, à peine moins grand, mais tout aussi agacé.

Aucun de nous trois n'avait jugé utile de déloger l'intrus, qui faisait mine de rien en consultant nerveusement son téléphone. Je m'adresse une nouvelle fois au couple de sans-gêne :

- Des voyageurs Premium ? La belle affaire ! Nous sommes lundi matin, les gens partent travailler, et 90% des idiots qui font patiemment la queue sont eux aussi des 'voyageurs Premium', comme vous dites.

J'interroge du regard les deux messieurs, qui confirment mon analyse d'un hochement de tête. La dame ne se démonte pas pour autant :

- Mais mon mari a payé un supplément pour avoir des places à l'avant, et un tour prioritaire au contrôle !

Moi :

- Je n'ai jamais entendu parler d'une chose pareille à Bordeaux. Ici, on fait la queue démocratiquement...

Le monsieur très grand embraye :

- Soit monsieur s'est fait voler, soit il vous a raconté des bobards...
- Moi j'ai une place au rang 1, alors je vais passer devant vous tous – dit l'autre monsieur en riant.

La dame prend un air de plus en plus contrarié :

- Mon mari a pris des billets en classe affaires ; c'est indiqué ici ! Et à l'agence de voyage, on nous a parlé d'un passage prioritaire... L' « Accès N° 1 »

Je finis par comprendre. Le monsieur a dû acheter des billets en business class pour la Floride ou Saint Pétersbourg, et l'histoire de l'Accès N° 1, c'est Roissy :

- Vous avez une correspondance à Paris Charles-de-Gaulle ?
- Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ?
- Moi, je vous demande ça, c'est dans votre intérêt...

J'ai dit ça avec sincérité. Je suis un être sociable, prodigue et désintéressé, qui se soucie du bien-être de son prochain, même lorsque celui-ci porte un collier de perles à trois rangs, arbore un brushing comique, et possède probablement un petit chien ridicule, énervé et bruyant. La dame a une révélation, et saisit subitement toute l'humanité qui émane de ma personne. Elle me dit, conciliante :

- Oui, nous sommes sur le vol de 6h20 pour Roissy...
- Hum, dans ce cas vous n'êtes pas au bon endroit. Il n'y a aucun vol pour Paris qui parte d'ici. Vous avez tout juste le temps d'aller au terminal B, au bout du grand couloir qui part là-bas. Et si vous ne voulez pas rater votre vol, je vous conseille de doubler tout le monde au filtre de sécurité...

J'ai failli gagner la course !

Quel que soit le moyen de transport emprunté, le voyageur qui effectue régulièrement le même trajet finit par se comporter comme un robot. Que ce soit à pied ou en voiture, en métro ou en bus, en train ou en avion, il essaie d'optimiser son déplacement, du point de vue du confort ou du temps ; par automatisme, il emprunte invariablement tel couloir plutôt que tel autre, ou telle rue ; il s'assoit de préférence à telle place ou dans tel wagon ; il sort par telle porte ou opte pour telle course.

Dans un avion, ces routines et ce souci de l'optimisation sont particulièrement sensibles chez les passagers des premiers rangs, qui sont généralement des habitués. Depuis que la business class a disparu sur les vols intérieurs français, il n'y a en principe pas d'avantage particulier à être assis à l'avant : les sièges et les services y sont les mêmes qu'à l'arrière. Mais ces places restent prisées, car l'accès y est plus commode et rapide, il

y a moins de bruit, et on y est servi en premier. Elles sont donc réservées aux voyageurs fréquents. En outre, la toute première rangée, dont je suis friand, offre beaucoup plus d'espace et la garantie de ne pas se retrouver avec le haut du fauteuil de devant collé sur le nez pendant tout le voyage. Enfin, même si l'avion est désormais en classe unique, dans une démarche commerciale, les hôtesses sont plus prévenantes avec les voyageurs des premiers rangs ; elles leur proposent un coussin, leur donnent d'emblée deux sachets de choses à grignoter, leur offrent une seconde boisson, leur font la conversation et de grands sourires. Ce sont des attentions certes insignifiantes, mais les forçats du transport aérien les apprécient, car elles leur donnent le sentiment un peu puéril d'être des privilégiés.

Concrètement, le vrai avantage de ces places est le temps qu'elles font gagner à l'arrivée. Même dans un avion de taille modeste, le premier passager sort dix minutes avant le dernier. Cela peut compter en cas de correspondance serrée, d'agenda chargé ou d'arrivée tardive. Quand je rentre de Lille le soir, l'avion atterrit à Bordeaux à 22h45. A cette heure, tout le monde a hâte de regagner ses pénates. Les passagers sont fébriles et parfaitement organisés, et l'arrivée de l'avion à son point de stationnement donne le signal du départ d'une course effrénée.

Le couloir étant très étroit dans un Embraer 170, il faut être levé le premier de sa rangée pour accéder à ses effets dans les coffres à bagages. Le voyageur averti se redresse donc sitôt l'avion arrêté, en veillant à ne pas faire tomber son téléphone ; il sourira au bruit sourd que provoque sur le plancher la chute des appareils des voyageurs plus malhabiles, qui vont perdre de précieuses secondes à s'accroupir pour récupérer leur précieux appareil sous les étroits fauteuils. Il enfile ensuite sa veste et son manteau en se gardant de mettre sa main dans la figure d'un voisin ; récupère sa valise en évitant d'assommer quelqu'un ou de se démettre l'épaule ; vérifie qu'il n'a pas oublié son ordinateur ou son casque audio à sa place. Puis, il attend nerveusement qu'une passerelle soit accostée à l'avion et que la porte s'ouvre.

Une fois la voie libre, c'est la ruée vers les couloirs de l'aéroport. Parfois, l'obligation de prendre un bus pour rejoindre le terminal douche l'enthousiasme des voyageurs pressés ; leurs stratégies d'optimisation sont ruinées, puisque les derniers sortis de l'avion sont souvent les premiers à entrer dans l'aéroport. A Bordeaux, on échappe généralement à cet inconvénient, mais les vols qui proviennent d'autres destinations que Paris et Lyon sont dirigés vers un terminal secondaire, très éloigné du hall d'accueil. Les passagers sont contraints de parcourir un interminable dédale de couloirs et d'escaliers, dont le total avoisine le kilomètre. Les habitués le savent, et marchent d'un pas sportif dès leur descente de l'avion. Arrivés au pied de l'immense escalator de la salle d'embarquement, doublé d'un escalier traditionnel parallèle, le voyageur avisé essaie de déterminer si le passager qui le précède envisage ou non de monter les marches de l'escalator. Si ce dernier stationne sur la machine et barre le passage, par manque de mobilité ou en raison d'une valise trop volumineuse, l'escalier fixe permettra d'aller plus vite. Il ne s'agit certes que de gagner trois secondes, mais c'est le genre d'objectif qui motive le voyageur impatient. Dans la succession de halls qui mènent vers

la sortie, chacun ajuste ses trajectoires pour rogner quelques mètres, et se réjouit de voir un autre voyageur soudainement bloqué par une porte automatique récalcitrante ou un groupe de touristes perdus. Bien entendu, tout cela n'a aucun sens, et ne relève que de l'esprit de compétition du grand enfant qui sommeille en de nombreux voyageurs.

Je confesse, confus, que je me livre régulièrement à ce petit jeu. Souvent, une sorte de compétition silencieuse s'installe tacitement avec un autre passager dès l'atterrissage. La semaine dernière, après un vol qui avait pris du retard et nous a fait arriver à Bordeaux à 23 heures passées, je me suis mesuré au monsieur assis de l'autre côté du couloir à la première rangée. C'était un type de mon âge, grand et sévère, apparemment fatigué et pressé de rentrer chez lui. L'enjeu initial était de sortir de l'avion le premier. Dès que l'appareil s'est immobilisé, le type s'est levé pour se saisir de ses affaires dans les coffres. Il a toutefois été rappelé à l'ordre par l'hôtesse, qui a fait valoir que les manœuvres de l'avion n'étant pas terminées. Je jubilais. Sitôt le gars rassis, les moteurs de l'avion se sont tus et la consigne « attachez vos ceintures » s'est éteinte ; j'ai profité de son trouble pour lui griller la politesse et occuper l'allée centrale. J'ai pris ma valise et mon manteau, et suis sorti le premier de l'avion.

Sur le tarmac puis dans les couloirs j'ai marché aussi vite qu'il était possible de le faire, sans pour autant courir. Cela fait partie du jeu : il faut avancer du pas décidé du type dynamique qui a plein de responsabilités et un agenda de ministre ou de plombier, mais pas avoir l'air en retard. Le gars était sur mes talons. Arrivé en bas de l'escalator, j'ai évalué rapidement l'avantage qu'il y avait à prendre l'escalier : comme une dame et son gamin stationnaient à mi-hauteur du premier, j'ai opté pour le second, que j'ai monté deux-à-deux. Mon rival s'est stupidement engagé dans l'escalator ; ça a été rentable au début, jusqu'à ce qu'il butte sur la dame et le gamin, qui ne se sont pas poussés pour le laisser passer. J'ai poursuivi dans le dédale de couloirs lugubres de l'aéroport de Mérignac avec quelques mètres d'avance sur mon poursuivant. En arrivant en vue de l'escalier qui mène vers le hall, je me suis abstenu de replier la poignée télescopique de mon pilot-case ; cela exige de le porter d'une manière inconfortable, mais, à force de pratique, c'est un geste que je maîtrise parfaitement. Je l'ai entendu replier sa poignée derrière moi ; erreur de néophyte, qui lui a fait perdre trois autres secondes et autant de mètres... J'ai choisi avec flair le sas automatique qu'il convenait d'emprunter au niveau du filtre de la douane : il y en a quatre, et tomber sur une porte défectueuse coûte un temps précieux. Avisé, mon poursuivant a choisi le même.

Dans le hall de livraison des bagages, j'ai ajusté ma trajectoire au mieux entre les chariots et les passagers en attente de leur valise. Mais mon concurrent marchait vraiment vite et, parvenu à la porte qui donne sur le hall d'arrivée, il était de nouveau sur mes talons. Avec ses grandes jambes et sa parfaite connaissance des lieux, c'était, comme je l'avais pressenti, un adversaire d'envergure. J'ai ensuite adroitement zigzagué entre les badauds qui attendaient un proche et ceux qui faisait la queue à l'automate du parking ; le voyageur averti sait que c'est une perte de temps, et que l'on peut payer directement à la borne de sortie. J'ai marché avec détermination en direction de ma

voiture. Après une centaine de mètres, je me suis aperçu que le type avait disparu. J'ai été un peu peiné ; je m'amusais bien, et j'étais en train de le battre dans les règles. Par routine, je n'ai pas relâché mon effort pour autant, me dirigeant d'un pas alerte vers l'immense parking.

Au débouché de la voie piétonne qui longe le parking de courte durée, j'ai aperçu l'escogriffe à cinquante mètres sur ma droite : futé, il avait coupé par l'espace des voitures de location. Il était redoutable, je le savais, et je m'en voulais un peu de l'avoir un instant sous-estimé. J'ai pressé le pas, pour ne pas lui laisser l'avantage. Entrant dans le parking principal, nos trajectoires se sont progressivement rapprochées. J'ai vu qu'il m'avait repéré du coin de l'œil. Il a toutefois eu la courtoisie de ne pas sourire du tour pendable qu'il venait de me jouer en prenant ce raccourci. Notre sport est une activité de gentlemen, où l'on n'humilie pas inutilement son adversaire : fairplay, discrétion et respect sont ses principes cardinaux. Il a néanmoins continué à hâter le pas et j'ai fait de mon mieux pour me porter à sa hauteur en gardant mon naturel. Nous nous sommes retrouvés à marcher, à deux mètres de distance, dans la même allée du parking, suivis par nos bagages à roulettes.

Soudain, il a sorti son téléphone de sa poche. Cela m'a surpris, car c'est une bévue de débutant. Seul le novice pense pouvoir lire ses mails tout en marchant : il aura tôt fait de ralentir involontairement la cadence ou de commettre une erreur de parcours. Dans le pire des cas, il va percuter gauchement un obstacle ou une porte vitrée, et perdre la face et la partie. Puis, mon rival a commencé à freiner son allure, et a pris un air songeur.

Je n'ai pas immédiatement compris ce qui lui arrivait. Pourquoi un protagoniste aussi habile et expérimenté laissait-il ainsi échapper une victoire possible ? Quand il a sorti ses clés, j'ai saisi : il ne savait plus où était garée sa voiture ! Le ballot ! L'amateur ! Le naïf ! L'imprévoyant ! Il a alors fait ce que font les distraits qui ont néanmoins un peu de jugeote : il a porté le regard en tous sens en actionnant l'ouverture de sa voiture, dans l'espoir d'en repérer les clignotants parmi la multitude de véhicules tapis dans le noir.

Je triomphais : c'était un succès par défaut, mais un succès néanmoins. J'allais pouvoir rejoindre ma voiture le premier et, si la chance me souriait, le snober en passant devant lui pour rejoindre résolument la sortie, l'abandonnant, hagard et perdu, dans l'immensité hostile, glacée et déprimante de ce parking. J'ai donc ralenti la cadence, et sorti à mon tour mon téléphone pour consulter la note où j'indique toujours la localisation de ma voiture. Dans la fiche « parking », il était inscrit : « E9 ». Cela m'a étonné : je ne me souvenais pas de m'être garé aussi loin du terminal en arrivant lundi matin. A ce moment-là de la semaine, le parking est à moitié vide : pourquoi se garer en E9 ? C'est un emplacement de mardi ou de mercredi matin... Soudain, l'affreuse vérité s'est imposée à moi, comme un diable sort de sa boîte : E9 n'était pas mon emplacement de l'avant-veille, mais celui de la semaine précédente. Surpris par la pluie ce lundi, j'avais négligé de consigner la localisation de ma voiture dans mon téléphone comme je le fais toujours. J'ai réfléchi à l'endroit où elle pouvait être, mais je n'ai pas réussi à m'en

souvenir avec précision ; probablement dans la rangée D, E ou F, entre les repères 3 et 6. Mais cela dessinait un secteur très vaste, où stationnaient des centaines de voitures.

J'ai donc piteusement sorti mes clés, et commencé, comme mon opposant, à actionner le bouton d'ouverture des portes, en espérant induire une lueur orange dans la nuit brumeuse du parking. En priant pour qu'elle provienne de mon véhicule et non du sien.

EN VACANCES

« Scusa ! »

La scène se passe à Rome, dans un des innombrables bus brinquebalants qui sillonnent la ville en tous sens, se faulant péniblement entre les voitures garées en triple file, les scooters pétaradants, les piétons indisciplinés, les pigeons suicidaires et les agents de la circulation désemparés.

Une dame âgée monte dans le bus. Elle avance péniblement dans la travée. Les gens s'écartent pour la laisser passer. Un aimable monsieur lui propose sa place, mais elle la refuse d'un geste sec de la main. Le voyageur n'insiste pas, soucieux de ne pas signifier trop pesamment à la dame qu'elle appartient à la catégorie des gens qui mériteraient de s'asseoir du fait de leur grand âge. Les Italiens sont des gens courtois mais pleins de tact. Elle reste donc debout.

Les passagers ont des attitudes contrastées quand ils n'ont pas de place assise dans un bus ou un métro. Certains s'agrippent fermement et sans hésitation aux dispositifs prévus à cet égard ; ils se laveront les mains chez eux ou attraperont une maladie grave en se grattant le bout du nez. D'autres ne le font qu'à contrecœur, conscients de l'intense faune bactérienne qui peuple les barres et dragones de maintien ; ils les tiennent du bout des doigts, en manifestant un dégoût visible, et cherchent les secteurs les plus inaccessibles, qui ont dû être moins souillés. Certains ne saisissent les supports qu'à travers leur manche, un gant ou même un mouchoir en papier. S'adosser à une barre, une vitre ou une paroi est une autre option pour éviter la contamination microbienne. Dans certains couples, l'une des moitiés – disons-le clairement, la fille – ne se tient qu'à l'autre, pour éviter de saisir une barre moite ou une lanière poisseuse ; il va sans dire que le monsieur n'aura l'autorisation de toucher son amie ou son épouse qu'après avoir méticuleusement désinfecté ses mains. D'autres enfin, radicalement écœurés par le mobilier du bus ou désireux de travailler en profondeur leur musculature, font le pari de ne pas se tenir et de gérer les écarts de trajectoire et les freinages du véhicule à la seule force de leurs jambes. Ils adoptent la position du skieur dans le brouillard : pieds largement écartés, genoux fléchis, sens en alerte pour anticiper le moindre mouvement.

En l'occurrence, la mamie appartient à cette dernière catégorie. Elle refuse de toucher à quoi que ce soit, mais n'a malheureusement plus la souplesse et le tonus nécessaires. Elle reste au milieu de l'allée, l'air un peu hagard, et fait d'inquiétants mouvements au gré des divagations du bus dans la dantesque circulation romaine. Arrive l'inévitable : un freinage appuyé du chauffeur. La dame est en face de moi. Je vois, comme dans un film dont le chef opérateur aurait décidé d'exploiter pleinement la capacité de ses caméras à produire un ralenti fluide, ses traits se déformer à mesure qu'elle prend conscience de l'intensité de la décélération. Les passagers proches sont trop loin d'elle pour lui porter assistance. Je me dis qu'elle n'aura pas le temps d'attraper l'une des barres qui l'entourent et qu'elle va inévitablement tomber. Compte tenu de la violence du freinage, nous sommes partis pour une chute spectaculaire, dont les conséquences promettent d'être dramatiques. Au fait, comment dit-on « je crois que la dame s'est cassé le col du fémur » en italien ?

J'avais toutefois sous-estimé l'inventivité de la mamie, certes frappée par un déni du déclin de ses capacités motrices, mais pas encore prête pour la hanche artificielle. La panique se dessine sur son visage. Elle cherche, désespérément, une solution du regard. Au moment de perdre complètement l'équilibre, elle la trouve. Juste à côté d'elle, vers le fond du véhicule, se tient une jolie Romaine, debout en sens contraire de la marche, fermement agrippée à une barre verticale. Elle est coiffée d'une longue queue de cheval noire, qui s'incline élégamment vers l'avant du véhicule, et donc vers sa voisine âgée, à mesure que le bus freine. La mamie, sur le point de choir, attrape cet appendice providentiel d'une main ferme.

La jeune-femme à la queue de cheval se tient résolument à la barre pour ne pas tomber, tandis que sa tête est violemment entraînée vers l'arrière par sa voisine, qui s'agrippe à sa coiffe de tout son poids, tel un nageur en perdition. La première hurle de douleur et de surprise, et ne comprend pas ce qui lui vaut pareil désagrément. La seconde maintient sa prise, en échange de bruyantes excuses : « Scusa ! Scusa ! Scusa ! ». Mais n'envisage pas de soulager la jeune-femme, faute de point d'appui alternatif. La scène dure de longues secondes, le temps nécessaire au bus pour passer de 60 km/h à l'arrêt complet.

Une fois le véhicule immobile, la mamie lâche les cheveux de la jeune-femme, et s'excuse une dernière fois, sans plus de formalités : « Scusa ». La victime met quelques secondes à comprendre la situation et reste interdite. Voyant que le bus redémarre et que la sympathique septuagénaire n'est toujours pas décidée à se tenir quelque part, elle fait volte-face, et va s'installer prudemment deux mètres plus loin, à l'abri des agrippements réflexes.

Les méfaits de la technologie à la montagne

Le ski de piste est une activité coûteuse, contraignante et aléatoire, discutable d'un point de vue environnemental. C'est toutefois le seul sport que j'affectionne, alors je le pratique dès que je peux, même si ça fait très années 1980. En outre, je ne me lasse pas d'admirer la montagne, même enlaidie par les remontées mécaniques.

Depuis quelques années, pour des raisons géographiques, je vais dans les Pyrénées. Le domaine skiable y est beaucoup moins étendu que dans les Alpes, et la présence de la neige y est plus contingente encore, mais, pour qui a connu l'hystérie des grandes stations alpines, façon Benidorm-sur-neige, les Pyrénées sont un soulagement de chaque instant. On y fréquente peu de Parisiens énervés et de bandes d'adolescents en goguette : le public est familial et détendu. Il n'y a quasiment pas d'attente aux remontées, pas de bars où Anglais et Suédois font des concours de cul-secs, pas de galeries commerciales déprimantes, pas de tours en béton de vingt étages.

Dans les Pyrénées, on trouve des commerçants honnêtes et souriants, et les saisonniers qui officient aux remontées ont toujours le mot pour rire. Plus important encore, les pistes de ski ne ressemblent pas au périph un vendredi à 17 heures, et on y compte peu de champions avides de démontrer leur talent. Cela donne au skieur aguerri le sentiment d'être le roi de la piste, ce qui convient très bien au phobique du sport que je suis. D'une manière générale, je trouve que les Pyrénées apportent davantage de satisfactions que les Alpes aux amoureux du calme et de la nature : moins de monde, moins de bruit, moins de stress, moins de béton, et davantage de paysages vierges de présence humaine.

Malheureusement, la technologie vient de plus en plus gâter cela. L'amoureux du silence et des grands espaces – qui devrait, je le sais, faire des randonnées à raquettes, plutôt que de se vautrer sur un télésiège – est agressé par trois catégories d'accros aux nouvelles technologies.

Les premiers sont les utilisateurs compulsifs de smartphones. Ils rendent encore plus irritantes les « familles pique-nique », ces groupes qui font la queue à une remontée en attendant l'un des leurs ; ils avancent, mais pas vraiment, au cas où Jean-Claude viendrait à les rejoindre. Ils sont dans la file, pour ne pas perdre leur place et leur temps, mais, à mesure qu'ils approchent du but, se débrouillent pour ralentir le mouvement, parce que Jean-Claude n'est toujours pas arrivé. Ils en profitent pour grignoter une barre énergétique, fumer une cigarette, se remettre de la crème solaire ou changer de bonnet. Désormais, ils ont trouvé une nouvelle stratégie : ils pianotent tranquillement sur leur iPhone, sans prêter attention au monde qui les entoure, ou entament de grandes conversations téléphoniques avec Jean-Claude pour savoir où il est, et décider s'il est plus avisé de faire la piste de la chamoisette ou celle du grand rabougnard. Ce sont des rochers dans un torrent ; les infortunés skieurs coincés derrière eux doivent disposer de leur propre smartphone afin de prendre leur mal en patience, commencer avec eux une

conversation pénible sur l'utilité d'attendre à cet endroit, ou endosser le lourd costume du resquilleur pour doubler ces obstacles.

La seconde catégorie de nuisibles technophiles se recrute chez les jeunes gens qui skient ou surfent en bande. L'un d'eux, rarement le plus alerte et le plus gracieux, transporte dans un sac-à-dos une sono qui inonde la paisible montagne d'une techno abominable. En août, cet appareil effraie la mouette sur la Costa Brava ; en février, il indispose la marmotte dans les Pyrénées ; le reste du temps, il importune le retraité au square. Par chance, la file d'attente aux remontées excède rarement cinq minutes, et rend le supplice supportable. Mais si vous vous retrouvez avec cet énergumène amplifié dans la même nacelle de télésiège, vous avez le choix entre subir cette bouillie sonore un quart d'heure durant ou engager une discussion philosophique sur le respect de l'autre, qui a peu de chance d'aboutir à une subite prise de conscience.

- Excusez-moi, est-ce que vous pourriez un peu baisser le son de votre musique ?
- Quoi ? Vous z'aimez pas la musique ? Vous z'aimez pas les jeunes ? Vous kiffez pas la life ?
- Je n'ai rien ni contre la musique, ni contre les jeunes, ni contre la vie en général – quoique, je m'interroge parfois sur certains de ses aléas. En revanche, j'ai un problème avec les acnéiques de ton espèce qui m'infligent une musique inventée par la CIA pour torturer des djihadistes à Guantanamo. Le bruit que fait ton sac-à-dos est tellement insupportable que j'ai une furieuse envie de te passer par dessus bord pour que ça cesse. Et je suis sûr que si on faisait écouter ça à un jury d'assises, il m'accorderait le bénéfice de la légitime défense.

Heureusement, je me suis débrouillé pour ne jamais me retrouver en pareille compagnie au-dessus du vide, et éviter ainsi de sombrer dans un discours réactionnaire qui ne me grandirait pas. Car il faut que jeunesse se passe, et les goûts musicaux de chacun méritent le respect.

La troisième catégorie de technophiles irritants est composée des porteurs de caméras GoPro. Pour ceux qui n'ont pas fréquenté les pistes de ski depuis quelques années, il s'agit de petites caméra étanches, que l'on fixe sur le haut de son casque, façon Télétubies, sur sa poitrine au moyen de sangles, dans une évocation de Dark Vador, ou au bout d'une canne à selfie, à la manière d'un touriste chinois à Versailles. L'objectif est d'immortaliser ses exploits sur la neige - ou après, mais je préfère ne pas imaginer ces usages alternatifs. On obtient de belles vidéos, dont les auteurs doivent certainement imposer le visionnage à leurs amis, comme les fâcheux le faisaient de leurs diapositives de vacances dans les années 1980. Certains mettent aussi en ligne le récit filmé de leurs exploits sur internet, dans l'espoir d'épater leurs camarades de classe ou d'être repérés par un agent artistique ou sportif. C'est totalement improbable, vu le niveau des skieurs et surfeurs qui arborent aujourd'hui ces dispositifs.

La GoPro, qui a été à l'origine l'apanage des héros des sports de glisse, est devenue le signe distinctif du débutant, à qui l'on vend du rêve. Il s'imagine secrètement que cet

appendice grotesque l'aidera à mieux skier, et est prêt à toutes les prises de risque pour amortir son investissement. Dans les faits, les films ainsi réalisés n'accèdent à la postérité qu'en cas de mort violente – choc frontal avec un autre skieur occupé à régler lui aussi sa camera, chute dans une crevasse, ou déclenchement d'une avalanche. Le propos est cynique, mais malheureusement réaliste, si j'en crois le succès actuel des vidéos morbides et de tout ce qui peut ressembler à la mort en direct.

On me dira que les porteurs de GoPro ne m'ont rien fait. Que je dois arrêter de râler contre la jeunesse d'aujourd'hui, qui n'est pas pire que celle d'hier. Que ces gamins sont juste les innocentes victimes des stratégies marketing d'une industrie du divertissement qui se repaît de leur aspiration à la célébrité et de leur narcissisme. Qu'ils ont été nourris à l'exploit à la sauce Redbull : toujours plus dangereux, toujours plus con, toujours plus vain. Certes.

Mais les petits gars à GoPro sont des casse-pieds néanmoins, comme j'ai pu m'en apercevoir hier après-midi. C'était la dernière descente de la journée, sous un soleil enchanteur et sur une neige ouatée. La piste était relativement encombrée, et requérait une attention soutenue. J'étais d'autant plus aux aguets que je venais de voir un ado à GoPro faucher une brave dame à l'issue d'un saut mal maîtrisé, et s'en aller sans demander son reste, puis des secouristes mettre en barquette un skieur dont la jambe présentait une conformation inhabituelle.

Au bout d'un moment, je m'aperçois qu'un type skie dans mon sillage, très près de moi. Il s'arrête quand je m'arrête, et redémarre dès que je le fais. J'entends le bruit de chacun de ses virages, a priori pas toujours très maîtrisés. Je vois déjà le moment où il va se faire surprendre par une plaque de glace, et venir me renverser comme une quille de bowling. N'ayant pas les moyens de m'accommoder d'une jambe dans le plâtre, je décide de m'immobiliser plus longuement pour m'en débarrasser, mais il patiente avec moi. J'essaie alors d'accélérer le rythme, mais il le fait aussi, et continue à skier sur mes talons dans un certain désordre. Cette histoire commence à me fatiguer ; c'est ma dernière descente, et j'entends bien en profiter sans me préoccuper d'un skieur-rémora. Je m'arrête une nouvelle fois, et il en fait autant, dans un grand nuage de neige qui vient me fouetter le visage.

Je me tourne vers lui pour le dévisager. Il est difficile de savoir à qui l'on s'adresse sur les pistes, surtout quand les gens portent casque et masque, ce qui est son cas. Je constate que c'est un grand jeune-homme, tout juste sorti de l'adolescence, dégingandé et gauche. Il a le bas du visage – la seule partie que je puisse voir – très rouge, et la goutte au nez. Je m'adresse à lui poliment :

- Excusez-moi, mais j'ai remarqué que vous me suiviez depuis tout à l'heure. Si c'est possible, j'aimerais autant skier tout seul...
- Ouais, je vous suis. C'est à cause de la Go-pro.
- La GoPro ? Et pourquoi vous devez me suivre ? Vous faites un reportage sur moi ?
- Non, non. Je filme pour mettre sur Facebook. Et pour voir comment que je skie.

- Ok, mais alors pourquoi vous avez besoin de me suivre et de me filmer moi ?
- Ben, sur les films, ça fait tout blanc s'il y a personne devant moi. Pour qu'on voye un peu comment que je skie, qu'on voye la vitesse et les virages, faut que je suive quelqu'un. Alors on comprend mieux, c'est plus impressionnant. Sinon juste c'est tout blanc.
- Ah, ok. Bon. Mais le truc, c'est que j'ai skié toute la journée avec mes filles, et là je voulais skier seul. Juste cinq minutes.
- Ah, je voulais pas vous embêter. J'avais une canne à selfie pour mettre la GoPro, mais hier j'ai pas vu un gars arriver. On s'est rentrés dedans et elle est cassée...
- J'espère que le film était bien...
- Eh, c'est marrant ce que vous disez ! Le mec m'a dit pareil hier quand il s'est relevé. Mais bon, je crois qu'il s'en fichait du film et qu'il disait ça parce qu'il était pas content...

Le bruit de New York

New York est une ville extraordinaire, mais c'est aussi l'endroit le plus bruyant que je connaisse. Tout y fait un vacarme insensé.

La circulation, d'abord, avec ses camions rugissants qui semblent échapper à toute norme, ses voitures customisées dépourvues de pot, ses Harley pétaradantes, ses coups de klaxons incessants, ses services de secours - pompiers, policiers, ambulances - qui usent et abusent des sirènes les plus diverses et de cornes de brume incroyablement puissantes, en sillonnant la ville pied au plancher jour et nuit. Le métro et les trains, ensuite, et leurs wagons hors d'âge qui brinqueballent et ferrailent à qui mieux-mieux. Les habitants, aussi, qui, en toutes circonstances, parlent à tue-tête, dans la rue, au restaurant, au téléphone, et même au spectacle, où ils commentent à voix haute tout ce qui se passe sur scène, et qui, par courtoisie, cherchent à rire plus fort que les autres aux traits d'humour de leurs amis. Dans les bars, les restaurants et les magasins, la musique ou la télévision rend toute conversation impossible, et encourage les gens à parler et rire plus fort encore. Il y a aussi les travaux : à chaque coin de rue, on trouve un immeuble en démolition, en construction ou en réfection, ou une chaussée profondément éventrée. Des équipes d'ouvriers motivés s'y affairant avec toutes sortes de machines produisant un bruit ahurissant, de jour comme de nuit. Il semble, par ailleurs, que le volume sonore n'occupe aucune place dans la conception des appareils électroménagers de fabrication américaine : frigo, lave-vaisselle et sèche-cheveux font le bruit de machines-outils. Il en va de même pour les climatiseurs, qu'il s'agisse des dispositifs individuels rustiques qui ornent les fenêtres des vieux immeubles, ou des gros groupes perchés sur le toit des récents.

Dans l'appartement que je loue, on entend très bien les bruits de circulation de la 1ère avenue – qui a le malheur de desservir de nombreux hôpitaux et d'être une des voies les plus rapides pour traverser la ville du nord au sud. Ambulanciers, pompiers et policiers y font la course toutes les nuits. Il y a aussi un bar au rez-de-chaussée, avec une petite terrasse où les clients s'entassent le soir pour deviser gaiement. On a peine à croire le volume sonore que peut atteindre le rire d'une New-yorkaise un peu ivre. Il y a, juste à côté, une épicerie qui se fait livrer très tôt par de gros camions qui ne coupent jamais leur moteur. On entend aussi très bien les éboueurs, qui opèrent exclusivement de nuit ; pas à 7 heures du matin, comme en France, mais à 3 heures. Enfin, les multiples climatiseurs individuels tournent en permanence, qu'il fasse froid ou chaud, et génèrent un vacarme considérable. Il n'y a d'autre choix que de fermer sa fenêtre et de mettre en route son propre appareil pour ne pas suffoquer.

Le propriétaire a tenu à me rassurer sur la question du bruit. Il m'a dit que l'immeuble était très calme, ce qui est vrai, et que les terrasses fermaient à 22 heures dans tout l'Etat de New York, ce qui est vrai également. Il m'a aussi indiqué que, si j'avais du mal à dormir à cause du bruit, je pouvais me servir de sa « white noise machine ».

Etant sujet aux insomnies, j'ai déjà entendu parler de ces machines à « bruit blanc », qui peuvent favoriser le sommeil de certains en créant un bruit de fond qui rend moins manifestes les autres sons. J'ai toujours pensé qu'il s'agissait de machines électroniques, produisant un brouillard sonore comparable à celui qu'on entend entre deux stations sur la FM.

La machine qui équipe l'appartement est d'une autre nature. C'est un cylindre en plastique blanc, gros comme une théière. En fait, c'est une sorte de ventilateur qui ne souffle pas : soit un moteur électrique qui entraîne un dispositif semblable à une turbine, qui ne sert à rien d'autre qu'à produire un bruit comparable à celui d'un vieil aérateur de salle de bain ou d'une hotte poussive.

Comprenant mal comment un tel appareil pourrait couvrir le bruit des sirènes ou les éclats de voix, je me suis renseigné. En fait, une white noise machine ne prétend pas à cela ; elle sert à meubler le silence pour les gens qui n'en ont pas l'habitude ou qui s'angoissent des petits bruits que l'on peut entendre la nuit – craquements, canalisations, tictac d'horloge. Il y a donc à New-York des gens qui sont tellement habitués au bruit d'une veille clim ou au ronflement de la circulation qu'ils ont besoin, en cas de silence trop prononcé, de recréer artificiellement des nuisances sonores pour pouvoir trouver le sommeil. Je pense que même Jacques Ellul n'avait pas pensé à un truc aussi dingue.

L'intendance des héros

Devant la Maison Blanche, il y a en permanence des agents de police par douzaines. On en trouve de toutes sortes : des flics normaux, des gens du FBI, des flics en civil avec un gros logo « secret services » sur leur voiture (c'est paradoxal, mais authentique), d'autres dans des voitures banalisées et, enfin, les membres du service de sécurité du Président, assis dans de gros vans blancs.

Ce sont les moins commodes du lot : Ray Ban vissées au crâne, cheveux ras, costards sombres, chewing-gum, oreillettes, gros flingues. Ils me rappellent ces séries américaines terribles, avec des as des services secrets qui ne dorment jamais, courent le 100 mètres en dix secondes, savent conduire en téléphonant et en rechargeant leur M16, et peuvent prendre deux balles de 9mm et tomber du cinquième étage sans se faire mal, pour peu qu'ils atterrissent sur le toit d'une voiture. Certains ont des chiens d'attaque effrayants, qui portent des harnais sur lesquels est inscrit un « do not pet » assez inutile, compte tenu de l'aspect de ces animaux.

Dans ce panorama gorgé de testostérone et de références cinématographiques vitaminées, il y a aussi le membre de la garde rapprochée du Président en charge du ravitaillement des chiens. Il fait le pied de grue à côté d'un van blanc, dont le coffre ouvert contient de gros sacs de croquettes et des gamelles chromées. On imagine qu'il transporte aussi les sandwiches au pastrami et le Coca à destination de ses collègues. Sa présence casse un peu le mythe.

Des Hollandais et des tartines

Sur l'autoroute en France, au mois de juillet, les deux principales catégories de nuisibles sont immatriculés aux Pays-Bas.

Il y a d'abord de grandes Volvo qui contiennent deux adultes athlétiques, trois enfants blonds aux dents immenses et plein de valises, et tractent de pesantes caravanes lestées de pas moins de 5 vélos, 200 litres de lait et 250 kg d'ingrédients à tartines : pain de mie blanc, margarine, gouda. Ils prétendent doubler les semi-remorques bulgares dans les côtes, mais n'y arrivent pas. Alors tu patientes derrière eux, en espérant que les vélos ne vont pas venir s'encastrent sous ton châssis.

Il y a ensuite de gros 4X4 de fabrication allemande habités par des sosies du groupe ABBA et nantis d'un coffre de toit contenant 24 packs de Heineken et 150 kg d'ingrédients à tartines : pain de mie gris, salami fuchsia, mayonnaise. Leurs conducteurs roulent à tombeau ouvert, sûrs de ne jamais recevoir les contredanses des radars automatiques qui jalonnent l'autoroute de Lille à Perpignan. Ils te font des appels

de phares intimidants pour que tu te ranges afin qu'ils puissent rosir au plus vite sur le sable espagnol.

Quand il n'y a que deux voies, il n'est pas évident de trouver sa place entre les uns et les autres. En conduisant cet après-midi, je rêvais qu'un gros 4X4 hollandais lancé à 200 à l'heure emplafonne une caravane hollandaise bloquée à 80 sur la file de gauche pour fabriquer une montagne de sandwiches hollandais. C'est mal, mais ça soulage.

Je deviens réac

De retour de vacances cet été, je reçois par la poste une contravention. J'ai roulé à 137 km/h (vitesse réelle) au lieu de 130, sur l'autoroute vers l'Espagne. Après application de la décote légale, correspondant à la marge d'erreur de l'appareil de mesure, il reste 131 km/h, ce qui me vaut une amende de 45 Euros et le retrait d'un point sur mon permis. Je sais, je suis un danger public, pas la peine de m'accabler. Compte tenu du fait que, au moment de l'infraction, ce n'était pas moi qui conduisait, je renvoie un document pour demander à ce que cela soit pris en compte. Les 45 Euros m'importent peu, mais le point oui.

A l'instant, plus d'un mois après l'envoi du document idoine, je reçois un courrier m'informant que ma demande d'exonération est rejetée parce que je ne l'ai pas envoyée en recommandé avec accusé de réception. Je n'avais pas compris qu'il fallait le faire. Si je résume la situation, les services de l'Etat m'écrivent pour me dire qu'ils ont bien reçu ma demande, mais qu'ils vont faire comme s'ils ne l'avaient pas reçue, parce que je ne l'ai pas envoyée selon leurs préconisations, et que je dois réexpédier la même. Bien entendu, ils ne me renvoient pas mon formulaire, mais m'adressent le même document, vierge. Je dois le remplir à nouveau et leur renvoyer, en recommandé avec accusé de réception cette fois-ci. J'ai presque envie de le faire en courrier simple une deuxième fois, pour voir ce qui va se passer. On peut s'amuser longtemps comme ça.

On me dira que tout ceci est automatisé. Que personne ne m'en veut et que je devrais abandonner ce discours victimaire. Mais il y a quand même quelqu'un qui a décidé de cette procédure surréaliste et un serviteur de l'Etat qui a eu mon formulaire en main et a décidé de le mettre au panier parce qu'il n'est pas arrivé de la bonne manière. Que le service du traitement des amendes demande aux gens d'envoyer leur requête en recommandé, je le conçois : c'est la condition pour que la personne en infraction puisse faire valoir qu'elle l'a bien fait et pour éviter des arguties inutiles avec des gens de mauvaise foi. Mais si mon document leur est bien parvenu, même en courrier simple, où pourrait être le problème s'ils décidaient de le traiter néanmoins ? Ne serait-ce pas une façon d'économiser les deniers de l'Etat ? N'y a-t-il pas une manière plus efficace de lutter pour la sécurité routière ?

Car si je reçois, de temps à autres, une amende pour excès de vitesse, toujours entre 1 et 3 km/h, je n'ai jamais soufflé de ma vie dans un éthylomètre et, depuis près de vingt ans que je vis en Aquitaine, personne ne m'a jamais demandé les papiers de mon véhicule. Sur le bord des routes, on voit beaucoup de radars et de gendarmes qui veillent au respect de limitations de vitesse, mais personne ne qui se préoccupe de l'application de toutes les autres règles du code de la route. Dans ce contexte, comment s'étonner qu'un million d'automobilistes circulent en France sans permis et sans assurance, et soient prêts à commettre un délit de fuite au moindre souci ? Comment espérer que les gens lâchent leur smartphone au volant et se concentrent un peu sur leur conduite ? Comment obtenir des conducteurs de Seat, de taxi et de véhicules utilitaires qu'ils respectent les distances de sécurité ? Comment faire de sorte que les motards cessent de prendre les nationales et les autoroutes pour le circuit du Bol d'Or ?

« Venez fêter Noël en Alsace ! », qu'ils disaient...

Depuis vingt ans, l'Alsace mise tout sur Noël pour attirer les touristes. De multiples publicités nous vantent les jolis marchés de Noël des mignons petits villages alsaciens, et Strasbourg, 'capitale de Noël', son inégalable *Christkindelsmärk*, ses décorations de Noël chatoyantes, ses charmants magasins, ses petits restaurants, ses animations de rue, son ambiance musicale. Et au mois de décembre, les touristes affluent par milliers en Alsace pour s'enivrer de la magie de Noël. Cette année, l'Alsacien expatrié que je suis a cédé à ces sirènes, afin de profiter lui aussi d'un bon vin chaud au goût de cannelle et de girofle, accompagné d'un petit *bredele* bien beurré, et de faire découvrir toutes les merveilles du Noël alsacien à ses filles.

Nous arrivons en Alsace le 23 décembre, et passons une soirée tranquille dans la famille. Le lendemain en début d'après-midi, nous décidons de visiter le croquignolet marché de Noël de Rosheim, petit village situé près d'Obernai. Sur place, tout est désert et fermé. Je me renseigne auprès d'un brave monsieur dont le chien urine sur un chalet verrouillé :

- Bonjour, on vient voir le marché de Noël...
- Ah, mais c'est fermé...
- Ah bon, pourquoi ?
- Mais parce que c'est Noël !

C'est vrai, c'est logique.

Je me dis qu'on aura plus de chance au marché de Noël d'Obernai, plus grand et plus réputé. Il faut d'abord comprendre qu'il n'est plus situé au centre-ville, sur la magnifique place du marché, mais en périphérie, sur un vaste parking qui n'est pas sans évoquer celui du centre Leclerc près de chez moi. Il y a là, au milieu des voitures et des autocars, une cinquantaine de cabanes, ceinturées par deux rangées de barrières métalliques et

gardées par un demi escadron de gendarmes mobiles. A l'entrée, un groupe de touristes fait la queue. Au bout de cinq minutes, le gendarme de faction, sympathique comme un chargé de clientèle chez Ryanair, consent à nous expliquer qu'on ne pourra pas entrer :

- C'est fermé...
- Mais pourquoi ?
- C'est marqué là.

Je lis sur une grande affiche : « le 24 décembre, le marché ferme à 16 heures ».

Bon, ce n'est pas grave, on ira demain. Par précaution, je vais consulter le site www.marche-de-noel-alsace.com pour savoir où trouver un marché de Noël ouvert le jour de Noël. Le site m'indique que ceux de Strasbourg et Haguenau seront les seuls. Le lendemain, on se rend donc en famille à Strasbourg. Il y a là plusieurs marchés de Noël thématiques (décoration, bijoux, gastronomie...), situés dans différents quartiers de la ville. Mais tous sont fermés. Je me renseigne auprès d'un policier qui m'indique que « le marché de Noël a fermé définitivement ses portes le 24 décembre à 18 heures ».

Bon, ce n'est pas grave, je me dis qu'on va faire les magasins pour se réchauffer. Funeste erreur : le 25 décembre à Strasbourg, tout est résolument fermé. Les touristes arpentent les rues joliment décorées et contemplent les chatoyantes vitrines de boutiques résolument closes. Je me dis qu'on se consolera en allant dîner dans un bon restaurant. C'est sans compter sur le fait que le 25 décembre les restaurants aussi sont traditionnellement fermés en Alsace.

Il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur, n'est-ce pas ? C'est ça aussi la magie de Noël. On se promène rue du Maroquin et rue des Hallebardes, deux rues très joliment décorées, mais il n'y a pas d'animation, pas de musique de Noël, rien que des badauds transis comme nous. Place Kléber trône un sapin de Noël gigantesque, cerné de vilaines barrières métalliques et de cabanes de marché là encore fermées. Sur la place, on trouve des punks à chien, des CRS en armes et quelques touristes hagards, qui zigzaguent entre les déjections canines et les détritrus. Pour l'ambiance de Noël, il faudra repasser une autre fois.

Contraint et forcé, je me dis qu'on se rattrapera le 26 décembre. Je n'envisage en effet pas de quitter ma terre natale sans avoir visité un marché de Noël. Je me renseigne sur internet, mais il semble que la plupart soient fermés. En outre, les informations données par les offices du tourisme et le site dédié à la magie de Noël paraissent fantaisistes. De nombreux sites annoncent ainsi que celui de Strasbourg reste ouvert jusqu'au 31 décembre, alors que ce n'est manifestement pas le cas. Nous tentons à nouveau notre chance au marché de Noël d'Obernai. Ce coup-ci, il est ouvert. On fait la queue, et on accède à un endroit qui évoque le marché de Noël de Bordeaux, en moins bien. On peut y acheter de l'artisanat local, venu tout droit de Thaïlande, du vin chaud et des cannellés de Bordeaux. Il n'est pas sûr que venir de Gironde pour cela valait bien la peine. En un quart d'heure, nous en avons fait le tour, non sans avoir mangé une bonne crêpe bretonne au Nutella.

Mes filles suggèrent de retourner à Strasbourg, faire des emplettes ; à défaut de vrai marché de Noël, on doit pouvoir acheter des spécialités locales chez le charcutier Frick-Lutz, le caviste Baumann ou le pâtissier Riss. Le problème c'est qu'en vertu du Concordat, le 26 décembre est également férié en Alsace-Moselle. Tous les magasins, sans exception, conservent leur rideau baissé. On décide donc de se rabattre sur un restaurant. Après avoir passé une heure au téléphone, il apparaît que la plupart des établissements sont fermés ; les rares qui ne le sont pas sont complets depuis des semaines. Ne restent que les gargotes où les autocaristes déversent des flots de touristes afin qu'ils y mangent d'infâmes choucroutes industrielles fabriquées en Ile-de-France.

L'Alsacien auprès duquel le touriste dépité s'émouvra de la sinistre ambiance de Noël en Alsace fera invariablement valoir trois arguments.

D'abord, il rappellera que les marchés de Noël sont des marchés de l'avent et que leur but est de préparer ce grand événement, et pas de le fêter. Soit. Il fut néanmoins un temps où le marché de Noël de Strasbourg était ouvert jusqu'au 31 décembre – comme l'est encore celui de Colmar ou les marchés en Allemagne – mais on ne pinaillera pas sur ce point. Il reste qu'on pourrait escompter de la ville de Strasbourg qu'elle organise des animations de Noël dignes de ce nom, puisqu'elle s'autoproclame « capitale de Noël ».

Ensuite, le gardien des traditions alsaciennes assènera que, dans sa patrie, Noël se fête en famille, dans la chaleur du foyer, autour d'une oie rôtie et d'un sapin, et précisera d'un air sévère qu'à Noël on va à la messe de minuit et non pas faire du lèche-vitrine. Soit, là encore. Mais si telle est l'approche qui s'impose en Alsace, il ne faudrait sans doute pas inciter les touristes à venir fêter « nowel en Alsace », mais leur dire : « venez voir les marchés jusqu'au 23 décembre au soir. Ensuite, rentrez chez vous : nous autres, on mange en famille ».

Enfin, le zélateur du Noël alsacien estimera aussi que le restaurateur qui excelle dans la préparation du baeckeofe aux quatre viandes, que le commerçant qui a conçu une vitrine enchanteuse, et que le pâtissier qui a préparé de sublimes petits gâteaux ont eux aussi un droit imprescriptible à fêter Noël en famille. En conséquence, il est logique et légitime que leurs établissements soient fermés du 24 décembre à 16 heures au 27 le matin – ou plus tard encore, s'il venait à ce que le 27 soit un samedi ou un dimanche. L'argument est là encore recevable. Reste que si les chevilles ouvrières du « Noël en Alsace » refusent de travailler à cette période de l'année, ils s'exposent à des difficultés similaires à celles que rencontrent le veilleur de nuit qui entend œuvrer le jour, le moniteur de ski qui n'aime pas le froid, ou le chirurgien que la vue du sang effraie.

Un conseil, donc : si vous passez Noël en Alsace, pensez à emporter vos propres petits gâteaux, un thermos de vin chaud, un gros livre et un Scrabble, et réfléchissez au moyen de faire rôtir une dinde dans votre chambre d'hôtel.

AILLEURS

H.E.C. se soucie de mon avenir professionnel

La « Responsable Projets PME ETI HEC Executive Education » m'a envoyé un message sur mon profil LinkedIn pour m'inviter à me former à la reprise d'une entreprise. Je vais y réfléchir.

Je me demande néanmoins pourquoi ils m'ont choisi, moi. LinkedIn doit leur facturer cette campagne publicitaire en fonction du nombre de personnes contactées, alors ils ont tout intérêt à s'adresser à des gens susceptibles de se laisser tenter par la proposition. Mon profil annonce au moins deux jobs stables, dont un de fonctionnaire. Qui plus est, il y a des gens plus susceptibles qu'un chercheur et enseignant en sciences sociales de racheter une entreprise. Ceci étant, je n'ai pas suivi la formation 'executive' en marketing d'HEC, alors je ne peux pas comprendre la logique commerciale de ces gens.

Il reste que, avant de prétendre former les autres, l'auteure pourrait apprendre à s'exprimer convenablement. Son message, très laconique, se conclut ainsi : « apprendre à oser, c'est aussi oser se challenger ». Personnellement, ça m'évoque plus un slogan pour une boisson énergisante pour skate-boarder ou pour l'élection du BDE d'une école de commerce de troisième zone, qu'une campagne de pub pour une école qui se vante d'être « numéro 1 mondial pour ses programmes de formation continue des managers et dirigeants ».

L'immobilier et le mépris du genre humain

Après déjeuner, j'ai somnolé devant les émissions immobilières de M6.

Il y a d'abord 'recherche appartement', où l'on aide des gens à trouver leur logement. Il y a ensuite 'maison à vendre', où l'on aide d'autres gens à se débarrasser de leur logement.

Il n'est pas dit si l'on parvient parfois à vendre les biens des seconds aux premiers. Curieusement, l'immobilier n'est pas au centre de ces émissions : le vrai ressort scénaristique, c'est la bêtise et la ringardise des participants.

La première émission se moque allègrement des gens qui veulent acheter ou louer un appartement ou une maison : leur budget n'est pas en adéquation avec leurs prétentions ; ils ne sont pas au clair sur ce qu'ils recherchent ; souvent, ces boulets refusent d'acheter le bien que les animateurs leur dégotent charitablement.

La seconde émission se paie la tête des gens qui essaient de vendre leur bien immobilier : ils en surestiment largement la valeur ; la déco est affreuse, généralement figée dans les années 1980 ; tout est déglingué et mal fichu. Généreusement, les animateurs proposent des ajustements minimalistes (coup de peinture sur les murs et, allons-y carrément, sur le carrelage et la baignoire ; pose d'un lino à deux balles sur les sols démodés ; installation dans le salon de trois coussins et deux cadres colorés achetés en solderie) pour pouvoir fourguer à d'infortunés acheteurs la maison ringarde de ces vendeurs attardés. Elle reste située au bord de l'autoroute, mais la déco ressemble à ce que l'on voit à la télé, alors c'est forcément une affaire.

En définitive, ces émissions véhiculent une puissante haine de l'autre : les gens n'y sont jamais sympathiques ou touchants, mais toujours stupides et arriérés, et le but ultime du dispositif est de les aider à rouler plus cons qu'eux. Ce qui n'est pas nécessairement facile à trouver.

Le livre de Nicolas Sarkozy

Tous les médias nous assomment de commentaires sur le dernier livre de Nicolas Sarkozy. Je ne le lirai pas : après avoir écouté deux minutes de commentaires à la radio à ce sujet, je crois que j'en ai saisi l'idée générale.

A bien y réfléchir, je n'ai jamais lu aucun livre écrit par un homme politique. Je ne parle pas des mémoires de Jean Monnet ou de De Gaulle, ou des écrits de Madison ou de Churchill, mais des bouquins que les hommes politiques français s'obstinent à publier, une fois l'an, pour faire croire qu'ils pensent, nous expliquer qu'on se trompe sur leur compte, ou nous exposer leurs idées pour l'avenir du pays. En fait, je dois avouer que je n'ai jamais lu non plus aucun des livres qui font l'actualité éditoriale politique en France : tous ces ouvrages que commettent les éditorialistes, chroniqueurs et journalistes, pour nous parler de l'état de la France, des données de la prochaine présidentielle, ou des mérites comparés des responsables en lice.

En somme, je n'ai jamais acheté le moindre livre au rayon « politique » chez mon libraire (où il y a tout, sauf de la science politique), jamais lu le moindre écrit de Bayrou,

Elkabbach, Alliot-Marie, Duhamel (Alain), Rambaud, Fabius, Mamère ou Nay (Catherine), alors même que je suis un citoyen engagé et que j'exerce le métier de politologue.

C'est grave, docteur ?

La Planète des singes

Une fois n'est pas coutume, je suis allé voir un blockbuster. Ça s'appelle 'La planète des singes : l'affrontement'. Il faut que je me tienne un peu au courant de la production cinématographique du moment, plutôt que de toujours regarder à la télé des films même pas en 3D, souvent même pas en couleur, avec des acteurs qui sont tous morts. Les critiques étaient relativement élogieuses, et disaient que c'était visuellement bluffant, très beau. Alors pourquoi pas.

Première surprise, le tunnel de pubs et de bandes annonces de 30 minutes avant le film. Je ne me souvenais pas de ça. A ce propos, le nouvel opus de Luc Besson, consacré à une héroïne super-intelligente, a paradoxalement l'air d'être d'une rare crétinerie. Mais Besson est un maître du genre.

Techniquement parlant, 'La planète des singes', épisode 2, est un film impressionnant. Pendant deux heures on voit évoluer des créatures, de toute évidence totalement virtuelles, dans un environnement lui aussi virtuel, le tout en 3D, sans qu'on se rende compte de la supercherie ou, du moins, qu'on puisse en voir les ficelles.

Voilà pour les qualités du film. Je n'en vois pas d'autre. La musique est nulle, les costumes insignifiants (ceux des humains, je veux dire), les acteurs transparents, la photo moche, les dialogues consternants. Ce film constituerait un bon cas d'étude pour un prof de français qui voudrait faire découvrir à des collégiens le genre littéraire qu'est la critique. Car tout y est si risible ou irritant qu'un cancre parviendrait sans mal à écrire deux pages cinglantes sur le sujet.

Le mélange numérisé des faciès humains et simiesques est du plus haut comique. Les gentils singes sont beaux comme des acteurs de Hollywood et ont, bien entendu, la peau claire et les yeux bleus. Les méchants ressemblent juste à des singes, en laid. Ils sont, cela va de soi, dotés d'une expression faciale empreinte d'animosité, et franchement basanés. On trouve certes pareil mélange singe/humain dans le film original de 1968, mais c'était lié aux limites des effets spéciaux de l'époque et à un concept tout autre : il était alors question de singes qui avaient muté et se rapprochaient de l'espèce humaine. Au passage, cela expliquait pourquoi ils étaient dotés de la parole et pourquoi ils se souciaient de questions morales. On avait donc collé des masques en latex à des acteurs, et le spectateur s'en accommodait. Mais il n'y a rien de cela dans le film de 2014, et donc aucune explication plausible à ce que des chimpanzés ou des orangs-outangs parlent

couramment l'anglais, discutent de politique, se tiennent droits comme des ténors, aient les yeux de Clark Gable ou d'Audrey Hepburn et des oreilles de ballerine.

Le scénario est le plus prévisible que j'aie jamais vu : deux minutes après le début, n'importe qui peut deviner, au rebondissement près, et sans avoir vu le premier épisode, la trame du film. Tout est parfaitement paresseux et calibré : une heure de prélude, une heure de castagne. On ne parvient plus à distinguer dans la production Hollywoodienne récente les genres cinématographiques : péplum, science-fiction, cape et épée, western, kung-fu, space opera, policier, guerre... tout ressemble à un film de super-héros, avec des bagarres et des cascades totalement ridicules, et des acteurs condamnés à l'insignifiance.

La seule surprise est l'absence de happy end. Mais elle résulte moins d'un sursaut d'orgueil des scénaristes que de leur volonté de préparer les spectateurs à un troisième épisode, qui s'intitulera sans aucun doute « la réconciliation » ; je prends les paris.

Quant à la morale du film, je vous la livre sans détour, dans tout ce qu'elle peut avoir de brutal et de perturbant : la guerre, c'est vilain. Essayez donc de dormir après avoir pensé à ça !

Un souvenir de jeunesse

Ce matin, sur l'autoroute, j'étais derrière une voiture qui, subitement, a pilé, sans raison apparente. J'ai eu de la chance : la file de gauche était libre, et j'ai pu l'éviter d'un coup de volant. Tout s'est passé trop vite pour que je comprenne l'origine du problème. Souci mécanique ? Perte subite d'une cigarette dans l'entre-jambes du conducteur ? Dispute conjugale ? Vision d'un radar ? Confusion entre la pédale d'embrayage et celle de frein ?

La scène m'a rappelé un souvenir de jeunesse, du temps où j'apprenais à conduire. Le moniteur était un solide Alsacien, sympathique, jovial et compétent, très attaché à la réussite de ses élèves, mais éternellement atterré par leur médiocrité. Joseph (Sepele, pour les intimes), afin d'éviter les pertes de temps et de rentabiliser au mieux sa voiture, faisait conduire l'élève en leçon jusqu'au domicile du suivant ; celui-ci prenait alors le volant et ramenait le premier chez lui. Se faire convoquer par un camarade était à la fois drôle et dangereux. Drôle, parce que le conducteur avait droit à un flot de remarques cassantes de la part de Sepele : « Allez, hop jetz, fais-le ton créneau maintenant ! Et tu crois vraiment que tu vas y arriver comme ça ? Je t'ai dit 'le long du trottoir', pas 'en travers du trottoir' ! Ecoute, j'ai déjà vu des gars pas doués, mais des comme toi, jamais... ». Dangereux, parce que les élèves les moins dégourdis ou les plus anxieux, soumis aux moqueries et injonctions constantes du moniteur et au regard insistant du passager, finissaient par faire n'importe quoi : « Hé ! Je t'ai dit de doubler le tracteur dès qu'on avait le droit, mais tu regardes quand même s'il y a pas quelqu'un qui arrive dans l'autre sens ! ».

Un soir, on s'arrête chez un élève que je connaissais un peu. Un gars, plus passionné par le heavy metal que par ses études et l'apprentissage de la conduite automobile, amateur averti des produits du terroir – bière alsacienne et chanvre marocain. On se gare, je descends, et vais sonner. Sa mère m'ouvre : « Ah, c'est pour la leçon de conduite... Rémy ? Tu viens ? ». Le type met cinq bonnes minutes à arriver ; de toute évidence il avait oublié la leçon et devait être dans une intense phase de recherche musicale.

Il s'installe au volant de manière approximative, le regard brumeux. Le moniteur lui dit de prendre la nationale. Au bout d'un moment, il lui demande :

- Dis, Rémy, t'as pas oublié un truc ?

Il réfléchit intensément :

- La ceinture ?
- Ben, non, tu l'as ta ceinture !
- Régler les rétros ?
- Ils sont pas bien réglés ?
- Si, si...
- Alors ?
- Je sais pas...
- Et c'est quand que tu passes la cinquième, Rémy ?
- La cinquième ?
- Ben ouais, la cinquième vitesse ! T'es en quatrième, à 3.500 tours... On fait pas un rallye !
- Ah...

Le gars n'a pas l'air de comprendre ce qu'il doit faire. Sepele soupire un bon coup, et lui dit vivement, en désignant le levier de vitesse :

- En bas à droite !

Rémy regarde la zone désignée par le moniteur. Et tire le frein à main d'un coup sec.

Du droit à l'intimité

Le Collège d'Europe, à Bruges, a la chance d'accueillir une substantielle collection d'art contemporain. Cette forme d'art prête souvent à discussion, et tout particulièrement celui qui nous échoit, mais ça réchauffe l'atmosphère et ça ne coûte pas un centime. Les œuvres appartiennent à une fondation qui n'a pas de lieu d'accrochage, et nos couloirs,

grands et sobres, en sont un excellent. L'accord prévoit simplement que des groupes de visiteurs puissent y accéder. C'est un arrangement acceptable.

Régulièrement, notre bâtiment est donc envahi par des cohortes d'amateurs d'art, toujours du troisième âge. Ils font le tour des couloirs, sous la houlette d'un guide, et entrent dans certaines salles de réunion, que des gens y soient réunis ou pas. En revanche, ils ne vont pas dans les bureaux, qui n'accueillent aucune œuvre.

Néanmoins, à chaque visite j'ai le sentiment d'être un iguane dans son vivarium. Pour respecter les lieux, les architectes n'ont en effet pas été autorisés à tout cloisonner ; mon bureau comporte donc une paroi vitrée, côté couloir, qui s'inscrit dans deux belles arcades de maçonnerie. Quand les groupes passent devant mon bureau, plutôt que d'admirer l'affligeant barbouillage de Michael Dornfeld, titré assez justement « Karussell oder so », qui fait face à ma porte, ils me regardent moi. Pour préserver un semblant d'intimité aux occupants des bureaux, les architectes ont pourtant fait opaliser deux bandes à hauteur du buste et de la tête. Ça fonctionne très bien pour le visiteur lambda, qui ne voit des bureaux que le sol et le plafond. Mais nos vaillants retraités ne se laissent pas impressionner par un dispositif aussi inoffensif. Ils courbent l'échine ou se mettent sur la pointe des pieds pour regarder en-dessous ou au-dessus des bandes.

On se retrouve alors face-à-face : moi, assis à mon bureau, et eux, le groin collé à la vitre. A leur place, je serais gêné de troubler aussi grossièrement l'intimité d'un inconnu. Mais eux, pas du tout. Il y a un quart d'heure, trois guillerettes mamies et deux papis à la lippe tombante ont ainsi examiné attentivement mes activités pendant de longues secondes.

Il va falloir que je me fabrique un écriteau du genre :

« Dank aan de privacy van de bewoners te respecteren. Je bent in het museum, niet de dierentuin. »

Ce qui signifie à peu près :

« Merci de respecter l'intimité des occupants. Vous êtes au musée, pas au zoo ».

Apprenons le français avec les journalistes de Radio France

J'entends à l'instant sur France Info une chronique déplorant, avec un agacement que partageraient sans doute Bernadette Chirac et feu Louis Pauwels, le déclin du niveau de français des étudiants. Je cite, de mémoire : « Les correcteurs sont confrontés à une marée de fautes d'orthographe, de contresens, d'erreurs de ponctuation et autres anglicismes ».

Avant de se moquer du niveau de français des étudiants, il conviendrait que les journalistes de Radio France examinent leur propre cas. Quand on utilise l'expression 'et

autres' à la fin d'une énumération, c'est pour désigner la catégorie à laquelle tous les mots énumérés appartiennent, pas pour ajouter un cas.

Ainsi, on ne doit pas dire : « ça devient fatiguant ces gens qui martyrisent le français, vedettes de la télé-réalité, footballeurs, syndicalistes étudiants et autres rappeurs », puisque les vedettes de la télé-réalité, les footballeurs et les syndicalistes étudiants ne sont pas des rappeurs. On doit plutôt dire : « ça devient fatiguant ces gens qui martyrisent le français, animateurs de talk-shows, consultants sportifs, journalistes de Radio France, et autres illettrés ».

Mes filles passent à la radio

Ce matin, en allumant la radio, j'ai cru qu'une de mes filles (12 et 14 ans) était interviewée au sujet des manifs étudiantes contre la loi El Khomri. J'étais assez furieux, parce qu'elles étaient censées être au collège, et pas à la radio ou dans une manif.

Cette personne parlait sur le mode « tu me saoules » : 300 mots à la minute (« parce que ça me saoule ! »), sans articuler (« parce que tu me saoules ! »), et sans qu'on puisse comprendre un mot sur deux (« oh, me saoule pas ! »).

Puis, je me suis dit que ça pouvait pas être l'une d'elles, parce que cette personne ne comprenait pas la notion de « violences policières » : en employant ce syntagme, le journaliste voulait désigner les violences commises par les policiers à l'encontre des manifestants, et pas celles faites aux policiers par des étudiants en mal de sensations ou par des casseurs. Mes filles auraient compris la différence, alors ça ne pouvait pas être elles. Ca m'a rassuré.

Renseignements pris, c'était Lilâ (attention à l'accent !) Le Bas, la Déléguée générale de l'Unef. J'espère qu'elle n'est pas en fac de Lettres...

Les Antifas

Après l'incendie d'une voiture de police, dans le contexte des mobilisations contre la loi « travail » de 2016, les médias nous ont expliqué que les personnes interpellées étaient des militants « antifascistes ». J'ai mis du temps à comprendre, mais je pense que j'ai saisi, alors je vous explique.

Dans un premier temps, comme toujours, de bonnes âmes ont estimé que les responsables des violences à l'encontre des policiers étaient forcément des militants d'extrême-droite, voire des flics infiltrés qui auraient fait du zèle. En l'occurrence, ceux

qui ont été arrêtés étaient indubitablement des militants d'extrême-gauche, avec toute la panoplie, du poing américain au tract anticapitaliste, en passant par la barre à mine, le passe-montagne et le tatouage du Che.

J'essaie de comprendre la logique de cette affaire. A la base, ce sont des contre-manifestants d'un rassemblement contre la haine anti-flics organisé par des représentants des forces de l'ordre, lassés d'être la cible de gens désireux d'en découdre physiquement. Si l'on simplifie l'équation (anti-anti-anti-flics), ce sont des gens qui détestent les policiers et les gendarmes. Soit. Je cerne à peu près le genre d'individus : black bloc, anars, autonomes, red skins, etc. Des gens, comme j'en ai connus étant lycéen, qui œuvrent à une société plus juste en distribuant de grands coups de rangers et de batte de baseball aux CRS, et en démolissant du mobilier urbain.

En examinant plus avant la presse, on découvre qu'un des gardés à vue est, selon son avocat, un « ancien postier, ancien syndicaliste à SUD », « actuellement en formation d'éducateur spécialisé ». J'ai quelques doutes sur la capacité de ce monsieur à éduquer des enfants ou des ados en difficulté, mais je me trompe peut-être. Il est aussi connu pour avoir fait partie des « supporters anti-fascistes de la tribune Auteuil du PSG ». Là, ça devient compliqué pour moi. Que vient faire la lutte contre le fascisme au PSG ? Renseignements pris, ça consiste à faire de chouettes bagarres avec d'autres supporters, qu'on imagine fascistes. Foi d'antifas. Le futur éducateur a en effet « été interrogé plusieurs fois dans des affaires de bagarres entre supporters ». En somme, des hooligans d'extrême-gauche et d'extrême-droite, qui sont en lutte contre les capitalistes pour les uns et contre les gens basanés pour les autres, s'entendent pour enrichir les actionnaires qataris du PSG, qui sont à la fois l'un et l'autre. Si j'étais fasciste ou antifasciste, je préférerais un parking de supermarché de grande banlieue : c'est gratuit et la présence policière y est moindre.

Ce qui est intéressant dans toute cette affaire, c'est que les journalistes reprennent comme un seul homme l'expression « antifas » à leur compte. A les entendre, cela ne fait pas de doute : les personnes impliquées sont des militants « antifascistes », animés par un idéal de lutte contre l'extrême-droite. Quelle noble ambition pour de sympathiques jeunes gens ! Voilà en effet des types qui se dévouent pour se coltiner à longueur d'année des skinheads, des nazillons et des provocateurs xénophobes afin de faire triompher la démocratie sociale et les droits de l'homme.

Il reste que je ne vois pas bien le rapport de ce généreux combat avec le fait d'aller brûler une voiture de police et de tabasser un adjoint de sécurité désarmé, sauf à considérer que tous les flics français (vous savez, ceux auxquels certains faisaient la bise après les attentats de Paris) sont des fascistes.

Je vais travailler encore le sujet, et je vous dis si je comprends un autre truc.

A quoi sert la géométrie ?

Il y a trois semaines, je me suis rendu dans un magasin de bricolage pour y commander une plaque en verre pour mettre sur une table. C'est une table dite « demi-lune » en bois ciré, que je veux protéger de la sève qui tombe des orchidées ; la vie moderne nous réserve bien des tracas... Dans ce magasin règne depuis toujours l'incompétence et le laisser-aller, mais bon, ils font de la découpe de verre, ils sous-traitent probablement l'opération à plus compétents qu'eux et c'est tout près de chez moi, alors je me laisse tenter une fois encore.

J'explique au préposé à la découpe, un petit jeune plutôt sympathique, que je veux une plaque en forme de demi-cercle, ou plutôt de demi-disque. Il me dit d'abord qu'ils ne font pas ça. Or, différents schémas affichés au mur indiquent le contraire. J'insiste un peu. Il concède qu'ils peuvent me fournir cela, mais sur commande uniquement. Je lui dis que ça ne me pose pas de problème d'attendre.

Je lui commande donc un demi-disque de 109 cm de diamètre, dans du verre Securit de 4 mm. D'abord, le gars me dit qu'il lui faut « les deux dimensions ». Je comprends que, pour lui, il n'est pas évident que si un demi-disque fait 109 cm de diamètre, son rayon fera la moitié. Je lui donne la dimension manquante. Il me précise alors que je dois revenir avec un schéma de la pièce, à transmettre au sous-traitant. Je lui demande si je peux lui emprunter du papier et un stylo. Je dessine un demi-cercle en m'aidant d'un pot à crayons posé là et de sa règle, et j'indique les dimensions : le diamètre, et le rayon, au cas où les types chez le sous-traitant auraient eux aussi loupé la leçon de CE2 sur les propriétés du cercle. Il examine mon schéma, sceptique.

Il entreprend alors de calculer le prix de la pièce. Je vois qu'il dispose d'un document qui détaille le prix au mètre carré, en fonction de la qualité du verre. Ce document précise que, lorsque les pièces ne sont pas des parallélogrammes rectangles, et impliquent donc des chutes de coupe, il faut ajouter une surcote, qui est de 70% pour les arrondis. Il faut ajouter à nouveau 10% si l'on veut des bords polis, ce qui est mon cas.

Je comprends au bout d'un moment que le type n'a aucune idée de la manière dont on calcule la surface d'un disque ou d'un demi-disque. Je le fais donc pour lui, en faisant mine qu'on le fait ensemble, et que je ne suis pas trop sûr de la formule non plus : « donc, il me semble que la surface d'un cercle c'est πr au carré, donc un demi disque c'est la moitié, ça nous fait... ». Mais tout ça ne lui évoque rien du tout, alors je prends la calculatrice et me débrouille tout seul. Je lui montre le résultat. Il note. J'aurais pu considérer que π fait 2,14 : il n'aurait pas bronché et ça aurait été moins cher. Mon honnêteté me perdra.

Il ne sait pas non plus très bien comment on ajoute 70% et 10%, alors je fais ça aussi, et j'aboutis à un prix astronomique. Je vérifie, mais c'est bien ça : mettre une plaque en verre sur une vieille table est un sport de nautique. Il me fait un bon de commande, me dit que je dois payer un acompte en caisse, et m'indique que ce sera prêt sous trois

semaines. Renseignements pris, ils sous-traitent les découpes spéciales à une entreprise, qui elle-même sous-traite à une autre tout ce qui est arrondi...

Ce matin, le gars de la découpe m'a appelé pour me dire que la plaque est arrivée. Je suis allé la récupérer en début d'après-midi, pour éviter la foule. Le petit jeune était là. Il lui a d'abord fallu dix minutes pour emballer la plaque avec du papier de protection, parce qu'un objet qui a la forme d'un demi-disque n'est pas facile à envelopper dans un papier rectangulaire. Il avait aussi peur de casser la plaque, souci qui l'honore. Enfin, le ruban adhésif de déménagement, si on ne fait pas attention, passe son temps à se coller sur lui-même. Comme il ne faisait pas très attention, il a passé beaucoup de temps à défroisser l'adhésif et à retrouver le début du rouleau. Une grosse dame blonde, qui attendait son tour, soupirait comme un éléphant de mer après la sieste en scrutant avec insistance les gestes maladroits de l'employé.

Arrivé à la caisse avec ma plaque sous le bras et mon bon de commande, l'hôtesse commence par tapoter toutes sortes de choses sur son ordinateur. Sans s'adresser à moi, elle téléphone à plusieurs personnes en évoquant une différence entre le prix qui apparaît sur sa machine, et le prix mentionné sur le bon de commande. Au cinquième coup de fil, j'interviens en disant que j'ai peut-être une idée sur la raison d'être de cette différence. La dame me fait signe de me taire, en tendant le plat de la main dans ma direction, comme le ferait un policier affecté à la circulation dans un film de Jacques Tati, sans me regarder, et continue sa conversation :

- Oui, là, Jocelyne, il va falloir qu'on trouve une solution, parce que le monsieur s'énerve...

Une fois qu'elle a raccroché, elle se remet à tapoter sur son écran, sans s'adresser à moi, là encore. Les gens qui font la queue à cette caisse depuis un bon quart d'heure me regardent avec des envies de meurtre. Je reprends :

- Est-ce que vous pouvez me dire d'où provient le problème ?
- Je m'en occupe...
- Vous avez dit à votre collègue qu'il faut trouver une solution parce que je m'énerve... Si je comprends bien, si je restais très calme, si j'allais m'asseoir là-bas, on attendrait que la différence de prix disparaisse d'elle-même ?
- Je fais ce que je peux...
- Je m'en doute bien. Mais, que je m'énerve ou pas, il va falloir que vous puissiez me facturer cet achat. Et si vous voulez bien m'écouter, je crois savoir d'où vient la différence de prix. Ou alors, vous me rendez mon acompte, vous gardez la plaque, je vais en commander une ailleurs, et on n'en parle plus.

Sans me concéder un regard, elle reprend son téléphone, et réexplique une sixième fois toute l'histoire à un autre interlocuteur. Arrive une dame, un peu plus aimable. La caissière lui expose toute l'affaire en lui montrant le bon. Je fais une nouvelle tentative pour me mêler à la conversation :

- Si ce qui vous pose problème c'est la différence entre le prix de la pièce, calculé au mètre carré, et le prix du bon, je peux vous l'expliquer...

La dame nouvellement arrivée me regarde, surprise :

- Ah ? Ben dites-moi alors...

Je lui explique l'histoire des 70% et celle des 10%. Elle est sceptique, mais admet que ça a l'air d'être ça :

- Je vais juste vérifier...

Elle entreprend de recalculer le prix de la plaque, mais abandonne bien vite. Elle regarde autour d'elle à la recherche de quelqu'un qui se souvienne de la formule permettant de calculer l'aire d'un cercle. Je lui dis :

- Ecoutez, ça fait 35 minutes que je suis là, juste pour prendre la plaque et payer. Ça commence à faire long... Maintenant que vous savez pourquoi il y a une différence de prix, je paie le plus cher des deux, et on en parle plus... Votre collègue de la découpe sait quand même calculer une surface !

La dame ne peut pas comprendre l'ironie mordante de ma remarque. Je m'abstiens moi-même d'en rire, parce que les gens dans la file – qui ne sont pas les mêmes que tout à l'heure, puisque les premiers sont partis ailleurs, ayant compris qu'on n'en sortirait pas de sitôt – me regardent toujours avec un air hostile. Je paie, et prends ma plaque en veillant à ne pas la casser à ce stade de l'aventure.

En partant, la caissière prend à témoin la cliente suivante :

- Forcément, s'il faut savoir calculer les ronds...

Quand Darty met ses clients au travail...

Il y a deux mois, j'ai acheté un décodeur pour la TNT chez Darty sur internet. Il y avait trois modèles, tous au même prix. J'ai choisi au hasard, payé en ligne, et j'ai reçu l'appareil par la poste deux jours après. Une affaire rondement menée.

A l'instant, je viens de recevoir un email me proposant de répondre à la question d'un autre client, qui s'intéresse à l'appareil dont j'ai fait l'acquisition, et s'interroge sur ses spécifications et sa compatibilité avec tel ou tel autre matériel. J'entends bien qu'on ne me demande pas de donner mon avis sur les vices et vertus de ce produit, comme on le fait pour un livre, un disque ou un restaurant, mais de répondre à une question pointue sur les caractéristiques techniques de la machine. J'entends aussi que je ne suis inscrit à rien : je n'ai pas demandé à rejoindre le forum des fanas de décodeurs TNT, qui désirent échanger mille-et-un trucs et astuces sur la meilleure manière de le régler, de le programmer ou de l'entretenir. Je n'ai pas même créé de profil pour passer ma commande.

Darty entend néanmoins que je prenne de mon temps pour répondre à ses clients, plutôt que d'embaucher des conseillers et des vendeurs. Belle illustration de l'indécence du capitalisme connecté contemporain, capable de retourner les nouvelles formes de l'économie collaborative à son profit.

Le soulagement de l'après-foot

La fin de l'Euro 2016 est un soulagement de chaque instant, quand je me promène en ville, que j'y croise des gens civilisés, silencieux et sobres, et que j'y vois les ouvriers démonter les urinoirs géants de la fan-zone, quand j'allume la radio et qu'on y parle de la nouvelle Première ministre britannique, du temps qu'il fait ou des présidentielles (un peu du Tour de France également...), ou quand je déplie mon journal et que la une n'est pas consacrée aux déclarations insignifiantes de quelque footballeur à la coupe étrange. Exit le foot, les supporteurs et les commentateurs sportifs, les formules à l'emporte-pièce, et les outrages à la grammaire. Retour au reste de la vie.

Je crois que je n'ai jamais aimé ça, le foot.

Sur un terrain, il faut dire que je n'étais pas très fort. Quand j'avais huit ans, je jouais seul, en envoyant avec résolution mon ballon contre le mur du fond de mon jardin pour qu'il me revienne. Ensuite, je suis entré chez les poussins de l'ASPTT. Mais j'ai vite compris que le mieux pour moi était de ne jamais avoir la balle. Tout ce que je pouvais en faire – la garder pour essayer d'avancer vers le camp adverse, la passer à Christian ou plutôt à Marc, shooter un grand coup vers le but des autres, ou la redonner à notre gardien – était considéré par mes camarades de jeu comme inapproprié. Je préférais jouer avec le mur. Comme je n'avais pas le physique pour être goal, je suis devenu arrière. Me mettre en travers du chemin des gaillards de l'équipe adverse qui déboulaient la balle au pied était dans l'ordre de mes compétences. Quand j'arrivais à la leur reprendre, je dégageais fort vers l'avant, et personne ne me criait dessus. Mais c'était monotone et dangereux, alors j'ai laissé tomber l'affaire. Pour donner le change, j'ai encore fait semblant de participer aux conversations de la récré sur les joueurs du moment et de trouver un intérêt aux échanges de vignettes Panini du championnat de France. Puis j'ai courageusement assumé mon manque d'intérêt et de compétence pour la chose footballistique.

En tant que spectateur, j'ai toujours trouvé le foot plutôt rasoir. Je suis allé à un seul vrai match : Strasbourg – Rennes, je crois, quand j'avais 8 ou 10 ans. La foule, l'ambiance, le stade, tout ça ne m'a guère impressionné. Je n'en garde d'ailleurs aucun souvenir, alors que je me rappelle de chaque instant de mon premier concert. A la télé, c'est pire : globalement, si les équipes sont bonnes, il n'y a pas de but, et le match semble interminable. Il n'y a un gros score que si l'un au moins des adversaires est franchement mauvais. Si un seul l'est, ça tue le suspense ; si les deux le sont, le jeu est décousu.

Ensuite, la tragédie du joueur qui n'a mal que tant que l'arbitre s'intéresse à son cas, pour éventuellement lui décerner un pénalty ou filer un carton à son bourreau, ne m'a jamais vraiment émue. A tout prendre, je préfère le rugby ou le handball, où le gars qui souffre fait de sorte de se relever au plus vite pour retourner au charbon. Quand on gagne cent fois le salaire d'un smicard, on doit accepter de prendre un coup dans les chevilles une fois par semaine sans appeler MSF à la rescousse.

En 1985, j'ai vu le fameux match du Heysel. Ça m'a épouventé. Je n'ai jamais pu comprendre comment les footballeurs avaient osé se réjouir de marquer des buts, en faisant de grandes piles dégoulinantes de joueurs, d'émotion et de sueur, alors qu'ils savaient que plusieurs dizaines de personnes venaient de décéder sous leurs yeux dans les tribunes, du fait de la bêtise de certains hooligans et de l'impéritie des patrons du foot-business. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi la télévision française avec décidé de continuer à diffuser le match dans ces circonstances. Je n'ai jamais pu comprendre comment des téléspectateurs avaient pu se réjouir qu'une balle soit entrée dans un but, alors que des gamins venaient de mourir en gros plan, broyés par la foule. Je n'ai jamais pu comprendre comment des cameramen avaient pu filmer ces gosses qui suffoquaient, poussés par la foule contre des barrières en acier, sans essayer de leur porter assistance. Je ne le comprendrai jamais et, trente ans plus tard, mon dégoût et mon horreur pour le foot sont intacts.

Depuis, à chaque fois qu'il y a un grand événement du ballon rond, je fais profil bas. Je ne m'en mêle pas. J'essaie de garder mes commentaires pour moi, pour ne pas blesser mes amis fans de foot. Mais je ne me force pas non plus à participer à l'allégresse collective et à souscrire au raisonnement de ceux qui veulent croire que l'agitation populaire qu'engendre le foot est une illustration glorieuse de la concorde entre les peuples, une manifestation émouvante de l'existence d'un sentiment national, ou une preuve irréfutable de l'élévation de notre degré de civilisation. Je revendique le droit de n'en avoir rien à faire. Ce n'est pas facile, compte tenu du matraquage médiatique et publicitaire auquel nous sommes soumis, et du pesant discours tendant à accuser ceux qui s'en tamponnent d'être de mauvais citoyens, des snobs, des réacs ou des menteurs. Je revendique aussi le droit de trouver que crier 'ohé ohé', se souler la gueule, se taper dessus ou s'embrasser pataudement, sont des pratiques sociales d'un intérêt et d'une portée limités. Je ne nie pas l'existence d'un phénomène de masse, qui a nécessairement une signification et peut-être même un intérêt, mais je prétends au droit de ne pas m'y intéresser et, surtout, de ne pas trouver cela admirable ou vertueux.

Des centaines de milliers de braves citoyens sont prêts à s'endetter pour aller voir courir des millionnaires en culottes courtes, à se battre avec des CRS pour accéder à une fanzone saturée, et à risquer d'être piétinés pour défiler sur les Champs Elysées si les Français gagnent au jeu de la baballe. Soit. Mais combien d'entre eux seraient-ils prêts à se mobiliser si un parti extrémiste prenait le pouvoir par la force ? Cette capacité à ne s'investir que pour des enjeux totalement futiles fascine certains, qui en concluent que cela est nécessairement important et qu'il convient d'y trouver un sens caché. Pour ma

part, sans faire de paresseux parallèles avec la Rome décadente ou les réjouissances du Nuremberg d'avant-guerre, cette agitation et cette ferveur m'effraient et me désolent.

En 1998, pour la coupe du monde, je suis allé au restaurant le soir de la demi-finale que jouaient les Français : c'était calme et très bon. J'ai passé la finale dans une auberge perchée sur un puy d'Auvergne, où il n'y avait ni télé, ni radio. Je n'ai découvert le fait d'arme des Bleus que le lendemain, en arrivant à Lyon pour trouver y une ville en état de siège, aux mains d'abrutis avinés, fiers d'on ne sait quoi, sûrs de leur droit à effrayer le passant au moyen des pétards achetés pour le 14 juillet. J'ai détesté cette temporaire dictature du crétin comblé, ivre de son sentiment de grandeur et d'impunité. On me dira qu'on est dans une célébration carnavalesque, qui remplit une fonction importante pour la cohésion de toute société, surtout en temps de crise économique et sociale. Il y a toutefois dans l'après-victoire sportive une dose de revanche, de testostérone et de bêtise assumée qui me semble étrangère au joyeux principe du carnaval.

Depuis que j'ai des filles d'un certain âge, je me prête davantage au jeu. Je ne veux pas en faire des asociales et les conduire sur la pente glissante où je me débats tant bien que mal depuis mon enfance. Pour l'Euro 2016, j'ai ainsi regardé plusieurs matchs d'un œil plus ou moins distrait. Certains étaient bons, construits sur un jeu vif et clair, dépourvu de coups-bas et de simulacres. J'ai été touché par la vigueur des Islandais, désolé par la déveine des Belges, impressionné par la bonne tenue des Français. Dire que j'ai frémi aux exploits des Bleus serait exagéré. Mon enthousiasme rappelle celui de François Hollande : mesuré et un peu factice.

Je m'en veux d'être rabat-joie, mais en entendant, après la demi-finale qui a vu les Français triompher des Allemands, les gens prendre leur voiture pour le seul plaisir de klaxonner en roulant (ou l'inverse), je me suis dit que le chauvinisme sportif n'est qu'une déclinaison pas très glorieuse du nationalisme le plus rudimentaire. Dans les deux cas, des gens qui n'ont rien fait d'intéressant sont extrêmement fiers de choses auxquelles ils n'ont aucunement contribué, et expriment avec arrogance un sentiment de supériorité vis-à-vis d'autres gens qu'ils ne connaissent pas et qui ne sont pas moins méritants qu'eux.

J'admets qu'on puisse se réjouir d'une victoire sportive, même acquise au gré du hasard d'une barre transversale ou d'un pénalty. En revanche, je n'arrive pas à concevoir qu'on sombre pour si peu dans la satisfaction nationale vociférante, dans les excès alcoolisés des défilés de supporters en rut, dans les concerts de klaxons nocturnes qui privent de sommeil le travailleur épuisé, la grand-mère insomniaque et l'innocent nourrisson, dans les dégradations gratuites du mobilier urbain, dans le non-respect des règles les plus élémentaires de la vie en société.

C'est tout le paradoxe de la communion qui suit l'exploit sportif : que l'équipe de France gagne un match de foot, et les fans se comporteront comme des animaux, tout en prétendant subitement être "fiers d'être français". Parce que la balle est entrée dans le but ? N'y a-t-il pas d'autres motifs de l'être ? Ou n'en faudrait-il pas d'autres ? En tant que citoyen, je suis fier d'être français quand la France ou les Français font quelque

chose de remarquable, quand on s'engage pour nos valeurs, pour les droits de l'homme, pour la démocratie, pour la solidarité, pour le progrès ; quand on lutte contre la misère, contre les injustices, contre l'obscurantisme, contre la fatalité. Doit-on être fiers d'être français uniquement parce que l'équipe de France de foot a gagné un match ? Qu'est-ce que cela dit de la société française ? Tout au plus que les pouvoirs publics semblent prêter plus d'importance à l'entraînement et à la rémunération des footballeurs qu'à la formation des futurs citoyens. Il n'y a pas de quoi pavoiser.

Pour échapper à la finale de l'Euro 2016 et à ses débordements, j'ai choisi de voyager de Paris à Bordeaux au moment même du match, prévu de 21h00 à 22h45. Embarquement à 20h55, arrivée à 22h40. En vérité, ce n'était pas délibéré. Disons que, comme je ne prête pas plus d'intérêt aux compétitions de foot qu'à celles de curling, je n'ai pas pris en compte le calendrier des matchs dans le choix de mon vol. Le hasard a fait le reste.

Comme c'est souvent le cas avec le dernier vol de la journée, il n'était pas à l'heure. On nous a expliqué que l'avion avait pris 45 minutes de retard au fil des rotations. Dans les faits, peut-être que l'équipage voulait tout simplement voir le début du match avant le départ... Quoi qu'il en soit, je me suis retrouvé dans le salon Air France, avec un vol décalé à 22h05, et toutes les télévisions du lieu branchées sur le match. Les passagers n'étaient pas très nombreux, mais tout le personnel du salon était venu s'agglutiner devant les écrans.

Cela m'a rappelé ma jeunesse. Quand j'étais étudiant à Sciences Po Strasbourg, il y avait une télévision dans la cafétéria au sous-sol. Pour casser les pieds aux premiers de la classe, qui voulaient regarder le journal télévisé de 13 heures afin de s'informer des derniers développements de l'actualité et échanger gravement leurs vues à ce propos, avec quelques amis qui partageaient mon mauvais esprit, nous insistions pour suivre le championnat allemand de saut à ski sur ZDF. C'est long, c'est lent, c'est répétitif. Ce sport n'a strictement aucun intérêt, même en cherchant bien. Ce n'est même pas spectaculaire, compte tenu de la manière dont c'est filmé : on voit juste un skieur s'élancer sur la rampe ; puis y glisser sans bruit ; puis planer immobile dans l'air ; puis atterrir en bas du tremplin. Avec le fond blanc de la neige, le téléspectateur n'a conscience ni de la vitesse, ni de la pente, ni de la hauteur. Le skieur reste immobile au centre de l'écran pendant toute la durée de la séquence. Il pourrait simuler l'ensemble du processus à son point de départ que cela ne changerait pas grand-chose. Il faut attendre de voir s'inscrire la distance réalisée pour savoir si le saut était réussi ou pas. C'est encore moins spectaculaire quand il y a du brouillard, ce qui est fréquent dans les Alpes bavaroises : dans ce cas, on devine le skieur plus qu'on ne le voit. Les performances des sauteurs sont commentées d'une voix terne, bien entendu en allemand, par un journaliste sportif dépressif, ce qui achève d'assimiler ce programme télévisé à une installation vidéo pour musée d'art contemporain.

Quoi qu'il en soit, nous nous précipitions après les cours pour mettre la ZDF avant que n'arrivent nos camarades férus d'information, et prétendions ensuite nous passionner pour ce sport :

- Ah ! Vraiment, ce Jonas Singhammer a un style enchanteur... 192 mètres 22 c'est pas terrible, mais quelle classe !
- T'as raison. On a l'impression qu'il vole, alors qu'il fait quand même 82 kg, le gaillard... Il a un peu pris, d'ailleurs, je crois, depuis la dernière compétition à Berchtesgaden...
- Euh, excusez-moi, mais vous ne voulez pas plutôt mettre le journal de la 2 ? Il est 13h03. J'ai entendu dire que le Premier Ministre allait faire une déclaration importante sur le déficit de la balance commerciale...
- Attends, sois sympa, laisse encore un peu la ZDF ! Harald Seidelmayer va bientôt sauter. C'est mon favori ! Vraiment, je veux pas le rater...
- Oui, surtout que Helmut Schickelgrüber a fait 193 mètres 34 tout à l'heure. Faut qu'on sache s'il fait mieux, sinon Harald va perdre la première place au classement de la mi-saison !
- Ouais, mais bon, c'est plié de toute façon. Harald, c'est plus ce que c'était... Quand tu vois la fluidité d'un Dieter Schunz, tu te dis que Seidelmayer appartient au passé...
- Au passé ? Mais tu rigoles ? Il n'a que 27 ans ! Schunz a une approche intéressante de la glisse sur la rampe, mais franchement, ses atterrissages sont approximatifs. Si tu veux mon avis, Schunz, c'est un feu de paille. Il n'aura jamais la régularité d'un Seidelmayer !
- On verra bien... Schunz passe dans dix minutes ; il a le dossard 34. Je te parie un demi qu'il fait mieux que Seidelmayer. C'est pas pour rien qu'on l'appelle l'Aigle-de-Garmisch-Partenkirchen...
- On peut vraiment pas mettre le journal ?
- « L'Aigle-de-Garmisch-Partenkirchen », mais quelle blague ! Il a la grâce d'un poulet de batterie, ton Harald...
- Oh, modère ton langage... Le respect, c'est important !
- Taisez-vous, les mecs, à la fin. Vous êtes pénibles. Y a Sigmar Bulmahn qui se prépare. Vous allez voir de quel bois il se chauffe, Sigie !

Les types ne savaient pas si c'était du lard ou du cochon, mais on y mettait tant de passion qu'ils n'osaient pas changer de chaîne. Pour ce genre d'idioties, nous étions vraiment doués et convaincants. Nous l'étions un peu moins pour les exposés en droit constitutionnel ou administratif, mais on ne peut pas être bon partout.

Dans le salon Air France de l'aéroport Charles De Gaulle, en attente de mon vol retardé, j'ai eu envie de renouveler l'expérience. D'aller, d'autorité, changer la chaîne sur la grande télévision qui trônait au bout de l'alcôve où j'étais installé, et d'expliquer aux autres passagers qui comptaient voir le match, qu'il y avait sur LCP un reportage fascinant de Rémy Grandgirard et Josiane Fangieux sur la naissance du syndicalisme

chrétien dans les coopératives viticoles du Gerland. Mais la présence d'un comparse rétif aux vertus du football m'a fait défaut pour me lancer.

Youhouhou !

Ce soir, mon repas a été gâché par l'audition fortuite d'une chanson qui faisait « youhouhou », et qui disait ensuite des choses sans intérêt en français, puis en anglais. Le morceau était très répétitif et prodigieusement agaçant. Il était chanté par un homme, doté d'une voix nasillarde et sujet aux intonations typiques des vedettes de la télé-réalité, posée sur des chœurs horripilants et des arrangements 'dance' plutôt minables. La télécommande de la radio ne marchait pas, et je n'avais par principe pas envie de me lever pour l'éteindre : ce n'est quand même pas à la personne qui n'a rien fait de mal d'interrompre son repas parce qu'un nuisible fait « youhouhou ». Alors j'ai subi ça en mangeant pensivement mes macaronis.

J'ai quand même demandé à Siri, la dame qui habite dans mon téléphone : « c'est quoi cette chanson à la con ? ». Selon elle, c'est une œuvre d'un dénommé Amir – si j'en crois l'accent, version contemporaine du chanteur libanais du sketch de Coluche – qui s'appelle « J'ai cherché ». D'après Wikipedia, cette chanson a représenté la France lors du concours de l'Eurovision 2016, et lui a permis d'enregistrer son meilleur score depuis des décennies. Je suis surpris qu'on n'ait pas gagné, vu la nullité sidérale du morceau. Car « youhouhou » est un vocable universellement intelligible, qui ne sollicite pas à l'excès l'intellect de l'auditeur, et qui est susceptible de fédérer les amateurs de variété navrante par-delà les frontières.

En écoutant cette chanson, qui m'a gâché le plaisir de mes pâtes au *pesto alla genovese*, j'ai pensé qu'on devrait voter une loi punissant de cinq ans d'emprisonnement et de la déchéance des droits civiques le compositeur ou l'interprète de toute chanson faisant « youhouhou ». Quand on n'a pas d'idée pour des paroles et qu'on ne maîtrise pas le scat façon Ella Fitzgerald, on se met à la trompette ou on s'abstient de faire une chanson. Le romancier en panne d'inspiration n'écrit pas « youhouhou » pendant dix pages ; il attend de trouver une idée intéressante. En l'occurrence, l'auteur de cette chanson fait son *mea culpa*, puisqu'il l'a intitulée « J'ai cherché » – et donc apparemment pas trouvé – mais, quoi qu'il en soit, il est inacceptable que des chanteurs de seconde zone fassent « youhouhou » pendant que les honnêtes gens dînent.

De la technologie et des vis

Ce matin, les techniciens d'un opérateur télécom sont arrivés chez moi pour installer leur matériel internet en lieu et place de celui de l'opérateur historique, et me faire a priori économiser de quoi dîner deux fois par an dans un bon restaurant.

Le rendez-vous est fixé « entre 10 heures et midi » : ils sont là à 9h15 tapantes. Je suis mal réveillé, mais positivement impressionné. Ils sont polis, jeunes, dynamiques, coiffés comme des footballeurs, selon un complexe agencement de zones rasées et de franges inattendues. Ils portent des gilets de jaunes, des chaussures de sécurité, des pantalons avec des genoux renforcés, manipulent des appareils hautement sophistiqués, et usent entre eux et à mon endroit d'un vocabulaire high-tech, plus fleuri d'acronymes qu'une directive européenne.

En revanche, ils ne sont pas au courant que la fibre est déjà installée et qu'il suffit de brancher le matériel. Ils semblent déçus. Puis, ils me demandent, d'un air un peu consterné, pourquoi je n'ai pas déjà résilié mon abonnement chez mon ancien opérateur :

- Eh bien, parce que personne ne m'a dit de le faire. En outre, j'ai besoin d'internet pour mon travail, et je ne peux pas prendre le risque que votre matériel ne fonctionne pas...

Ils me regardent, un peu condescendants, pour me signifier que cette hypothèse ne saurait être. Mais l'homme d'expérience que je suis sait que ce genre de chose arrive, surtout quand on est un peu techno-poissex comme moi et qu'on s'adresse à une société qui vend des services, mais surestime délibérément sa capacité à les fournir.

Ils prennent une expression moins bravache en examinant leurs documents :

- Euh, vous savez pas où l'installateur a mis le numéro SOKAI du transpondeur DNS ? Parce que j'ai le RTPP du client existant, mais pas le FIB du connecteur H7... C'est embêtant...

Je leur dit que je n'en sais rien, et leur montre l'endroit où est installé le boîtier d'arrivée de la fibre. Ils l'examinent comme deux poules regarderaient un couteau, et me demandent, gênés :

- Le numéro doit être dedans. Vous auriez pas un tournevis à nous prêter ?

Les chanteurs français et le français

Je continue mes explorations radiophoniques, en attaquant les finitions de la salle-de-bain que je rénove.

Compte tenu de la compétition olympique en cours, j'ai laissé tomber les radios d'information, qui débitent interminablement des résultats abscons sur des disciplines sportives dont j'ignorais jusqu'à l'existence. Je suis probablement un mauvais citoyen français, mais j'ai du mal à vibrer à l'idée qu'Hugo Chombier va peut-être obtenir une médaille de bronze en planche-à-voile, catégorie des moins d'un mètre soixante.

Avec le carreleur, j'ai déjà eu ma dose de BlackBox, la fréquence du rap et du R&B, pour l'année. France Culture c'est bien, mais j'ai parfois l'impression d'assister à un colloque ; ça sera pour la rentrée. En été, France Inter cultive le goût des émissions ambitieuses, avec force montages sonores, sur des sujets inintéressants. RTL et Europe 1, c'est au-dessus de mes forces, entre publicités abrutissantes et commentaires bistrotiers. Sur FIP, le programmateur qui est fan de musiques répétitives et d'Arthur H est à la manœuvre. Je passe mon tour. Il reste les radios musicales généralistes. J'essaie ça.

Je découvre en passant que les musiques les plus agaçantes des spots publicitaires sont aussi des tubes, qui passent en boucle. On finit par ne plus distinguer la pub de la programmation musicale. Mais ce qui me frappe le plus, c'est l'inflation des chansons qui mêlent français et anglais. Ça doit être une façon de contourner les quotas de diffusion de chanson francophone. Je note que le niveau des chanteurs français en anglais a beaucoup progressé. Ils ne peuvent pas encore se faire passer pour des Américains ou des Anglais, mais ils ne sont pas ridicules. En revanche, il y a un gros souci avec la prononciation du français : est-on vraiment obligé de parler comme un chargé de clientèle d'une boutique de téléphonie du centre commercial Rosny 2 pour passer à la radio aujourd'hui ?

Les Français et le sport

Le bricolage a ceci d'intéressant qu'il permet d'écouter la radio longuement. On y apprend des choses. Je connais désormais, grâce au carreleur et à Black Box, les dix succès R'n'B du moment. Ça va épater mes filles. J'ai aussi écouté à satiété les commentaires des journalistes sportifs sur les jeux olympiques de Rio. Je remarque que ce qui importe, c'est le nombre de médailles. Les enjeux sportifs de la compétition, les péripéties de l'organisation, les petites et grandes histoires de l'affrontement sportif ne sont jamais évoqués. On ne parle que des épreuves qui permettront éventuellement à un Français ou une Française d'emporter une médaille. L'auditeur est prié de s'intéresser subitement au tir au pistolet à 40 mètres les yeux fermés ou à la gymnastique rythmique sans les mains, sitôt qu'un Français ou une Française a une chance de grimper sur le podium.

Pendant que je posais les siphons, opération on ne peut plus agaçante, j'écoutais sur France Info un infortuné correspondant essayer de nous expliquer les règles de « l'omnium de cyclisme sur piste », épreuve pour laquelle un Français semblait avoir une

chance de médaille. Cette chance semblant en fait assez maigre, le journaliste n'était pas trop sûr du degré d'importance à accorder à l'événement, et de la nécessité d'en expliquer en détail les complexes tenants et aboutissants. L'épreuve est en effet composée de six sous-épreuves, elles-mêmes totalement impénétrables. Je cite : le scratch, le tour lancé, la poursuite individuelle, la course à l'élimination, le contre-la-montre et la course aux points.

C'est vraiment mal fichu. Les Français pourraient être en lice pour le 100 mètres, le basket ou le marathon, mais non, il faut que ce soit pour le Kamoulox des Jeux olympiques.

La graphie de la jeune génération

De même qu'un pharmacien doit savoir lire les prescriptions des médecins sans se tromper, un enseignant doit être capable de décrypter les écritures les plus abscones pour évaluer les étudiants de manière équitable. Heureusement, avec la pratique et l'expérience, tous deux progressent dans cet art au fil de leur carrière. Les enjeux en termes de santé publique ne sont pas du même ordre dans les deux cas, mais la contrainte est similaire : tandis que le pharmacien doit s'adapter au vieillissement des médecins, qui gribouillent de plus en plus, le pédagogue doit s'adapter à la dégradation constante de la qualité de l'écriture des étudiants, génération après génération.

Ce n'est pas là un propos réactionnaire, mais le constat objectif d'une perte de capacité d'une partie croissante des étudiants à écrire de manière lisible, qui n'est pas le produit de leur mauvaise volonté. Il y a en effet deux raisons principales à ce déclin. D'abord, beaucoup de jeunes-gens ont perdu l'habitude d'écrire à la main ; la plupart prennent leurs notes en cours et rédigent leurs travaux personnels sur un ordinateur, et n'écrivent plus qu'épisodiquement avec un stylo. Le jour de l'examen, beaucoup découvrent qu'ils n'ont plus l'endurance nécessaire pour rédiger trois heures durant, et la qualité de leur calligraphie se dégrade rapidement. Pire : certains étudiants ont effectué tout leur cursus universitaire sans jamais être contraints d'écrire à la main, dans des universités où l'évaluation repose largement sur des « *papers* » rédigés à domicile et où les examens de fin d'année sont organisés dans des salles informatiques. Revenir au papier et à la plume leur pose de réels problèmes pratiques.

Il y a donc des raisons objectives pour qu'un nombre croissant d'étudiants écrivent comme des médecins. Les professeurs peuvent d'autant moins leur en vouloir que rien ne leur permet juridiquement parlant. Bien souvent le règlement des études des universités ne prévoit pas la possibilité de sanctionner un étudiant pour la piètre qualité de son écriture, ou de refuser de lui donner une note si sa copie est totalement illisible. Certains étudiants étant procéduriers, si l'on arguait d'une copie mal écrite ou mal présentée pour priver un candidat de quelques points, celui-ci pourrait facilement

arguer de cela pour contester ses résultats devant une cour. Certaines institutions universitaires prévoient toutefois que les copies franchement illisibles soient transcrites par un professionnel du décryptage, aux frais de l'étudiant – ou à celui de l'université si celui-ci peut arguer d'un handicap spécifique.

Le professeur du XXI^e siècle doit aussi s'adapter aux contraintes de l'internationalisation croissante de l'enseignement supérieur. Pour ce qui me concerne, je compte 31 nationalités différentes parmi mes 97 étudiants : ils sont donc issus de systèmes scolaires où l'on a des approches très diverses de l'écriture cursive, voire pas d'approche du tout, lorsque les élèves n'apprennent que l'écriture en lettres capitales. Les copies étant anonymisées, j'ai tendance à laisser aux étudiants le bénéfice du doute, et à mettre les écritures illisibles sur le compte des spécificités de leur formation.

Ceci dit, certains étudiants atteignent des niveaux extrêmes dans l'inintelligibilité de leur graphie. Il en va ainsi de cette copie, propre, dépourvue de flèches et de rajouts dans la marge, de Tipex, de ratures et de traces barre chocolatée, et dont l'écriture est à première vue correcte et régulière, mais que je n'arrive juste pas à lire. Ni le premier mot, ni le second, pas plus que le troisième. Pas un seul mot n'a de sens manifeste dans tout le premier paragraphe. Mon assistant suggère froidement de noter zéro, puisqu'il n'arrive pas à déchiffrer non plus, et estime que l'étudiant a peut-être fait exprès pour masquer son incompetence. A bien y regarder, la copie ne comporte que cinq catégories de signes : des signes de ponctuation ; des lettres capitales, faciles à décrypter mais peu nombreuses ; des petites boucles, qui doivent être des voyelles (a, e, i, o, u, va savoir) ; des vagues, qui sont certainement des consonnes (m, n, w, v, r, au hasard) ; et des signes plus grands (l, b, p, t, q, y, devine).

J'essaie de décrypter le texte, en faisant varier sa distance et son inclinaison, en plissant les yeux et en m'appuyant, pour finir, sur des suppositions et des calculs de probabilités :

- Comme ce mot ça a l'air d'être '*organize*', ce mot là ça doit être '*ministers*', et celui-là '*opinion*'. Mais dans ce cas-là, je ne comprends pas pourquoi il y a le mot '*tomato*' ici, et '*parmesan*' et '*pepper*' un peu plus loin...

La copie est effectivement en anglais, ce qui rend les choses un peu plus complexes encore, en raison tant des défaillances de l'auteur dans cette langue que de mes propres lacunes.

- Ou alors, c'était pas '*ministers*' et '*opinion*', mais '*minestrone*' et '*onion*'. Dans cette hypothèse, avant, c'était pas '*organize*', mais '*organic*' ou '*oregano*'. Et ce que je pensais être '*parties*' c'était en fait '*parsley*'. C'est cohérent. Tout ça a l'air de se tenir. Mais ça veut dire que l'étudiant me donne une recette de soupe plutôt que de répondre à ma question sur les compétences du Conseil de l'Union européenne... Et ce n'est pas un peu bizarre de mettre du parmesan dans une minestrone ? Ca doit encore être un Anglais... »

J'essaie de commettre un abus de bien social

Le prochain congrès de l'Association française de science politique, où je dois présenter une communication, aura lieu à Montpellier en juillet prochain. Pour pouvoir m'y rendre, j'ai fait l'an passé une demande de soutien financier auprès de mon laboratoire. Il faut savoir anticiper quand on travaille au CNRS. Puis, en janvier, j'ai fait une demande de cofinancement auprès de mon université, pour bénéficier du soutien d'un fonds de mutualisation ; celui-ci est alimenté par un prélèvement appliqué aux contrats obtenus par les uns et les autres, à des fins de juste répartition des ressources entre les chercheurs, plus ou moins efficaces ou chanceux dans la quête de financements. C'est ainsi que le chercheur scrupuleux doit procéder.

J'ai pris une bonne heure pour estimer tous les coûts. J'ai erré de site Internet en site Internet pour m'enquérir des tarifs officiels de la nuitée pour un agent CNRS en province, pour découvrir celui d'un repas lorsqu'il n'y a pas de restaurant administratif accessible, pour trouver le prix de l'inscription pour un membre à jour de ses cotisations à l'association, puis pour estimer le coût du train et celui du parking à la gare. J'ai envoyé une demande détaillée, fier d'être un fonctionnaire respectueux des procédures et des deniers publics.

Puis, on m'a indiqué que ça n'allait pas, parce que j'ai mal estimé les coûts. On me priait de refaire une demande en tenant compte des éléments suivants : « Inscription 80 € ; Voyage 75 € ; Tarif nuitée 90 € ; Repas 15.25 € ». J'ai donc repris le dossier toutes affaires cessantes, un peu honteux d'avoir été sans doute trop gourmand. Mon article attendra.

Pour l'inscription, j'avais trouvé, sans coup férir, le bon tarif. J'étais assez content de moi.

En revanche, au terme de mes propres calculs, j'avais indiqué 120 Euros par jour de présence à Montpellier, somme devant couvrir l'hébergement et les repas. Mais, je le constate à présent, un peu confus, j'étais dans l'erreur : il fallait compter 90 Euros par nuit pour l'hôtel et 15.25 Euros pour le déjeuner et autant pour le dîner, ce qui fait un total de 120.50 Euros, et non 120 Euros comme je l'avais bêtement indiqué.

Pour le transport, c'est pire encore. Entre nous, il faut préciser qu'il est impossible de connaître le tarif du train à l'avance, puisque la réservation n'est pas ouverte en octobre pour le mois de juillet. J'avais donc dû ruser, et faire des simulations à des dates fictives. J'avais fini par indiquer 100 Euros : environ 60 pour le train (seconde classe et billet non modifiable ; je ne suis pas chargé de clientèle à la Banque Populaire non plus...) et environ 40 pour le parking à la gare, puisqu'il n'y a pas de transport en commun entre mon domicile et cet endroit, et aucun moyen d'y stationner hors parking. Je dois avouer que je n'ai pas envisagé le bus Macron pour me rendre à Montpellier, et je suis assez soulagé qu'on ne me l'ait pas suggéré ; l'administration n'en a sans doute pas encore entendu parler. Toutefois, on me dit que je me suis trompé : il fallait indiquer 75 Euros

pour le train, et non 60. J'ignore d'où sort ce montant, puisque ça fait au moins dix ans qu'il n'y a plus de tarif « officiel » pour un trajet SNCF donné, mais des douzaines de tarifs qui varient du simple au quadruple selon le degré d'affluence. Un jour, l'administration s'en rendra compte, comme elle a fini par comprendre qu'un vol *low cost* revient moins cher que le chemin de fer, qu'il est ruineux d'exclure par principe un moyen de transport qui, depuis les années 1960, n'est plus réservé aux grands capitaines d'industrie, aux ministres et aux vedettes du music-hall, et que les avions ne sont plus de somptueux Constellation où l'on mange des blinis au beluga arrosés de champagne millésimé. Je m'enquiers aussi du tarif exact du parking à la gare, histoire de ne pas finir devant une cour disciplinaire : ce n'est pas 40 Euros, comme je l'avais estimé, mais 46 Euros. Je savais que les parkings bordelais étaient aux mains d'une organisation mafieuse, mais je ne pensais pas qu'elle pratiquait des tarifs aussi rédhibitoires.

Le taxi à Montpellier ? J'y avais renoncé d'emblée ; comme je ne travaille pas chez Saupiquet, j'ai l'habitude de marcher. Au total, on arrive à 111 Euros, soit 11 Euros de plus que le montant que j'avais initialement estimé. Le prix effectif sera sans doute différent encore, selon le train que je prendrai et le moment où je le réserverai, mais c'est un autre problème, dont je me justifierai devant les autorités compétentes en temps voulu. Je suis confiant et serein.

J'ai donc modifié ma sollicitation financière : celle-ci n'est plus de 50% de 430 Euros, comme indiqué par initialement par erreur, mais de 50% de 442 Euros. Comme la différence est en ma faveur, je vais pouvoir m'offrir un taxi à la gare le jour de mon arrivée à Montpellier : « Je vais à l'hôtel du Passage. Oui, je sais, c'est un quartier dangereux, mais avec mon budget, je n'ai pas trop le choix... Vous m'arrêterez quand il y en aura pour six Euros au compteur, s'il vous plaît... ».

Une réunion au sommet

Dans un restaurant discret, à Paris, début février 2017 :

- Accoyer : Je vous ai réunis, en tant que Secrétaire général du parti, pour qu'on parle de l'élection. La cote de François ne décolle pas, malgré ses mises au point, et l'élection est dans deux mois. Qu'est-ce qu'on fait ?
- Jacob : ouais, faut faire un truc ! C'est tout le business qui s'effondre ! Les actionnaires sont furieux !
- Baroin : les actionnaires ?
- Jacob : qu'il est con celui-là... Les députés ! Ils vont perdre leur job à cause de tout ça... T'as pas pigé ? Ils nous demandent des comptes !
- Accoyer : Bon, quelqu'un a une idée ?

- Baroin : ben, François pourrait céder la place...
- Accoyer : à qui ?
- Baroin : je sais pas moi... à moi ?
- Fillon : c'est hors de question ! J'en fais une affaire de principe. J'ai gagné la primaire, j'ai le pognon de la primaire, ce sera moi et personne d'autre ! De toute façon, je suis le seul à pouvoir gagner, à pouvoir réformer la France et redresser son économie et ses comptes !
- Baroin : hé, t'es pas en meeting, François... Calme toi... Garde ça pour ce soir
- Accoyer : oui, ne t'énerve pas François, on discute juste...
- Wauquiez : Il a raison Baroin... Il faut un nouveau candidat. Quelqu'un de jeune. De dynamique. D'intelligent. D'opiniâtre. D'honnête. Et quelqu'un que les cons qui votent FN aiment bien...
- Accoyer : et qui est cette perle rare ?
- Wauquiez : euh, moi ?
- Fillon : écoute, Laurent, je crois que je viens d'expliquer que c'était pas une option. Tu lâches ton téléphone et tu suis un peu la conversation ?
- Jacob : on pourrait dézinguer le Macron ? Je l'aime pas ce type...
- Estrosi : on pourrait dire qu'il est gay, comme ça les gens de la Manif pour tous voteront pas pour lui !
- Raffarin : mais il le fait exprès ou quoi ? Ils voteront pas pour lui, ils voteront pour nous ! Ca fait un an qu'on lèche le cul à ces imbéciles ! T'as rien suivi ou quoi ?
- Poisson : Oui, tout le monde s'en fiche chez les amis cathos si Macron est pédé ! Ils voteront pour nous...
- Baroin : d'abord, on dit pas 'pédé'...
- Poisson : comment ça, on dit pas 'pédé' ? 'Tarlouze', 'tafiolle' ou 'pédale' ce sont des insultes, mais 'pédé' c'est juste un mot, non ?
- Raffarin : (sourir) Si vous pouviez la mettre en veilleuse deux minutes... Bon, il faut trouver autre chose. Une autre idée ?
- Estrosi : on pourrait dire que Macron n'est jamais à l'Assemblée...
- Raffarin : tu fais vraiment exprès, Einstein ? C'est pas possible autrement...
- Estrosi : ben quoi ?
- Raffarin : Il est pas député, Macron !
- Estrosi : Ah ? Mais il fait comment pour vivre alors ?
- Raffarin : j'en sais rien ! Il vit de ses économies de banquier ou c'est sa femme qui paie...

- Estrosi : Mais s'il est pas député, elle peut pas être assistante...
- Raffarin : elle était prof ! Elle travaillait pour de vrai ! Maintenant elle touche une retraite
- Estrosi : Dingue ça... C'est la première fois que j'entends un truc comme ça. Si les femmes des mecs qui font de la politique doivent bosser, à quoi ça sert qu'on se décarcasse ? Alors c'est elle qui l'entretient ? On pourrait pas l'attaquer là-dessus ? Dire qu'il se fait payer par sa femme ?
- Fillon : T'es complètement con ou quoi ? Tu crois que c'est le moment de parler de ce genre de choses ?
- Accoyer : et sur Hamon, on a un truc ?
- Baroin : Oui ! Il ne met jamais les pieds à l'Assemblée non plus ! Il a des scores minables. On pourrait dire que c'est inacceptable d'être aussi peu présent...
- Fillon : Tu vas pas t'y mettre aussi ? Ecoutez les gars, mangez votre homard et taisez-vous... On bosse...
- Estrosi : Mais quoi ? Qu'est-ce qu'il a dit ?
- Fillon : Mais quoi ? Personne n'y va à jamais l'Assemblée, andouille ! Tu veux vraiment que les journalistes s'intéressent à mon taux de présence ??? Je sais même pas où il est mon bureau !
- Wauquiez : ben tiens, justement, il faudrait s'en occuper des journalistes... Les mecs du Canard et de Mediapart, ils commencent à nous gonfler ceux-là
- Fillon : c'est vrai que ça commence à bien faire, cette dictature des médias
- Wauquiez : Je pourrais en parler à Dominique...
- Accoyer : Dominique ?
- Wauquiez : ben oui, Domi. L'ancien chauffeur de Pasqua, le grand, avec la balafre...
- Accoyer : Mais t'es tombé sur la tête ??? On est plus sous Chirac ! On va tous finir en cabane avec tes conneries !
- Wauquiez : bon, t'énerve pas, moi je dis ça, c'est pour rendre service. Déjà que personne ne veut que je me présente... C'est toujours pareil : t'essaies de rendre service et tu te fais enguirlander !
- Accoyer : et sur Méluche, on a quoi ?
- Fillon : on a rien... Que dalle.
- Accoyer : t'as demandé à tes contacts au FSB ?
- Fillon : oui ! Les russkoffs me disent qu'il connaît mieux Vladimir que moi et qu'ils feront rien contre lui ! Ils veulent bien saquer le p'tit banquier, mais c'est tout.

- Estrosi : et si tu allais à la télé pour dire que tu regrettes et que tu vas tout rembourser ?
- Fillon : mais ça va pas la tête ou quoi ? T'es dans un grand jour, toi ! Je déclare un patrimoine d'un million, et je rembourse, comme ça, un million, grand prince. Et je le sors d'où le million ?
- Estrosi : ben tu sais bien...
- Fillon : oui je sais bien ! Mais j'explique ça comment ? Que j'ai gagné au loto ? Purée, mais on n'a vraiment que des champions chez les Républicains !
- Accoyer : calme toi François. C'est pas la peine de s'énerver contre Christian. Tu sais bien comment il est. Et si on redemandait à Alain de s'y coller ?
- Fillon : vous savez ce que j'en pense...
- Raffarin : oui, oui, on sait, on réfléchit juste. D'ailleurs, il ne veut pas, Alain. Il a pas envie de repartir pour un tour de manège. Il dit que les mecs du Canard vont ressortir tous les trucs de la mairie de Paris, et qu'ils en ont des kilomètres...
- Fillon : Sarko en a aussi. Et il se fera un plaisir de faire des courriers comme il a fait pour moi...
- Wauquiez : on pourrait attaquer les juges ? Dire que c'est des rouges qui s'en prennent à François, parce qu'il défend les valeurs de la France éternelle ?
- Accoyer : on l'a déjà fait... Ca nous amènera pas loin, et ça les énerve. Ca va se finir par une mise en examen si on les provoque...
- Jacob : oui, mais faut qu'on trouve un truc, parce que les actionnaires, ils sont pas contents...
- Fillon : on a compris !!! Y en a vraiment qui pensent qu'à eux ! Quelqu'un y pense, à moi ?
- Accoyer : allez, on se calme. On est tous dans le même bateau. Donc, je résume : François reste candidat et on n'a rien contre personne. Comment on fait ?
- Poisson : et si on disait que Hamon, Macron et Mélenchon sont juifs ?

Les ravages de la culture Facebook

Hier soir, à la boulangerie de mon quartier, une dame, la quarantaine, s'adresse à la vendeuse :

- Bonjour, je voudrais deux pains aux chocolat...
- Bien...

- Oh ! Où ai-je la tête !
- ... ?
- Pourquoi j'ai dit 'pain au chocolat' moi, et pas 'chocolatine' ?
- ...
- C'est fou ça ! J'ai vécu quatre ans à Paris, et là-bas je n'arrivais pas à dire 'pain au chocolat' une seule fois ! Tout le monde se moquait de moi quand je disais 'chocolatine' !
- ...
- Et maintenant, chez moi, à Bordeaux, je dis 'pain au chocolat' !
- Ah...
- Alors qu'il faudrait dire 'chocolatine' ... Et vous-même, vous dites comment ?
- Oh, ma foi... je sais pas, euh... les deux...
- Ah bon ? C'est drôle ça ! Parce que dans le sud on dit 'chocolatine', mais dans le nord on dit plutôt 'pain au chocolat'. Non ?
- ...
- Mais là, vous avez écrit sur le petit panneau 'pain au chocolat' ... Les gens disent 'chocolatine' d'habitude, non ?
- Oui... euh, enfin je sais pas... Ça fera 1.90€ s'il vous plaît...
- Vraiment, c'est incroyable cette histoire !

La dame, déçue du manque de réactivité de la vendeuse, qui affiche l'air morne et las de la personne qui a effectué toute la journée un travail éreintant et dépourvu d'intérêt, se tourne vers moi pour savoir ce que j'en pense. Je ne suis pas spécialement de mauvaise humeur, mais je n'ai pas, du moins pas plus que la caissière, envie de mener cette conversation navrante, entendue cent fois. Je la regarde avec l'air aimable et empathique que je prends quand un étudiant qui m'a demandé rendez-vous entre dans mon bureau avec une demi-heure de retard en sifflotant gaiement. Je ne bronche pas, souris pas, cille pas.

Je ne lui dis rien. Mais j'ai juste envie de lui hurler :

- Fous lui la paix à la vendeuse avec tes histoires à la noix lues sur Facebook! Y a que les Parigots exilés à Bordeaux et les bobos bordelais désireux de s'élever socialement en les fréquentant qui s'extasient encore de ces fadaises, entre deux remarques consternantes sur l'accent ou l'absence d'accent des gens ! Y'a que des néo-bordelais pour trouver le moindre intérêt à ces considérations langagières éculées. Elle entend ça vingt fois par jour, la vendeuse, tes commentaires à deux balles sur les chocolaines et les pains au chocolat. Tu veux pas lui faire le coup de la poche et du sac, tant que tu y es ? Ou

remarquer finement que les gamins d'ici disent « gavé » ? Elle en peut plus de ta culture Topito, de ce « top 10 du parlé bizarre d'Aquitaine qu'on-en-est-fier » ! Prends-les tes pains au chocolat, paie, libère la caisse, et trouve une copine avec qui discuter de tout ça !

Qu'est-ce qu'un héros ?

En faisant la cuisine dimanche soir, j'ai écouté sur France Inter une rétrospective de la semaine. J'ai eu droit, à nouveau, à un déluge d'adjectifs laudateurs pour qualifier la victoire de je ne sais qui, à je ne sais quelle compétition de tour du monde en bateau. Il n'y a, a priori, pas de quoi s'énerver : chaque sport a ses supporters, et le navigateur dont il est question est peut-être un génie du gouvernail, comme Frank Ribery l'est du ballon ou Sébastien Loeb du volant.

Le problème est ailleurs : dans le recours à un vocabulaire bien spécifique, celui qu'on réserve d'ordinaire aux héros. Mais qu'y-a-t-il d'héroïque à traverser un océan à la voile dans le cadre d'une compétition entre des bateaux bardés de technologie, dont le moindre déplacement est sondé par une nuée de satellites ? C'est sans doute un exploit sportif – comme faire 200 pompes sur les deux index, enchaîner trois looping en BMX ou marquer un but de 40 mètres – mais le marin qui gagne devient-il pour autant un héros ?

Attachée à l'idée de « héros », il y a celle de courage, mais aussi d'utilité sociale. Ce courage peut-il être dépourvu de sens ? Les abrutis sponsorisés par RedBull qui font du vélo sur la corniche d'un gratte-ciel ou qui sautent d'un avion sans parachute sont-ils des héros ou juste de pauvres types, prêts à se tuer pour une parcelle de gloire ou un chèque ? Le vocable de « héros » ne devrait-il pas être réservé aux gens qui font preuve de courage au bénéfice des autres, de l'intérêt général ou de valeurs, et qui luttent contre la fatalité ou l'oppression ? Doit-on vraiment l'appliquer à des individus qui aiment se faire peur ou se mettre volontairement en difficulté pour le seul plaisir du frisson ou pour acquérir une renommée monnayable ?

Le héros, pour moi, c'est le sauveteur qui essaie de retrouver des gens vivants dans un immeuble qui menace de s'effondrer. C'est la personne qui va intervenir dans le métro quand une autre se fait harceler par une bande de voyous. C'est le migrant Syrien qui traverse l'Europe à pied en hiver pour mettre sa famille à l'abri des bombes. C'est le militant qui manifeste contre un dictateur, au péril de sa liberté. C'est le bénévole qui passe ses nuits en maraude pour venir en aide aux SDF transis. C'est la caissière qui accumule les heures d'un boulot ingrat et mal payé pour nourrir décentement ses gamins. C'est le gars qui prend son bateau dans la tempête pour aller sauver des naufragés.

Traverser l'océan à toute berzingue sur un bateau à 5 millions d'euros sponsorisé par une banque, sachant qu'en cas de pépin on va dépêcher un porte-hélicoptère, n'a rien d'héroïque. On pourrait même trouver ça d'une incommensurable indécence, dans un

monde où les gens crèvent de faim et où les garde-côtes et les militaires ont autre chose à faire que d'aller secourir des nantis en mal de frisson. Mais je n'irai pas jusque-là. J'ai trop de respect pour les sportifs et leurs sponsors.

Le Monde Madame

Le week-end, le quotidien *Le Monde* est livré avec un supplément. Il s'agit d'un luxueux magazine en papier glacé appelé « M ». On y trouve de la publicité pour des parfums, des chaussures de luxe et des Audi, des articles auxquels je ne comprends rien et qui me rappellent les chroniques cinéma sous cocaïne de Gérard Lefort dans *Libération*, des reportages photos ridicules (la semaine passée : un petit garçon avec des accoutrements de dame et du rouge à lèvres), des guides d'achat qui expliquent à des nantis désœuvrés comment dépenser deux ans de Smic en achetant une jolie montre ou un chouette sac à main, et des interviews navrantes de gens dépourvu d'intérêt.

Je me suis toujours dit que *le Monde* devrait pousser la logique à son terme et proposer un « *le Monde Madame* », bien misogyne, sur le mode du *Figaro Madame*. Un de ces suppléments que l'on qualifie de féminin pour préserver la susceptibilité du lecteur mâle, afin qu'il ne se sente pas frivole en consultant cette publication navrante, puisqu'elle est destinée à sa tendre épouse – qui n'en a que faire.

Ce matin, j'ai été exaucé : en cherchant *Le Monde* dans ma boîte aux lettres, il n'était pas accompagné du « M », mais du *Figaro Madame*.

VDM !

Facebook est un lieu sans équivalent de mise en scène de sa vie et de sa réussite : un diplôme ou un job ; un nouveau compagnon, humain ou animal ; un restaurant gastronomique ou un marathon ; de beaux enfants ou des chaussures chics ; une voiture neuve ou un voyage lointain ; une quiche aux poireaux maison ou un bouquet somptueux. C'est normal : un bonheur ou un succès n'est rien s'il n'est pas partagé, pour les uns, ou envié, pour les autres.

Au fil du temps, les gens ont toutefois appris la modération, ou une forme de roublardise. On ne jette plus sa réussite à la figure des autres sans un peu d'ironie ou une bonne excuse, de peur qu'elle ne vous soit renvoyée à la figure. On distille toujours des informations sur son incroyable réussite, mais au gré de propos anodins ou de jérémiades. Voici quelques exemples, pour ceux qui ne maîtrisent pas encore l'art de la vantardise camouflée :

- Pas moyen de trouver un camembert correct à San Francisco ; cette ville est une plaie
- Le Petrus 58 du dîner avait goût de bouchon. VDM
- Mon iPhone a pris l'eau à plage. Les Seychelles cette année, c'est galère sur galère !
- Plus moyen de trouver mon dernier livre ; l'éditeur n'assure pas une cacahuète !
- Chez Pierre Gagnaire, les gens étaient dingues parce qu'il y avait George Clooney ; on ne m'y reprendra pas
- Un con a rayé la coque de mon Riva ; refaire le vernis va être un vrai casse-tête
- Hier en boîte, les mecs étaient tous après moi à cause de ma nouvelle jupe ; c'est soulant...
- Je reviens de Hong Kong à l'instant ; dans l'avion, le Champagne était tiède... ☹
- Ma fille a eu très-bien et les félicitations du jury au bac ; maintenant va falloir trouver un cadeau, pfff...

EN JAGUAR

Conversation imaginaire (je n'ai rien acheté ce coup-ci)

- Ma chérie, je viens de voir sur le forum Jaguar qu'il existe des endoscopes USB ; c'est une petite caméra, dotée d'un éclairage LED, que tu branches sur ton ordinateur et qui te permet de voir des trucs difficilement accessibles...
- Ah...
- Les mecs du forum s'en servent pour voir le dessous du moteur sans se coucher sous la voiture, ou inspecter les chambres de combustion. Mais ça peut aussi servir pour visiter une canalisation
- Oui, oui...
- Les copains du forum disent que c'est vraiment génial. Le modèle de base ne coûte qu'une dizaine d'euros ! C'est dingue...
- Ben, achète ce truc alors
- Oui, mais voilà Paul du forum dit que ceux sans stabilisateur optique, ils sont difficiles à utiliser. On voit rien, ça tremblote trop...
- Ah bon...
- Oui, vraiment, sans stabilisateur ça vaut pas le coup
- Ben prend avec, que veux-tu que je te dise ? Même si tu ne bricoles jamais la voiture...
- Oui, mais si je suis bien équipé, je vais pouvoir le faire ! Pascal22 dit que ceux qui ont une résolution VGA, on ne voit pas bien. Faut prendre de la HD, ou mieux, de la 4K ! La 4K c'est 4 millions de pixels, c'est prodigieux !
- Oh, tu sais, moi, la 4K...

- Roger dit que les modèles qui ne sont pas IP67 ne sont pas vraiment étanches, c'est embêtant
- Hmm...
- Et Jaggix il dit qu'il faut prendre le modèle avec 7 mètres de câble, sinon c'est dommage ; tant qu'à faire...
- ...
- Mais, en fait, si tu achètes le modèle 4K, c'est bête de regarder les images sur un bête PC SVGA comme on a. Faut un ordinateur avec un écran 4K, c'est logique...
- Oui, probablement... Dis, tu en viens au fait ?
- Bon, voilà. En fait je l'ai déjà acheté mon endoscope USB. J'ai pris le 4K, avec stabilisateur, certifié IP67, et avec 7 mètres de câble, pour que ça marche vraiment. Et j'ai aussi pris un nouvel ordinateur pour bien voir les images. Du coup, je crois que pour les vacances cet été, on va rester en France...

Pitié pour les nouveaux !

Lorsque je vais sur le forum XK8Passion, je suis à chaque fois impressionné par l'attention que tout le monde porte aux voitures des nouveaux. Dès que l'heureux propriétaire d'une XK8/XKR s'inscrit et se présente, tout le monde a hâte d'admirer son achat. Alors il met des photos, s'il arrive à comprendre comment il faut faire. C'est une sorte de bizutage. Ensuite, c'est parti pour la séquence : doute – fierté – inquiétude – honte.

Je m'explique.

Tu cherches une voiture pendant un an. Tu en envisages une trentaine, sur la base d'annonces, et tu en essaies cinq. Souvent, quand tu en vois une qui te plaît, le temps d'appeler, elle est vendue. Tu lis le forum tous les soirs pour essayer de faire un bon achat, comprendre à quoi rime la fiabilisation du moteur 4.0 litres, ce que sont les CATS (les suspensions pilotées) et pourquoi les appuie-têtes ne remontent plus, saisir la différence entre les couleurs Ebony et Midnight Black, savoir ce que ça veut dire BRG (British racing green) et RHD (right hand drive), et cerner les avantages et inconvénients d'une voiture d'origine italienne ou allemande. Tu mets des liens vers des annonces du Boncoincoin sur le forum, et immédiatement, deux douzaines de spécialistes décortiquent les informations et les photos qui y figurent, et mettent en garde contre des défauts intolérables, un prix abusif ou un vendeur marron. Quand il y en a enfin une de bien, qui jouit de l'approbation des experts les plus soupçonneux, un autre membre du forum te la pique.

Peu à peu, tu commences à connaître les XK8 et leurs éventuels problèmes, et à cerner le marché. Ça te donne de l'assurance vis-à-vis des vendeurs :

- Désolé, cher monsieur, ne me dites pas qu'elle est 'toutes options' si elle n'a ni les sièges chauffants, ni l'ampli additionnel. Et ne me faites pas rire avec le GPS : GPS, comme Gadget Périmé et Superflu ? Quant au ciel de toit, il est bien fatigué, je trouve. Je ne lui donne pas six mois pour me dégringoler sur le chef... Pour 12.000 je vous la prends, pas un sous de plus.

Tu finis par acheter celle qui te semble le mieux, parce que ça fait un an que tu attends, et que si tu traînes trop, ta femme va te dire que les sous vont plutôt servir à changer les meubles de la cuisine. Bon, tu as remarqué que le cuir du siège est un peu râpé et qu'il y a une éraflure sur le pare-choc avant, tu n'es pas sûr que la boîte et le pont aient été vidangés, mais pour le reste, elle a l'air bien. Tu te doutes que tu as payé un peu cher, mais si on te demande, tu resteras évasif ou tu mentiras, pour éviter qu'on ne se moque de toi.

Puis, tu mets une photo sur le forum, dont tu es très fier. T'en as pris 50, sous différents angles ; tu as choisi la meilleure, et tu l'as même un peu photoshopée, pour faire ressortir le brillant de la peinture. D'abord, les copains te félicitent : « superbe voiture ! », « j'adore la couleur », « beau félin ! », « bel achat, bravo, enjoy ! ». Tu es content, même si tu sais que c'est un peu vain ; ce n'est jamais que la 500^{ème} XK du forum, et elle n'a rien de spécial. Et si elle avait un truc spécial, genre mascotte de Jaguar bondissant sur le capot, jantes pas d'origine ou élargisseurs de voies, tu prendrais cher. C'est le genre de voiture esthétiquement bien née, dont il est difficile d'améliorer l'aspect sans tomber dans le tuning. Alors les gardiens du temple sont intraitables.

Ensuite, commence le concours de celui qui va trouver le plus de problèmes à ta voiture... Comme dans la chanson : « Et les pneus ! Et les pneus. Le volant ! Le volant. Le capot ! Le capot. Alouette ! » Les membres du forum sont évidemment bien intentionnés ; ils ont eu le problème de l'antenne qui ne rentre plus complètement, du couvercle de malle décalé ou de la buée dans les phares, et veulent juste t'expliquer comment y remédier. Mais ça te fait angoisser, surtout si tu appartiens à la catégorie des gens qui ne voient pas bien à quoi servent des bougies, sauf à mettre sur un gâteau.

Si tu as le malheur de mettre une photo capot ouvert, l'administrateur du forum te trouvera une liste de réparations qui va t'obliger à quitter ta femme, vendre ta maison et donner tes enfants (ou l'inverse). D'autres membres vont être agacés par la clairvoyance du patron : « Mince, comment j'ai pu rater ça ! Ce type a vraiment l'œil... C'est vrai qu'on voit que ça suinte par là... ». Alors ils vont trouver d'autres trucs. Te dire que, à bien regarder la première photo, celle où la peinture brille vachement, la voiture est un peu de traviole : 4 amortisseurs = 4.000. Ils vont t'expliquer que, tant qu'à faire, il faut en profiter pour changer les silentblocs : « Sur une voiture de dix ans, c'est o-bli-ga-toire ». On t'indiquera gentiment que c'est un jeu d'enfant, que tu peux acheter un kit de pièces sur internet pour une bouchée de pain, et que c'est fait en une après-midi. Mais toi, tu n'as même pas de clé de 12 dans ta caisse à outil, et aucun copain mécano. Alors tu t'en

remets à ton garagiste : 1.000 de plus. Et puis tu arrêtes de lire les commentaires de tous ces types dotés d'un don mnémonique, capables de lire les codes-erreurs du lecteur OBD de ta voiture rien qu'en regardant sa photo : « Mince, elle est très belle comme ça et elle roule bien. Je vais pas non plus investir 10.000 balles dans une voiture qui m'en a coûté 12, surtout que j'ai dit à ma femme que le coût d'entretien serait ri-di-cu-le. »

Puis tu penses avec horreur à la sortie du forum le mois prochain, à laquelle tu t'es inscrit : 15 voitures et quelques-uns des membres les plus affutés. Tu te dis que, de visu, ils vont te démontrer que tout est bon à jeter ou à réparer dans ton carrosse. A part l'allume-cigare, qui a l'air nickel. Et encore : es-tu vraiment sûr du voltage ? Est-ce la pièce d'origine, en fait ? Si ce n'est pas le cas, ne peut-on en déduire que la voiture a subi un court-circuit et un début d'incendie de la console centrale, et que l'intérieur a été refait, à la va-comme-j' te-pousse, avec des pièces de Ford Mondéo ?

Au fond de toi, tu sais bien que les autres disent ça pour ton bien, sans malice ni animosité. Que l'œil aiguisé des uns et des autres t'a évité d'acheter quelques merguez. Et chacun admet sur le forum que personne n'a une voiture parfaite : une XK ça vieillit, irrémédiablement, et il n'est question que de partager des trucs et des retours d'expérience, pas de dénigrer les jouets des autres.

Mais quand même ! Ta femme et tes enfants t'ont cru quand tu as dit que ton bolide était comme neuf, et que tu avais fait l'affaire du siècle. Et tes collègues de bureau ont été très impressionnés par ta capacité à dégoter la perle rare, toi qui avais la réputation de n'y rien connaître. Quand tu conduis ta nouvelle voiture, tu es fier – même si, à présent, tu angoisses à l'idée qu'un voyant s'allume au tableau de bord, surtout celui qui signifie une anomalie-moteur...

Alors tu t'inventes une maladie, et tu annules ta participation à la sortie.

J'y pense souvent, à ce petit-nouveau, qui n'y connaît rien, qui s'émeut d'avoir peut-être fait un mauvais achat, qui n'a ni les compétences ni les moyens pour procéder à toutes les réparations et adaptations préconisées par les membres du forum, qui se demande si c'était vraiment une bonne idée que d'acheter une voiture de luxe... Plutôt que de l'effrayer, on devrait le ménager, prendre exemple sur les médecins, et ne lui révéler l'horrible vérité que de manière séquentielle et incrémentale, en épargnant son égo, ses angoisses et ses finances :

- Cher monsieur, vos examens sont normaux. Il n'y a pas d'inquiétude à avoir. Rien d'excessif du moins. Nous devons encore vérifier une ou deux choses, mais soyez sans crainte, vous êtes entre de bonnes mains. On se revoit bientôt... Le mois prochain ? Oh, disons plutôt la semaine prochaine, c'est mieux. Autant ne pas laisser traîner ça...
- Ah, cher Monsieur ! Rassurez-vous : tout va très bien. Les examens complémentaires sont bons. Je vais néanmoins vous adresser à mon collègue, le Professeur Fournichard, qui va pouvoir vous rassurer pleinement. C'est un spécialiste de la maladie que nous pensons que vous n'avez pas. A bientôt.

- Comment allez-vous depuis la dernière fois ? Je viens d'avoir le Professeur Fournichard au téléphone. Il est d'accord avec moi : nous sommes sereins. Pour l'heure, rien n'est sûr, et quand bien même le pire serait avéré, ce qui n'est pas encore établi formellement, c'est une maladie qui se soigne bien. Même très bien. Dans certains cas. Néanmoins, tant qu'à faire, pensez à mettre de l'ordre dans vos affaires...
- Bonjour ! Vous avez l'air très en forme ! J'ai eu vos derniers résultats. Ce n'est pas si mauvais que ça... Ne vous inquiétez pas, on va vous sortir de là. J'ai lu ce matin même un article au sujet de nouveaux essais très prometteurs menés en Nouvelle Zélande... Néanmoins, si vous pouviez régler les dernières consultations à ma secrétaire en partant, ça m'arrangerait...

A quoi sert un forum ?

Comme je l'ai déjà écrit, il n'est pas raisonnable d'acheter ou de posséder une vieille Jaguar sans être inscrit sur un forum dynamique. On y trouve une masse d'informations et un degré d'expertise absolument uniques. C'est la magie des réseaux de savoir, fondés sur la mise en commun des connaissances et des expériences d'un grand nombre de personnes disposant chacun de quelques ressources partielles et limitées, dans une logique d'agrégation, à la fois neuronale, cumulative et délibérative.

Dans les faits, c'est un peu différent, et le forum XK8 Passion fonctionne de la manière suivante.

Un membre, après s'être dûment présenté aux autres, pose une question, parce qu'il veut acheter une XK ou a un souci avec celle qu'il possède. C'est une voiture dont les propriétaires louent la fiabilité avec aplomb, mais ça reste une anglaise, qui offre de quoi nourrir un forum qui recense sur des dizaines de milliers de pages des centaines de problèmes techniques plus ou moins récurrents, admettant des solutions plus ou moins efficaces.

Les membres répondent à cette question dans un certain désordre, avec souvent des malentendus (« mais tu parles du siège des soupapes ou des sièges de la voiture ? ») ou des demandes d'explications (« tu peux nous mettre une photo de ce que tu appelles 'le bidule accroché sur le machin noir près de l'alternateur ? »). Nombreux sont ceux qui interviennent dans les débats sans lire tout le fil, qui fait souvent 5 ou 10 pages, et rouvrent sans cesse des points a priori réglés, ou répètent des blagues déjà faites (« quand tu dis 'siège', tu parles de ceux des soupapes ou de ceux de l'habitacle ? LOL ! »).

D'autres enveniment la situation, en restant exclusivement dans le registre de la plaisanterie, en abusant des *private jokes* qui échappent complètement aux nouveaux et souvent à l'auteur de la question, et en lançant des digressions sans queue ni tête. Ce

sont généralement ceux qui ne connaissent rien à la mécanique mais veulent quand même participer à la discussion, parce qu'il n'y a pas de raison qu'il n'y ait que les experts pour s'exprimer sur le forum.

A la fin des échanges, et avant que quelqu'un ne déterre le sujet pour relancer la discussion, l'administrateur du forum découpe le fil en plusieurs morceaux. Il archive les informations techniques qui présentent un certain intérêt, et conserve dans une rubrique dédiée les discussions les plus drôles. Puis, ce Dr House de la Jaguar XK réfléchit en inspirant profondément et en consultant ses archives personnelles, et donne la bonne réponse, parce qu'il connaît les faiblesses de chaque modèle, millésime par millésime, la dimension et le couple de serrage de tous les boulons présents sur ces voitures, et l'origine de chaque bruit suspect – de l'agaçant 'tiguidik' de l'aérateur gauche, à l'effrayant 'coink' de la boîte de vitesse. On pourrait lui poser directement la question, sans en passer par dix pages d'errements, de fausses pistes et de blagues plus ou moins amusantes, mais le forum ne servirait plus à rien.

Du bonheur de rouler en XKR

Sur le forum Jaguar, une partie des membres inscrits n'a pas encore de voiture. Ils viennent là, comme moi à l'époque, pour s'informer sur les véhicules et les points à surveiller lors d'un achat, pour se faire une idée du coût d'entretien à long terme, de la possibilité ou pas de transporter des enfants, du caractère durable ou pas de l'enthousiasme des propriétaires. Les plus anciens consacrent beaucoup de temps à soutenir moralement les novices dans leur projet d'achat : les conseiller, répondre à leurs questions, expertiser les annonces qu'ils partagent. Mes compétences techniques réduites ne me permettent pas d'identifier au premier coup d'œil les défauts d'une voiture, de distinguer si elle est passée au marbre ou si elle a été bricolée avec des pièces qui ne correspondent pas à l'année de production, ou d'avertir l'acheteur potentiel sur le caractère suspect d'un véhicule trop vu en vente. Mon registre, c'est d'encourager les nouveaux à sauter le pas en partageant mes expériences de conduite. En voici une.

« Aujourd'hui, j'ai fait rouler gros-minet – une gentille XKR 2003. Je ne résiste pas au plaisir de vous faire partager cette expérience. Elle est on ne peut plus banale pour les membres du forum qui possèdent eux-mêmes un beau jouet, mais ceux qui ne sont pas encore équipés pourront y trouver l'envie de sauter le pas, d'acquérir cette somptueuse voiture dont ils examinent sans relâche les photos sur le Boncoincoin, plutôt que d'acheter de nouveaux meubles de cuisine. N'hésitez pas les amis, misez tout sur la Jaguar. A-t-on d'ailleurs jamais vu quelqu'un partager par écrit sa joie de posséder une nouvelle cuisine, fut-elle dotée d'un frigo américain, de tiroirs à fermeture amortie et d'une hotte télescopique ?

Cela fait trois bonnes semaines que je n'ai pas fait rouler mon XKR. Je n'aime pas la prendre par temps de pluie. D'abord, ce n'est pas l'exercice favori de ce type de véhicule, sujet à l'aquaplaning et pas très à l'aise derrière les camions qui balancent des gerbes d'eau. En outre, la mienne est noire et relativement propre, et je trouve dommage de la salir pour si peu. Je guette donc la météo depuis une semaine, dans l'espoir que le temps revienne au sec. Ce matin, ça semble confirmé. Je prends les clés idoines dans la boîte à clés. Premier plaisir. C'est la pensée syncrétique : des clés de Jaguar annoncent un trajet agréable.

Deuxième étape : déshabillage. Elle dort sous un abri, protégée par une housse sur mesure, à la technologie aussi avancée que la dernière couche Pampers. Ma housse a toutefois méchamment pris le pollen des chênes au printemps, et elle contribue désormais autant à salir la voiture qu'à la protéger. Je la mets quand même, pour lui éviter les intempéries, et j'essaierai de trouver une solution pour laver la housse ce week-end. Deuxième plaisir, donc : enrrouler l'écrin de l'arrière vers l'avant, en découvrant une carrosserie que je ne me laisserai apparemment jamais de contempler. Plus je vois des voitures de sport modernes, bardées de becquets et d'ailerons, chargées d'attributs en carbone et d'arêtes vives incohérentes, dotées de feux grimaçants exprimant avec balourdise la virilité la plus hostile, plus je m'étonne de l'équilibre parfait et de l'infinie harmonie des courbes de ma voiture. Le déshabillage se finit par le capot, la pièce maîtresse de ce chef d'œuvre automobile, avec ses louvres si suggestives. Oui, les événements à ailettes du capot des XKR s'appellent des louvres ; j'étais content de découvrir un si joli mot pour désigner une si jolie chose.

Je range la housse et reviens vers la bête. Je donne un rapide coup de chiffon, pour enlever le pollen jaune qui souille la carrosserie. C'est toujours un plaisir que de caresser les galbes sensuels de cette voiture afin de lui rendre son noir profond. Car elle est peinte avec un 'noir brillant direct' du plus bel effet : pas une peinture noire vernie, mais une peinture qui évoque une laque japonaise, avec de minuscules inclusions de mica, et présente l'avantage d'être beaucoup plus noire – pas de reflets intempestifs du vernis – mais aussi beaucoup plus fragile et exigeante.

Nouvelle satisfaction : je déverrouille la voiture, et elle obtempère. Cela signifie que je ne suis pas tombé en panne de batterie, même si j'ai négligé de mettre le mainteneur de charge la dernière fois que je me suis garé. Brave Minet. On trouvera peut-être excessif de s'extasier du fait qu'une voiture n'ait pas sa batterie à plat ; c'est le cas de millions d'autos tout ce qu'il y a de plus banales chaque jour. Mais tous les amoureux de la chose automobile savent que lorsque le véhicule n'est pas tout jeune, un peu délicat et un très attachant, on vit dans l'angoisse permanente de la panne stupide. Quoi de plus humiliant que de se réjouir de prendre son bolide et de rester en carafe parce que le module de l'essuie-glace automatique a consciencieusement épuisé la charge de l'énorme batterie ?

J'ouvre la portière et je contemple la beauté immaculée de l'habitacle. J'essaie sincèrement de m'intéresser aux intérieurs des voitures modernes. Récemment, j'ai vu une Jaguar XE Portfolio, dotée d'un magnifique habillage en cuir noir et rouge, et j'ai

trouvé que l'ensemble avait fière allure. Ceci dit, un tableau de bord en ronce de noyer grand comme une commode, des compteurs à l'ancienne ceinturés de métal brossé, des sièges en cuir clair, de l'aluminium massif sur les pédales et l'entourage de la boîte, une moquette épaisse comme la coupe en brosse d'un footballeur des années 1980, ça a quand même un tout autre charme que des plastiques uniformément noirs, du faux titane, des écrans LCD et des inserts en carbone – authentique ou pas.

Je m'installe, et je règle le siège, puisque la dernière fois j'ai véhiculé toute la famille en conduisant avec le volant sur les genoux. Je manipule les différents boutons qui commandent les multiples moteurs électriques du siège, et éprouve une grande satisfaction à constater qu'ils fonctionnent tous – sauf celui qui commande la hauteur de l'appuie-tête. La panne fait l'objet d'un tutoriel très complet sur le forum, mais je n'ai pas eu encore le temps d'examiner ça de près.

J'introduis la clé. Bonne surprise là encore : le volant, qui se met automatiquement en position haute à l'arrêt pour faciliter l'accès à bord, redescend à la position idoine, alors qu'il oublie souvent de le faire. Je mets le contact, et écoute attentivement les jolis couinements et bourdonnements de l'électronique, qui prépare le démarrage. Tous les voyants s'allument pour le test, et l'ordinateur de bord n'indique aucun message d'erreur : je félicite à nouveau la voiture, même si je concède, là encore, que c'est bien la moindre des choses. Puis je démarre. Nouveau motif de satisfaction : la batterie est vraiment bien chargée. La machine réagit au quart de tour, avec un joli bruit de démarreur, puis la mélodie grave et suave du V8 qui s'ébroue. Dans le rétroviseur, j'observe le gros nuage blanc qui s'élève à l'arrière de la voiture : ce n'est pas un signe de dysfonctionnement du moteur ou de pollution, mais l'échappement qui évacue l'eau qui s'était accumulée par condensation dans les silencieux et les tubes. Après quelques secondes, le ralenti, calé initialement à 1.200 tours/minute, se stabilise, très bas, à 700 tours. Le moteur tourne avec l'équilibre parfait et le discret glouglou propres aux V8. Quelle belle mécanique, noble et discrète !

Je sors la voiture, tout en douceur, en faisant attention de ne pas l'éborgner. Je prends la route, d'une allure très tranquille, pour faire lentement chauffer le moteur et la boîte, selon les préconisations de PapyJag : cinq minutes par palier de 1.000 tours/minute. Brutaliser une Jaguar au réveil est le pire outrage qu'on puisse lui faire, et le plus sûr moyen d'en user prématurément la mécanique. Je retrouve le confort de la suspension, la qualité de l'insonorisation, la précision de la direction, les trépidations du train avant sur les raccords de la chaussée, le feulement du V8, l'odeur du cuir.

Arrivé dans la forêt, je continue à ce train de sénateur sur une petite route piégeuse, fenêtres ouvertes, au son de Marvin Gaye. Je profite de la douceur de l'air, tant espérée. Cette voiture, c'est Dr Jekyll et Mr Hyde. Elle est juste parfaite pour rouler à 1.200 tours en écoutant une musique suave et en profitant du vent, et ne pousse aucunement au crime. Elle me rappelle les grosses américaines des années soixante, puissantes et lymphatiques, apathiques et charismatiques. Mais c'est aussi Mr Hyde, parce qu'elle sait se fâcher, avec une efficacité civilisée, et une réserve de puissance apparemment sans

limite. Je ne l'incite toutefois pas à ça : je n'en ai ni l'envie ni l'occasion. Il y a beaucoup de monde sur la route, de nombreux de travaux, et je suis d'humeur contemplative. En fin de parcours, j'effleure tout juste l'accélérateur pour me dépêtrer d'un camion polonais dont le conducteur ne fait aucun effort pour que je puisse prendre ma sortie sur l'autoroute ; à sa décharge, il est peut-être en train de faire une sieste, de se raser ou de consulter ses mails, alors je fais le nécessaire sans rien espérer de sa part. Par chance, je dose mon effort au strict minimum, de sorte que les policiers qui attendent l'automobiliste pressé et incivique au feu rouge juste après la bretelle ne s'intéressent pas à moi.

Arrivé sur mon lieu de travail, je me gare, en veillant à ne me mettre ni sous un pin (les larmes de sève des pins, quelle engeance !), ni sous un tilleul (les exsudations collantes des tilleuls, quelle misère !), ni trop près d'une autre voiture (les coups de portière des maladroits, quelle angoisse !). Un dernier regard énamouré, et je vais travailler.

Dans la journée, je pense plusieurs fois au plaisir que ce sera de rentrer le soir. La fin d'après-midi venue, je retourne vers mon carrosse, satisfait de le voir sagement garé là où je l'avais laissé. Une fois encore, c'est le cas de la plupart des voitures, et il n'y a pas de quoi se réjouir outre-mesure, mais le propriétaire d'un beau félin vit toujours dans l'angoisse d'un odieux kidnapping ou d'une dégradation gratuite, de la rayure haineuse de l'envieux ou de la déprédation de l'idiot qui s' imagine faire de la politique en cabossant une voiture élégante. Je prends le chemin du retour, aussi tranquillement qu'à l'aller. A quoi sert-il d'avoir une jolie voiture si l'on n'a plus de permis ou si l'on emplafonne bêtement une pile de pont ?

Avant de rentrer chez moi, je fais un petit détour pour prendre de l'essence dans ma station favorite, celle qui dispense le meilleur sans-plomb 98 de la région. J'admets que cette considération n'a aucun sens, mais je trouve toujours amusant que les gens disent aller ici où là pour acheter « les meilleures tomates du canton », « la meilleure baguette de la ville » ou « le meilleur foie de veau de la région ». Alors, moi j'achète la meilleure essence du coin. Ce qui n'est pas complètement faux. Sur ma Fiat Multipla – oui, j'ai roulé en Fiat Multipla première génération, laide et attachante à souhait – j'avais bouché deux injecteurs parce que, selon mon garagiste, je m'approvisionnais dans un hypermarché, dont les cuves étaient mal entretenues et l'essence chargée de dépôts. A la station, je discute avec le propriétaire d'une jolie Mercedes SL des années 2000. On se félicite mutuellement de la belle allure de nos voitures, comme le font au square les propriétaires de labradors ou les mères d'enfants en bas âge. La comparaison peut sembler choquante, mais elle n'est pas complètement hors de propos, me semble-t-il. Dans les trois cas, on s'enquiert du nom de ce dont il est question (animal, enfant ou voiture), de son âge, de ses qualités, et on se complimente sur sa bonne mine. A bien y réfléchir, il ne m'est jamais arrivé de complimenter quelqu'un sur son bambin ou son chien. J'y penserai une prochaine fois, pour ne pas avoir le sentiment de sombrer dans une psychose automobile.

Je repars, lesté de 65 litres d'essence de premier choix, qui fleure bon la noisette. D'accord, ça n'est pas vrai non plus, mais il n'y a pas de raison que les gens trouvent un arôme de noisette à leur jambon de Parme, à leur fromage basque ou à leur baguette tradition, et que je n'aie pas le droit d'en trouver un au précieux carburant qui permet à ma voiture de donner le meilleur d'elle-même. Devant moi roule prudemment un papi en R19 ; il tire une vieille remorque et pollue comme un porte-container sous pavillon libérien. Même avec les vitres fermées et la recirculation d'air, je suis inondé de miasmes de gazole mal brûlé. Je me tiens à distance. Pas moyen de le doubler : il y a d'abord une zone 30, avec de sévères bandes rugueuses, puis une ligne blanche, puis une intersection. Fort à propos, le papi met son clignotant pour tourner à gauche ; il va probablement chercher du compost. C'est une mauvaise idée, parce que c'est le pire compost de la région, tellement saturé en graines de mauvaises herbes qu'il fera très vite ressembler son gazon ou son potager à un chantier à l'abandon. J'en ai fait l'amère expérience. Le monsieur attend pour laisser passer des voitures qui arrivent en face ; je patiente moi aussi, la route n'étant pas assez large pour le contourner par la droite.

Un type arrive derrière nous à vive allure. Il fait trois choses que j'exècre.

D'abord, il conduit une Seat. Fondamentalement, je n'ai rien contre les Seat, et c'est idiot d'avoir des a priori à l'endroit de voitures qui peuvent être possédées par toutes sortes de gens. Néanmoins, près de trente ans de conduite m'ont permis d'établir que les conducteurs de Seat sont nettement plus pénibles que ceux des autres marques. On compte apparemment parmi eux un grand nombre de personnes – concrètement de jeunes-hommes – qui n'avaient pas les moyens de se payer une Audi, et jugent nécessaire de démontrer en permanence à tous les autres usagers de la route la sportivité ignorée, et quelque peu fantasmée, de leur véhicule.

Ca ne loupe pas : le gars fait un freinage appuyé, suivi de grands appels de phares. C'est une deuxième chose que je déteste. Certains ne s'offusquent pas de cette pratique, et considèrent que c'est une façon comme une autre d'attirer l'attention de quelqu'un. Pour ma part, si je comprends la logique lorsqu'il s'agit de signaler à un usager qui bloque la file de gauche sur l'autoroute en roulant à 110 qu'il pourrait se rabattre sur celle du milieu, ce n'est pas le cas le plus fréquent – du moins, de mon point de vue, puisque je n'occupe jamais indument la file de gauche. Je suis généralement destinataire d'appels de phares dans un autre contexte : une autoroute saturée, où les camions circulent à 90 sur la bande de droite, et les voitures, en file, à 120 sur celle de gauche. Il se trouve toujours un conducteur pour estimer que tous les véhicules devant lui, de Bayonne à Paris, qui ne peuvent pas avancer plus vite qu'ils ne le font en raison de la densité du trafic, doivent se ranger du côté des camions pour lui céder le passage. Je considère qu'un automobiliste qui tient ce raisonnement et le met en pratique avec d'incessants appels de phares, est aussi impoli qu'une personne qui balancerait un coup d'épaule à une autre pour la doubler dans la file d'attente du cinéma. Le temps est révolu où je baissais ma vitre pour tendre un majeur vengeur à l' impatient : c'est bien trop dangereux avec les psychopathes qui se promènent en liberté sur nos routes, et on prend toujours le risque de s'adresser de manière malséante à des policiers en

intervention urgente. Mais je n'en pense pas moins ; en mon for intérieur, je souhaite généralement à l'excité du phare, qui estime que la route lui appartient et que son temps est plus précieux que le mien, un accident spectaculaire ou une maladie effrayante, et dans les deux cas une mort lente, malodorante et douloureuse. En l'occurrence, le gars à la Seat me fait des appels de phares alors que je suis arrêté pour une raison on ne peut plus légitime : le papi a parfaitement le droit de tourner à gauche à cet endroit, et je n'ai aucune autre solution que d'attendre qu'il ait fini sa manœuvre.

Puis, c'était couru d'avance, le type fait une troisième chose que je déteste : il me colle. Il installe le museau de sa Leon à cinquante centimètres du parechoc arrière de mon grosminet. Ça me permet de voir sa trogne de blaireau à gourmette et Rayban, qui s'imagine que conduire avec un bras qui pend par la fenêtre et l'autre agrippé sur le dessus du volant, à la manière d'un bonobo, (comment fait-il les appels de phare ?) est susceptible d'impressionner qui que ce soit d'autre que sa petite amie tatouée, piercée et peroxydée. Je n'aime pas qu'on me colle sur la route. Peut-il y avoir un plus grand signe de bêtise que de penser pouvoir gérer une situation imprévue à vive allure en laissant trois mètres entre son véhicule et celui qui le précède ? A bien y réfléchir, je n'aime pas davantage ça à l'arrêt. Une pédale d'embrayage ou de frein relâchée par erreur, et c'est le tamponnage stupide. D'une manière générale, me faire coller en voiture m'est à peu près aussi agréable que me faire coller ailleurs : je n'affectionne pas plus d'entendre les flatulences du moteur diesel de la voiture qui me suit, que de sentir sur ma nuque le souffle chaud et fétide de l'inconnu mal lavé qui me presse dans la file du guichet à la gare.

Le type a donc le tiercé gagnant : Seat – appels de phare – pelotage automobile. Mais je reste serein. Avec l'âge, vient la sagesse. J'ai de mauvaises pensées, mais je ne m'énerve plus. Dans ces cas, au pire, ma conduite se fait particulièrement indolente, comme une invitation au conducteur pressant à prendre ses distances, me doubler ou aller se faire voir.

Le papi finit par tourner à gauche, dans un nuage noir et pestilentiel, et libère la voie. Je me dis que Fangio va me coller pendant tout le reste du trajet, et cette perspective ne me réjouit pas. Tout à coup, la solution m'apparaît. Alléluia ! Elle est là : la route devant moi, déserte, qui troue la forêt. Une belle courbe à gauche, qui se poursuit par une autre à droite, en légère montée, puis une ligne droite magnifique. Une chaussée large, un revêtement parfait, une absence complète de voie sécante, de riverain et de cycliste. J'hésite un peu : à quoi bon s'énerver alors qu'il ne me reste que trois kilomètres à parcourir pour rejoindre mes pénates ? Pourquoi donner à l'abruti pressé le sentiment qu'il peut me dicter ma façon de conduire ? Quid du risque, certes limité à 17h30, de croiser la route d'un chevreuil ou d'un sanglier, voire celle d'un chasseur éméché à la poursuite de l'un ou l'autre ?

D'un autre côté, j'ai lu hier sur le forum de savants commentaires sur la meilleure manière de décrasser son moteur. Visiblement, rouler au sans-plomb 98, même de premier choix, et faire sa vidange avec la meilleure huile, ne suffisent pas. Il faut aussi

régulièrement faire prendre des tours à la mécanique. Or, dans la journée, je n'ai pas dû dépasser les 2.500 tours. En outre, les fâcheux en Seat méritent qu'on leur administre régulièrement une bonne leçon, qui consiste à répondre à leurs aspirations sportives d'une manière qui les renvoie à la dure réalité des performances de leur poêle à mazout. Je décide donc de joindre l'utile – le décrassage de mon moteur – à l'agréable – faire chanter un peu la mécanique – et d'apprendre dans le même temps les bonnes manières à un conducteur impudent.

Je passe donc le sélecteur de boîte sur le mode sport, j'attrape le volant bien fermement, et j'écrase l'accélérateur sans aucune fantaisie : littéralement, pied au plancher. La mécanique semble hésiter un peu, puis libère d'un seul coup toute la cavalerie. A chaque fois, je suis surpris et ravi par ce lâcher de chevaux. C'est le côté Mr Hyde de cette voiture : comment imaginer que le tapis volant, élégant et docile, que je conduisais une minute plus tôt, puisse se transformer ainsi en attraction de fête foraine ? Le compresseur se met à siffler comme une turbine d'hélicoptère : à la différence d'un turbo, il produit son effet démoniaque sans aucun délai. Pas la peine d'attendre la montée en régime pour disposer d'un couple de Caterpillar : la puissance est là, immédiatement, un peu comme lorsqu'on actionne la gâchette d'un Kärcher. Certains n'aiment pas ce son, qui, il est vrai, couvre les vocalises du V8. A titre personnel, je le trouve vraiment jubilatoire. Ça doit encore être un phénomène syncrétique : forcément, on n'entend le compresseur chanter que lorsque la voiture accélère méchamment, et l'expérience est donc plaisante... Tout se met à bouger très vite : les aiguilles de l'instrumentation, le paysage, la route. Bien cramponné au volant, je négocie la courbe à gauche, puis celle à droite. La boîte fait défiler les rapports avec une douceur étonnante et le moteur n'en finit pas de monter et remonter dans les tours, l'aiguille flirtant avec la zone rouge, à 6.000 tours. A l'entrée de la ligne droite, j'ai très largement dépassé la vitesse autorisée. La Seat n'est plus qu'un point jaune dans mon rétroviseur. Je relâche l'accélérateur et laisse la voiture ralentir tranquillement. Elle a une inertie impressionnante, comme si elle était animée d'une volonté propre, et voulait faire durer le frisson de la vitesse. Au bout de la ligne droite, c'est l'entrée du bourg où j'habite. La vitesse est limitée à 50, c'est urbanisé, et il y a peu après un 'coussin de Francfort' qui impose de rouler plus doucement encore. Alors je réduis progressivement mon allure, pour arriver à la vitesse recommandée.

En vue du panneau d'entrée, je vois la Seat fondre sur moi comme l'épervier sur l'insouciant lapereau mâchonnant une pâquerette. Le type se colle à moi, laissant tout au plus deux mètres entre nos deux véhicules. Je ne m'étais pas trompé : c'est un authentique champion dans la catégorie des abrutis motorisés. Je m'attends à ce qu'il me double, ce que la ligne discontinue autorise, mais il s'y refuse. Son truc à lui, ce n'est pas de dépasser les autres pour rouler à l'allure de son choix, mais de leur imposer sa présence déplaisante, comme le frotteur du métro incommode la timide étudiante. Je regrette qu'il renonce à me dépasser, car à l'entrée de l'agglomération, les gendarmes sont là, jumelles laser à l'œil, apparemment déçus que mon nouveau copain et moi respections si scrupuleusement la limitation de vitesse. »

Conduire, c'est du sport

- Papa, au collège, on nous a dit qu'il fallait faire du sport. Surtout pour les hommes de plus de 40 ans, qui travaillent au bureau comme toi
- Ah...
- Et toi tu fais rien comme sport !
- Ben si, je me suis mis à la natation...
- C'est des blagues ! Tu as fait faire la piscine, mais tu te fais juste bronzer sur ta bouée ou tu fais l'idiot avec nous. Tu nages pas.
- Mais j'aime pas ça en fait... C'est ennuyant. C'est pas un sport pour moi
- On se demande vraiment quel sport est fait pour toi ! On l'a pas encore inventé...
- Je fais du ski...
- Six jours par an ! Et que quand il fait beau... Tu n'as même pas une paire de vraies chaussures de sport !
- Ben si, celles là, et celles-là, et les noires aussi...
- Des Converse, des Adidas Record ou des Reebok City c'est pas des chaussures de sport. Il te faut des chaussures pour faire du sport, pas pour faire le jeune... C'est pas pareil.
- Ok, t'as raison. Je vais en acheter tout de suite... Des trucs plus sportifs, plus techniques...
- Voilà, tu as compris. C'est bien papa !
- *
- Alors, t'as acheté des chaussures de sport ?
- Oui, elles sont terribles !
- Montre ? Mais... c'est quoi ça ? C'est pas des chaussures de sport !
- Ben si, c'est des Sparco Imola... C'est des chaussures super techniques...
- Jamais entendu parler... Si c'est pas Nike, Reebok ou Adidas, c'est pas des chaussures de sport. Et c'est pour faire quel sport ?
- Ben, c'est des chaussures pour les pilotes de course
- Quoi ?
- Oui. Les pilotes de Formule 1 et de rallye, tout ça. Regarde la forme et la matière de la semelle. Vois comme elles sont près du pied. Remarque la remontée du talon sur l'arrière de la chaussure... C'est super bien étudié ! Je vais les mettre pour conduire la Jaguar... En plus la couleur va bien avec celle des sièges !

Des voitures, de la lucidité et du désir

Sur le forum Jaguar, les membres évoquent souvent la quête de la voiture de leurs rêves, et soumettent à la communauté le fruit de leurs recherches passionnées. Ils lancent un « Que pensez-vous de celle-ci ? » fébrile, accompagné d'un lien vers une annonce ou de quelques photos. S'en suivent des commentaires souvent sévères, où, à partir du cliché le plus anodin, certains diagnostiquent des problèmes rédhibitoires : « On voit sur la deuxième photo que la durite de liquide de frein n'a pas la courbure appropriée. C'est le signe que le moteur a été démonté par un incompetent. Voiture à fuir ! » D'autres reconnaissent des véhicules qu'ils ont eux-mêmes envisagés : « Celle-ci c'est vraiment une merguez. Je l'ai vue sur un pont ; elle a les traces d'un passage au marbre. Laisse tomber ».

Un membre a ainsi récemment consulté le forum au sujet d'une voiture d'origine tchèque, vendue en Slovaquie, parfaite incarnation de l'objet de son désir. En revanche, elle pêchait par une provenance incertaine et l'absence de tout document relatif à son entretien. L'amateur a longuement pesé le pour et le contre, partageant dans une sorte de monologue ses doutes, son attrait pour la belle et sa crainte d'acheter une voiture marron. Les autres membres l'ont longuement appelé à la prudence, de manière plus ou moins franche. Au fil des échanges, nous avons appris que la voiture allait finalement transiter par l'Allemagne, où elle devait être à nouveau immatriculée, mais au nom de la compagne du vendeur qui, professionnel de l'automobile, entendait échapper ainsi à l'obligation légale d'offrir une garantie sur le véhicule. Notre ami en mal de Jaguar a aussi découvert, au terme de ses investigations, que les photos du véhicule avaient été prises devant une concession automobile de Munich, mais que ses responsables n'avaient jamais entendu parler de la voiture... Il a également appris que le GPS avait été « réinitialisé » il y a quelques années, probablement pour masquer des dissimilitudes entre le kilométrage enregistré par la machine, auquel l'acheteur avisé peut accéder par un menu secret, et celui figurant au compteur. Pour finir, un membre du forum a découvert que le vendeur travaillait aussi pour une compagnie aérienne cargo, qui avait trempé dans de sombres affaires de trafic d'armes via Cuba... Notre ami restait néanmoins intéressé par la voiture, qui impeccable, jouissait d'une jolie combinaison de couleurs et d'un prix de 20% inférieur à la cote en France.

Au gré de cette longue conversation, un accord s'est dessiné parmi les membres du forum pour estimer qu'acheter une telle voiture c'était prendre des risques inconsidérés. Elle avait peut-être été volée et maquillée avec le numéro de série d'un véhicule accidenté. La ré-immatriculation en Allemagne semblait exclusivement destinée à lui donner quelque dignité ou à brouiller les pistes d'éventuels limiers lancés à sa recherche. Le totalisateur kilométrique avait probablement été rafraîchi. Et rien n'indiquait que la voiture avait été décentement entretenue, ce qui ne pardonne pas sur ce type de mécanique. En outre, il n'était pas impossible que la police ou le fisc tchèque ou slovaque cherche à la récupérer un jour, au titre d'une procédure quelconque. Pour

couronner le tout, revendre une voiture à la provenance aussi obscure semblait mission impossible.

Tout bien pesé, après avoir pris en compte les arguments des uns et des autres, le candidat à l'achat a pris un vol pour Munich sans rien dire à personne, acheté la voiture au prix demandé, et mis ensuite sur le forum une photo de son retour par la route. Tout le monde l'a chaudement félicité pour son achat, et lui a souhaité beaucoup de plaisir au volant de son bolide.

Cet épisode est une illustration lumineuse des rouages de la délibération intime d'un homme apparemment indécis, partagé entre le désir et la raison, mais qui fondamentalement a déjà tranché le débat. Sans en avoir pleinement conscience, il a choisi de faire primer le plaisir sur le risque, et voudrait qu'on le conforte dans ce choix irrationnel par des arguments rationnels. Les avis étant mitigés, cet homme tourmenté interprète les mises en garde comme des encouragements, et trouve un contre-argument à chaque objection. Qu'on lui indique que les routes slovaques sont salées six mois par an, ce qui n'est pas bon pour le châssis, et il fera valoir que la carrosserie est en aluminium et que les gens qui roulent avec ce genre de voitures ont du personnel pour les laver chaque jour. Qu'on suggère que le réseau d'entretien Jaguar n'est pas forcément très développé en Slovaquie, et il arguera que la qualité du service et le soin apporté au travail d'atelier y sont bien meilleurs qu'en France, compte tenu de la crainte qu'inspirent les propriétaires de ces véhicules de luxe – admettant ainsi qu'elle appartenait vraisemblablement à un mafieux. Qu'on lui rappelle que le réseau routier d'Europe centrale n'est pas très adapté à la circulation des voitures de sport, et il répondra que cela induit que la voiture a toujours été conduite avec raison, sans brusquer la mécanique.

Au fil des échanges, le forum se mue en roman russe. Certes, Dostoïevski disserte plus des choix amoureux qu'automobiles, mais les tourments et les décisions irraisonnées dans lesquels les personnages sont empêtrés restent les mêmes. Les participants à la discussion sont eux aussi partagés. Au-delà des règles de la courtoisie, qui leur recommandent de ne pas formuler un conseil ou un avis de manière trop définitive, ils éprouvent une évidente empathie pour le membre aux prises avec les affres de la quête de l'automobile parfaite. Cette empathie s'alimente au souvenir de leur propre expérience, l'achat d'une voiture, neuve ou d'occasion, laissant toujours place à des hésitations existentielles : celle-ci ou une autre ? Bleue ou verte ? La petite ou la grosse ? Maintenant ou dans six mois ? Chez Auto-génial ou chez Jaguar-Plus ? Avec ou sans le pack-sport ? Même les accros aux tableaux comparatifs se laissent, en définitive, guider par leurs envies, et ajustent chiffres, pondérations et scores au résultat attendu. C'est particulièrement vrai lorsque la réflexion porte sur une décision aussi déraisonnable que l'achat d'une voiture de luxe, qui ne servira pas de véhicule principal, expose son propriétaire à des frais inconsidérés, et a peu de chance de se révéler un placement rentable. Cet achat étant en soi irrationnel, on ne peut prétendre y procéder de manière rationnelle.

Concrètement, l'acheteur a bien souvent arrêté son choix avant même d'y réfléchir sérieusement, de se lancer dans la réalisation d'études comparatives et de demander leur avis aux autres membres du forum. Toutes les réflexions ou discussions qu'il pourra avoir à ce sujet consisteront, fondamentalement, à valider son coup de cœur initial... A posteriori, si l'intuition a été mauvaise et l'achat piteux, l'infortuné propriétaire se dira qu'il a manqué de chance, que le sort s'acharne sur lui, et que les vendeurs sont des gens malhonnêtes. Si elle a été bonne, il rationalisera ex-post sa démarche d'achat, en inventant une histoire selon laquelle il maîtrisait tous les paramètres de sa décision et s'était donné les moyens de réduire drastiquement la prise de risque.

Cette approche intrinsèquement irréfléchie de l'acquisition d'une voiture a l'avantage d'apporter de grandes satisfactions lorsqu'elle ne tourne pas au désastre. On est d'autant plus attaché à une voiture que sa recherche a été un processus long et difficile, que le choix a pu sembler initialement extravagant, et qu'il a suscité de vives angoisses et des commentaires dubitatifs. Si la voiture présente quelques qualités, elle se fera pardonner ses petits défauts et ses pannes, comme le fait l'étagère un peu moche et bancal née d'un laborieux bricolage-maison. A l'inverse, on n'éprouvera guère d'élan pour une sobre Volkswagen acquise en leasing, dont la conduite évoque plus la programmation d'un lave-vaisselle que la monte d'un pur-sang arabe.

Je pourrais expliquer de manière détaillée, et en apparence parfaitement sensée, les motifs qui m'ont poussé à acheter ma Jaguar. Je dois toutefois à l'acquéreur de la belle Tchèque de reconnaître que ma démarche n'a pas été plus rationnelle que la sienne. Je me suis décidé sur la base de photos médiocres et d'informations parcellaires sur l'historique et la provenance de la voiture, sans l'essayer ni la voir, chez un concessionnaire à la réputation contrastée, et avec une expertise limitée de l'objet. Je l'ai certes vue avant de sauter le pas, mais c'était le jour de l'achat : j'étais à 600 km de chez moi, sans moyen de transport, et les démarches administratives d'acquisition étaient déjà bien avancées. J'étais en outre en retard sur mon planning du jour, qui impliquait de conduire ma nouvelle voiture jusqu'à Bordeaux, et donc en mauvaise posture pour l'examiner en détail ou négocier une ristourne en cas de découverte désagréable. En théorie, je n'étais pas obligé de la prendre, mais il aurait fallu qu'elle ait un gros défaut pour que je renonce à ce stade de l'aventure. Surtout, je n'étais pas capable d'un jugement objectif : je n'étais jamais monté dans une automobile de cette classe et, bien que je disposasse d'une liste complète de points à vérifier, j'étais inapte à le faire sérieusement, tant l'émotion était grande. J'étais à deux doigts d'acquérir la voiture de mes rêves ; elle était magnifique et, d'une certaine manière, je n'avais pas envie de gâcher ce moment par des doutes triviaux. J'ai donc fait le tour de l'engin et essayé ou vérifié ce que j'ai pu. Et j'ai sauté le pas sans trop réfléchir, sous l'œil attendri de la vendeuse. Par chance, ma voiture était exempte de défauts – ou ceux-ci ne se sont pas encore manifestés. Et je me félicite de mon choix à chaque fois que je démarre.

Le mystère des chapeaux de plage-arrière

Avec les amis du forum Jaguar, nous nous moquons souvent gentiment des véhicules des membres qui entreprennent des modifications hasardeuses, telles que l'implantation d'une mascotte Jaguar sur le capot, l'installation de jantes encore plus larges que celles d'origine, ou la pose d'un film teinté sur les vitres. Invariablement, pour chamberer l'auteur de ces transformations jugées malheureuses, quelqu'un finit par faire référence aux améliorations auxquelles les automobilistes procédaient dans les années 1980.

On n'appelait pas encore ça du tuning, et ça n'en était pas vraiment : le but n'était pas de modifier ou de personnaliser sa voiture, mais d'en améliorer l'esthétique, le confort ou les performances à peu de frais. Le phénomène n'était pas restreint, comme aujourd'hui, à une poignée de fanatiques de la chose automobile, qui procèdent à des modifications substantielles de leur voiture, jusqu'à la rendre méconnaissable. Il concernait tout un chacun, au gré d'un effet de mode et de mimétisme comme savent les engendrer et les exploiter les industriels et les publicitaires. La plupart des voitures étaient accessorisées à un certain point, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui, où elles sont mieux équipées d'origine, et où l'on considère avec dédain ce genre de bricolages du dimanche.

Au rang des gadgets largement répandus, on trouvait par exemple les ailettes d'essuie-glace. Ce petit accessoire en plastique noir, doté de 3 ou 4 ailettes disposées en série, visait à maintenir les essuie-glaces collés sur le pare-brise à haute vitesse, ce qui n'allait pas de soi compte-tenu de l'aérodynamique fantaisiste des véhicules des années 1980. Inspirées de l'univers du rallye, ces ailettes n'étaient pas forcément très efficaces, mais elles donnaient à peu de frais un look sportif au véhicule le plus anonyme. Les plus audacieux les peignaient en blanc ou en rouge, pour les assortir à la couleur de leur bolide, mais étaient contraints de renouveler l'opération tous les trois mois, la peinture ayant tendance à s'écailler sur ce plastique de piètre qualité.

De nombreuses voitures étaient aussi équipées d'une tresse de masse. Ce ruban de caoutchouc noir, qui était fixé sous le parechoc arrière et traînait sur le sol, était censé éviter au conducteur de prendre une décharge d'électricité statique en touchant sa voiture en été, et prémunir les enfants contre le mal des transports. Rarement dispositif aura été à la fois aussi inefficace et aussi populaire. On passera rapidement sur les machins en caoutchouc noir que l'on fixait sur l'arrête des portes, qui étaient destinés tout à la fois à protéger celles-ci d'une ouverture intempestive contre un mur ou un autre véhicule, et à signaler la présence de la voiture la nuit, par l'inclusion de catadioptres oranges. Les conducteurs qui envisageaient de s'en passer étaient peu nombreux.

Très populaires aussi étaient les bulles en plastique transparent, plus ou moins teinté, que l'on fixait sur les portières avant afin de pouvoir rouler fenêtres ouvertes sans décoiffer tout le monde, ou de pouvoir laisser les vitres entre-ouvertes lorsque la voiture était garée sans risquer le vol à la roulotte ou le dégât des eaux. On raffolait aussi des faux toits-ouvrants – simple plaque de verre que l'on pouvait entrebâiller au moyen d'un

système à compas – que l'on posait à grands coups de perceuse, de cisaille à tôle et de grignoteuse, et dont les aléas d'étanchéité imposaient d'avoir toujours un rouleau de chatterton dans le coffre. Sur les vrais toits-ouvrants, on fixait une demi-bulle en plastique transparent, gris, marron ou même orange, qui était supposée protéger les passagers arrière des remous, mais avait la fâcheuse tendance à créer un appel d'air qui mettait les cheveux du conducteur à la verticale.

Les gens qui se piquaient d'une approche plus sportive de la conduite automobile procédaient à l'installation d'enjoliveurs en plastique, imitant les jantes en aluminium des GT, de bavettes en caoutchouc à l'arrière des passages de roue, façon rallye ou plus sûrement camion-poubelle, et, bien entendu, d'un becquet sur la malle arrière. Il en existait de différentes formes et matières, du simple profilé en mousse noire collé avec un adhésif double-face, à la tablette de pique-nique en plastique coloré, solidement boulonnée dans la tôle du couvercle de malle. L'inspiration rallye induisait aussi une multiplication des feux additionnels sur la face avant des véhicules ; ils étaient ronds ou rectangles, de marque Cibié ou Marchal. Il convenait de choisir son camp, et les différentes écoles étaient irréconciliables. Dans tous les cas, le mieux était de ne jamais les allumer, pour être sûr de ne pas mettre la batterie à plat ou provoquer un départ de feu.

La recherche de la sportivité se traduisait également par l'apposition d'autocollants évoquant les voitures de course (Wynns, Bardhal, Repsol, Gulf...), voire de bandes colorées sur les flancs, le capot ou le toit, à la façon des Gordini ou des Ford GT40. Dans les années 1990, ces bandes ont cédé la place à d'inénarrables fausses tâches de peinture, de préférence fluo. Le sportif cassait aussi sa tirelire pour s'offrir un bandeau teinté bleu, vert ou marron pour le haut de son pare-brise, destiné à le protéger des excès du soleil ; les plus fortunés pouvaient le personnaliser avec leur prénom – Jacky ou Jean-Claude – ou le slogan de leur choix – « Allez les Verts ! » ou « Pousse toi, je double ! ». Chez ceux qui possédaient des voitures un peu anciennes et avaient choisi de laisser les vieilles vignettes, l'espace utile du pare-brise s'en trouvait singulièrement réduit.

On n'oubliera pas de mentionner les faux-badges en plastique-aspect-métal, destinés à faire accroire que le véhicule était un modèle GTI, ou disposait d'un turbo, de l'injection ou d'un V6. L'heureux possesseur d'une Golf, GTI ou pas, se devait aussi d'y coller quelques logos en forme de lapin, pour une raison que j'ai toujours ignorée. Il était enfin fréquent d'accessoiriser le pot d'échappement, en y fixant une double sortie chromée qui ne trompait personne. Dans tous les cas, le moteur restait intact, famélique et fumant, et on n'intervenait sous le capot que pour y brancher les phares additionnels et installer un klaxon jouant l'air du pont de la rivière Kwai.

A l'intérieur du véhicule, la logique d'amélioration était aussi à l'œuvre. Les housses de sièges étaient monnaie courante. Destinées à la base à masquer les tissus fatigués et décolorés, ou à éviter aux passagers de se brûler sur le skaï, elles ne gardaient pas longtemps leur aspect d'origine. Elles étaient le plus souvent composées d'un curieux

matériau, dont le dessus évoquait un sous-pull en acrylique et le dessous la mousse qui double le revêtement des planches à repasser. Après quelques années, cette mousse se délitait sous la forme d'une poussière marron, et la housse prenait l'aspect d'une vieille chaussette froissée. L'odeur était souvent proche aussi. Certains, notamment les chauffeurs de taxi, optaient pour de coûteux couvres-sièges faits de billes de bois tressées, qui étaient supposés masser le dos et le séant, et garantir une meilleure ventilation. Seuls les Alsaciens, influencés par leurs voisins Allemands, investissaient dans des housses de siège en peau de mouton véritable.

Le tableau de bord s'ornait de divers accessoires : un porte lunettes de soleil ; un petit garde-corps en métal plié en zigzag, destiné à maintenir sur le dessus de la planche de bord tout un bazar (cigarettes, mouchoirs, cartes routières, disque bleu, grattoir, sandwich, boîte d'ampoules de rechange, cassettes audio) ; un Saint Christophe magnétique, avec un emplacement pour mettre la photo d'identité de son choix ; un compte-tour ou une montre, pour les véhicules qui n'en étaient pas équipés de série ; un thermomètre d'intérieur ; un porte gobelet ; un ventilateur additionnel ; en saison, un petit sapin de Noël, branché sur l'allume cigare.

Le propriétaire attentif à son véhicule optait de surcroît pour un couvre-volant en moumoute, et suspendait à son rétroviseur une fausse queue de raton-laveur, deux gros dèes en peluche ou un mini-maillot d'Alain Giresse. On trouvait souvent un plaid écossais sur la banquette arrière, dont une des fonctions était d'épargner le tissu des sièges si un gamin venait à mal supporter l'effet combiné des virages, de la souplesse des suspensions, et de la tabagie paternelle. Il s'accompagnait généralement de coussins assortis, amoureusement cousus dans un patchwork-maison, ou recouvert de vieilles serviettes éponges retaillées. De nombreux conducteurs installaient aussi des stores à enrouleur sur la plage arrière et sur les vitres latérales, afin de protéger les enfants du soleil.

La plupart de ces accessoires ne relevaient pas du souci esthétique, mais étaient destinés à lutter contre la chaleur, à une époque où la climatisation était réservée aux voitures de luxe. Il en allait ainsi des bulles en plastique transparent des portières et du toit ouvrant, des toits basculants, des bandeaux teintés, des housses de siège, des ventilateurs, des couvre-volants ou encore des stores.

Le souci esthétique s'incarnait quant à lui pleinement dans le chien-qui-remue-la-tête, pour lequel j'ai une tendresse toute particulière. Pour ceux qui n'ont pas connu les années 1980, c'était un petit chien (souvent un teckel à poil ras) en plastique dur, recouvert d'une sorte de velours destiné à imiter un pelage, dont la tête était fixée à un mécanisme de balancier. Elle bougeait, de manière lente et régulière, au gré des mouvements du véhicule. Placé sur la plage arrière, à l'époque où la plupart des voitures étaient dotées d'un coffre indépendant et non d'un haillon, il égayait le trajet des occupants de la voiture suivante, et achevait de donner le mal de mer aux enfants qui se retournaient pour observer le toutou opiner du chef résolument.

Ce chien était parfois remplacé par un autre accessoire à vocation décorative que les moins de trente ans n'ont pas pu connaître : le chapeau en tricot. L'objet est étrange. Il s'agit d'un chapeau, de la taille d'un canotier pour enfant et de l'aspect d'un haut-de-forme, tricoté avec des restes de laine, de sorte que chacun était unique dans sa composition et ses couleurs. Il était décoré de toutes sortes d'éléments fantaisie (fleurs, fruits, papillons) ou, pour les moins expertes en tricot, de rubans et de pompons.

Il ressemblait aux affreux gâteaux que l'on mangeait pour les fêtes en ces temps-là. L'intérieur était fait d'une génoise bien jaune, dont l'aspect évoquait l'éponge avec laquelle je lave ma voiture, et d'une crème au beurre insipide et écœurante. L'extérieur était recouvert de davantage de crème au beurre encore, colorée dans les tons improbables alors à la mode : vert menthe, jaune canari, rose fuchsia. Le gâteau était orné de motifs chantournés, qu'on aurait dits faits avec un peigne, de boules de sucre argentées sur lesquelles on se cassait les dents, et de fleurs en pâte à sucre ou, dans le meilleur des cas, en masepain. L'ensemble n'avait aucun goût perceptible ou revendiqué. C'était spongieux, sec et gras, et seul l'aspect comptait.

Le chapeau en tricot trônait sur la plage arrière du véhicule, qui était de fait transformée en vitrine d'exposition pour le grand-œuvre de la tricoteuse en herbe. Ma grand-tante Inès en avait confectionné un pour la Peugeot 204 de mon grand-oncle Jean ; il était en laine vert-amande-électrique, une couleur qu'on ne voit plus guère aujourd'hui sous nos latitudes, et était orné de grosses roses rouges.

Je n'ai jamais bien compris le concept de ces chapeaux : on ne pouvait pas les porter, puisqu'ils étaient trop petits, n'avaient pas assez de tenue, et étaient conçus dans une matière impropre à soulager du soleil. On ne peut pas dire que leur présence améliorait l'esthétique de la voiture, compte tenu des matériaux, des motifs et des couleurs utilisés. En outre, avoir un chapeau tricoté impliquait de renoncer au chien-qui-remue-la-tête – accessoire autrement plus distingué. Il devait bien y avoir une raison d'être à ces couvre-chefs, mais je ne la connaissais pas.

Puis, au fil d'une conversation sur le forum où l'on se payait la tête d'un membre qui avait accessoirisé à outrance sa Jaguar, Jean-Fred a évoqué « les chapeaux en patchwork dans lesquels on planquait un rouleau de PQ ». Ça a été une véritable révélation. Eurêka ! Cela faisait quarante ans que je me demandais (certes pas tous les jours...) à quoi ces chapeaux pouvaient bien servir, et pourquoi quelqu'un avait consacré du temps et de l'argent à la fabrication d'un objet aussi affreux, et j'ai enfin compris.

En vérité, ces vilains chapeaux n'étaient pas le simple produit, comme je le supposais méchamment, du narcissisme des tatie tricoteuses, qui entendaient s'ingérer par ce biais dans la décoration intérieure des automobiles de leurs époux, mais de leur prévoyance et de leur angoisse à l'idée de se retrouver en panne de papier hygiénique sur la route des vacances, et de leur réticence à infliger pour autant aux passagers ou aux passants la vue d'un rouleau de papier toilette dans l'habitacle.

Une telle ingéniosité force le respect.

Se débarrasser d'une nouvelle conductrice

Ce soir, en sortant du campus, je m'arrête sur la file de gauche à un feu rouge. 500 mètres plus loin, je dois prendre une bretelle d'autoroute sur la droite. Alors, après le démarrage, je commence à me rabattre sur la file idoine. Le trafic n'est pas dense, et la manœuvre ne pose aucun problème. J'entends : je ne suis pas de ces petits malins qui font mine de découvrir qu'ils doivent tourner à droite au dernier moment, de manière à griller la politesse à tous ceux qui ont fait sagement la queue sur la bonne voie. Le trafic est fluide, et il n'y a que quelques voitures. Néanmoins, comme on vient juste de démarrer au feu, il faut que je m'insère entre deux véhicules de la file de droite. Je mets mon clignotant, j'avise un espace, et je me rabats.

Je m'aperçois tout à coup que la Mégane déglinguée qui était dans mon rétroviseur droit n'y est plus. Je ne l'ai pas vue tourner, alors je me méfie. Comme je le devinais, la conductrice a accéléré à fond pour se retrouver dans mon angle mort ; si je poursuis ma manœuvre, c'est l'accrochage. Je renonce in extremis à me rabattre, et la Mégane me double par la droite dans un grand nuage noir. Au passage, je vois qu'il s'agit d'une gamine, avec des lunettes chromées et un look de candidate de la télé-réalité, dont la voiture décatie arbore un 'A' de nouveau conducteur. J'imagine qu'elle a mal vécu l'idée que je passe devant elle ; pourtant, j'y étais déjà au feu rouge. La susceptibilité prend parfois des formes qui nous échappent. Peut-être a-t-elle un problème avec les Jaguar. La politique a tantôt des dimensions qui nous dépassent.

Je me range tranquillement derrière elle, mais je klaxonne pour le principe : sa manœuvre était stupide, illégale et dangereuse. Elle m'adresse un coup de menton dans son rétroviseur sur le mode : « Qu'est-ce que t'as, toi ? » Je tapote alors ma tempe de mon index pour lui signifier ce que je pense de son style de conduite et de son comportement. Elle m'observe dans son rétroviseur, avec un air que je devine mauvais. J'en reste là : elle a fait une manœuvre inconsidérée, je lui ai dit ma façon de voir, mais je n'ai pas envie de plier ma Jaguar sur son attache-caravane pour me passer les nerfs. Et je me méfie des réactions inopinées des usagers de la route. Pour peu qu'ils aient eu une sale journée, qu'ils soient pris de boisson ou qu'ils aient oublié de prendre leurs psychotropes, et c'est l'accident bête.

Sur l'autoroute, 500 mètres après l'entrée, la conductrice se met sur la file de droite, en direction de Bayonne, conformément à ce que laissait escompter son immatriculation 64. Je me retrouve à sa hauteur, car je reste pour ma part sur la rocade. Elle me fait alors de grands signes vengeurs, que j'ignore du mieux que je peux. Comme elle persiste, je finis par faire un signe de la main (pas du doigt ou du bras, je suis un gentleman...) signifiant : « oh, ça va bien comme ça maintenant, lâche-moi la grappe ». Piquée au vif, elle se ravise, quitte la file de droite, et vient se coller derrière moi. Elle sort son téléphone pour photographier ma voiture, puis passer un appel. Comme elle ne me serre pas de près, je n'y prête plus attention.

Dix minutes plus tard, quand je sors de l'autoroute, elle est toujours derrière moi, à faire de grands signes et à me haranguer. Au feu rouge de la bretelle, elle vient se ranger sur ma droite – alors même qu'il n'y a qu'une file – et me demande de manière véhémement de baisser ma vitre pour qu'on s'explique. Je n'y prête pas attention et démarre sans hâte.

C'est vraiment une gamine, mais elle semble particulièrement énervée et mal éduquée. Elle a un joli minois, mais la gestuelle et les postures d'une australopithèque. Elle continue à me suivre pendant une dizaine de minutes, en me faisant sans cesse un geste évoquant le téléphone : a-t-elle téléphoné à la gendarmerie ? Ou à son petit ami Slobodan, deux mètres pour 112 kg, afin qu'il vienne me casser les deux genoux ? Ou aux RG pour avoir mes coordonnées ? Voudrait-elle en fait mon numéro, pour qu'on se revoie ? Peut-être est-ce une adepte de l'amour-vache ?

Je finis par me demander comment je vais m'en dépêtrer. Cela fait des années que j'ai renoncé à faire des signes de protestation sur la route ; c'est puéril, vain et bien trop dangereux. Je dois concéder que j'ai été lâche et sexiste ce matin : si le véhicule avait été conduit par un rugbyman, j'aurais évité de lui signifier mon sentiment sur son état mental, et je me serais contenté de klaxonner. Mais, à bien y réfléchir, si je me suis permis de critiquer la conduite de cette jeune-femme, c'était moins parce qu'elle était insusceptible de me casser la figure, que parce que c'était une nouvelle conductrice, qui semblait avoir oublié un peu vite les rudiments du code de la route. J'ai pêché par condescendance, tout au plus.

Quoi qu'il en soit, je m'interroge sur le meilleur moyen de m'en débarrasser. Je suis près de chez moi, elle me file toujours le train, et je n'ai aucune envie qu'elle sache où j'habite. Elle pourrait venir m'importuner nuitamment, taguer les murs de ma maison, donner de vicieux coups de clé à ma Jaguar, ou transmettre mes coordonnées à Slobodan et ses cousins. La circulation est assez dense et les ronds-points omniprésents, alors je ne veux pas faire du sport pour la semer. Je n'ai pas envie non plus de jouer à Jason Bourne, en trouvant un parking à double entrée où je pourrais l'égarer. Une solution serait de répondre favorablement à sa proposition de débattre, en m'arrêtant sur le bas-côté, mais cette jeune femme a l'air vraiment très vindicative. Rien n'indique qu'elle n'a pas un taser ou un couteau dans son sac-à-main, et je n'ai pas envie de délibérer avec elle des règles de la courtoisie au volant. Je pourrais rouler jusqu'à la gendarmerie, mais la dernière fois que j'y suis allé, le préposé a mis deux bonnes minutes pour m'ouvrir le portillon, ce qui laisserait le temps à la jeune conductrice de me griffer le visage ou de donner un coup de pied vengeur à mon carrosse. En outre, les gendarmes pourraient mal comprendre la situation, et embastiller le pacifique conducteur que je suis.

J'opte finalement pour la solution suivante. Sur la petite route qui traverse la forêt près de chez moi, je me mets sur le bas-côté et baisse ma vitre, comme si j'avais opté pour la discussion franche. Immédiatement, la demoiselle s'arrête derrière moi. Elle sort de son véhicule avec fougue pour venir me voir. Quand elle arrive à deux mètres de ma voiture, je recommence à rouler très doucement. Je la vois, dans mon rétroviseur, continuer à

marcher pour arriver à ma hauteur. Je poursuis ce petit jeu pendant une cinquantaine de mètres. Elle ne comprend pas mon cirque, et hésite entre continuer à marcher derrière ma voiture ou retourner à la sienne. Puis, m'assurant que personne n'arrive derrière moi, je sors ma main par la fenêtre pour lui faire un au-revoir, je mets le mode 'sport' de la boîte automatique avec mon autre main, et j'appuie à fond sur l'accélérateur. Dans mon rétroviseur, je la vois courir vers sa voiture. Le temps qu'elle y arrive, je suis loin.